Edition en partie originale

LES

FABLES COMPLÈTES

DE M. VIENNET

EXEMPLAIRE N° 52

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LES

FABLES COMPLÈTES

DE

M. VIENNET

L'un des Quarante de l'Académie française

TROISIÈME ÉDITION
AUGMENTÉE
DE 63 FABLES INÉDITES

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

PRÉFACE.

De tous les genres de littérature que j'ai cultivés pendant ma vie, la fable est celui auquel je songeais le moins. Un aimable vieillard, qui se plaisait à rassembler dans son salon les poëtes et les littérateurs de son temps, M. Dutramblay, me conseillait, il y a un quart de siècle, d'en essayer. C'était un arrière-petit-neveu de La Fontaine par les femmes, et il s'en était peut-être rapproché davantage par ses apologues. « Vous ne sauriez croire, me disait-il, le plaisir que ce travail procure. Il n'exige pas une grande tension d'esprit. Le début n'est pas loin de la fin. C'est un tout petit drame dont les incidents et les péripéties ne coûtent pas un grand effort d'imagination, et cela plaît aux lecteurs de tous les âges. Le maître l'a dit : « Les longs ouvrages me font peur; » et les lecteurs d'aujourd'hui en disent autant. On aime les livres qu'on peut quitter et reprendre sans avoir besoin de se rappeler ce qu'on a déjà lu, et sans trop se préoccuper de ce qu'on va lire. Faites des fables, vous m'en remercierez. » J'avais presque envie de lui répondre : « Vous êtes orfévre,

monsieur Josse; » mais il n'était pas possible de jeter à ce bon vieillard un mot qui pût blesser son extrême bonhomie.

Un autre de nos fabulistes me tenait à peu près le même langage. C'était M. Lebailly, dont les ouvrages ne méritent pas l'oubli dans lequel ils paraissent tomber. Une versification aisée, un rare talent d'observation, une grande simplicité de narration, de la finesse dans les détails, de la variété dans l'ensemble, devaient assurer aux fables de cet excellent homme une longue et honorable durée. J'ose dire, sans blesser aucune réputation vivante, qu'elles sont, après Florian, les plus dignes de passer à la postérité, si toutefois il y a maintenant une postérité pour quelqu'un. M. Lebailly traduisait le monde dans ses apologues sans y mettre beaucoup de malice. Il me disait comme M. Dutramblay : « Faites des fables ; » et comme il méditait alors une collection des chefs-d'œuvre de tous les fabulistes morts ou vivants, il me priait bonnement de lui faire deux ou trois chefs-d'œuvre pour les insérer dans son recueil.

Ce travail ne me souriait pas. Non que la gloire et l'épithète de l'inimitable La Fontaine me fissent reculer devant ce genre de poésie. Il y a bien longtemps qu'on n'écrirait plus en France, si on avait peur d'aller se heurter contre un inimitable. Qui aurait osé prendre la plume après les grands auteurs du siècle de Louis XIV? Quel homme de talent, je ne dis rien de ceux qui n'en ont pas, ils osent tout, je parle de ceux dont le génie ou l'esprit n'étouffe point le sens commun, quel écrivain enfin eût osé faire des tragédies après Corneille et Racine, des

comédies après Molière et Regnard, des sermons après Bossuet et Bourdaloue, des épîtres après Boileau, des fables après La Fontaine? Qui aurait osé imprimer ses lettres après Mme de Sévigné? Tous ces grands auteurs, dont on ne concevrait pas la rencontre dans un seul et même règne, si déjà l'esprit humain ne nous eût montré le même phénomène dans les siècles de Périclès, d'Auguste et de Léon X, n'avaient pas empêché les Voltaire et les Crébillon d'écrire des tragédies, les Destouches et les Marivaux de faire des comédies, les Massillon de prêcher. Ceux-là n'avaient pas arrêté davantage les Ducis, les Joseph Chénier, les Beaumarchais et autres illustres de la génération qui avait succédé à Voltaire.... Ceux-ci, enfin.... mais je m'aperçois que je vais toujours en descendant, et je n'irai pas plus loin.

J'étais déjà coupable moi-même de bien des péchés littéraires : j'avais fait des comédies, des tragédies, des poëmes, des épîtres, des dialogues, des épigrammes, des histoires. Je n'avais pas composé de sermons, car la révolution de 89 m'avait enlevé la cure de Saint-Merry, que le frère de mon père devait me résigner. Il est probable que sans cela la séve de mon cerveau se serait transformée en sermons au lieu de se mouler en lignes cadencées, ce qui m'eût valu un évêché, peut-être même un chapeau rouge.

Mais l'homme est-il maître de faire ce qu'il veut en ce monde? Peut-il dire de quel côté se dirigeront ses idées? Il y a dans tout du hasard, de l'occasion, de l'imprévu; et, pour mon compte, je n'ai jamais été maître de faire ma volonté; les circonstances ont presque toujours con-

trarié mes désirs ou ma vocation, et la série d'événements dont se compose ma vie m'a conduit sans m'en douter à publier des fables et à écrire cette préface.

Je pourrais commencer comme Figaro et me prendre à mon entrée dans la vie humaine. Mais on sait d'avance que ma volonté n'y a été pour rien. J'y suis venu comme y viennent les rois et les bergers, sans le savoir, sans le vouloir, sans être libre de ne pas y venir. J'arrive tout droit à ma première destination. Je devais donc être l'un des curés de Paris, on jetait toutes mes idées dans cette direction. La Révolution survient, on se met à persécuter les prêtres, à fermer les églises. Voilà mon premier état démoli et mon esprit rendu à la liberté. Que faire ? que choisir ? vers quel but marcher ? La vocation me répond : « Fais des vers, il y a là de la gloire, et tu l'aimes. » C'est bien, je ne demandais pas mieux. Mais il y a deux ou trois heures dans la journée où il faut compter avec le matériel de la vie ; l'idéal des illusions ne suffit pas ; et ma volonté fut encore une fois contrariée.

A part ce que la Providence se réserve, trois choses influent sur la destinée d'un homme : l'état de sa fortune, ses passions et son caractère. Ma famille, tout honorable et tout honorée qu'elle était, ne jouissait que d'une aisance honnête ; et la plus honnête des aisances, coupée en six parts égales, ne donne pas à chacun des copartageants le moyen de vivre à Paris, de s'établir derrière un bureau, et de laisser aller sa plume au vent de ses inspirations. On n'avait pas encore inventé une foule de moyens de fortune, plus ou moins honorables, que les progrès de l'industrie littéraire ont mis à la portée des écrivains, et ces

moyens d'ailleurs n'auraient pas tous convenu à mon caractère.

Ce caractère est un mélange bizarre de bienveillance et de causticité. Je me méfie de tout le monde et de tout en général, et je me confie au premier venu. La contrainte, les détours, les ambiguïtés, les grimaces, me fatiguent, m'impatientent et m'irritent. Je marche droit, et les boiteux ne me vont pas. La nature a fait passer par les veines de mon père dans je ne sais quelle partie de mon corps une conscience qui croit avoir une notion exacte du faux et du vrai, du juste et de l'injuste, et qui ne permet point à ma langue de trahir la vérité, de la déguiser, de la refuser à qui la demande. C'est le présent le plus funeste que le ciel puisse faire à un homme qui est obligé de vivre avec les hommes. C'est le moyen le plus sûr d'être dupe toute sa vie ; à cet égard, mon sort a été rempli, comme dit Oreste. Mais il ajoute qu'il en est content, et je ne dis plus comme lui.

Quant à mes passions, tout bien compté, bien examiné, je n'en ai qu'une de réelle. Je suis né avec un prodigieux amour pour la gloire, sans alliage de lucre : je m'en accuse. Mais ce n'est pas une ambition vague, indéterminée, indifférente sur le but et les moyens. Je n'étais pas un de ces esprits irrésolus, prêts à se jeter à l'aventure dans la première lice dont la barrière se trouve levée, et qui deviennent des César ou des Mandrin, des Richelieu ou des Dubois, suivant qu'il plaît à la Fortune. Non ; mon ambition était attachée à une idée fixe. Je ne tenais nullement à être un César ou un Richelieu. Si Dieu me l'eût proposé, je ne réponds pas que je l'eusse accepté. C'est à

la gloire des grands poëtes que je visais. Une statue de Corneille, de Molière, de Voltaire, me tenait en extase. Mes yeux se mouillaient malgré moi. Les statues d'Alexandre, de Louis XIV, de Sully, me laissaient froid comme le marbre dont elles étaient faites. Je n'enviais au dernier que sa franchise. Sa puissance, sa gloire, ne me tentaient pas. Il m'importait fort peu que l'histoire parlât de moi à la postérité : elle est d'ailleurs assez sujette à se tromper. C'était moi qui voulais parler par mes ouvrages aux générations futures. L'idée de voir mes livres dans les mains d'un homme qui devait naître dans trois ou quatre siècles me faisait bondir de joie comme un enfant. Eh bien! la force, la tyrannie des circonstances m'a jeté précisément dans les deux carrières où s'étaient faits les Alexandre et les Richelieu, et pour lesquelles je n'avais pas la moindre vocation. Notez que mon caractère m'y a joué des tours pendables, qu'il m'a empêché de saisir les avantages que je pouvais y trouver; et les deux métiers que j'ai été contraint de faire n'ont cessé de nuire à celui que je préférais.

C'était peu d'avoir été poussé par la Fortune ou par la Providence dans un cul-de-sac comme l'artillerie de marine. A peine y étais-je entré, qu'une cinquième révolution m'arrive. Un grand homme me fait demander si je veux de lui pour consul à vie et pour empereur. Il pouvait fort bien se passer de me consulter; mais moi, je pouvais lui répondre *oui*, comme les habiles, ou *que m'importe?* comme les indifférents. Ma raison était pour ce dernier parti, mon diable de caractère me force à dire *non*, et mon avancement est perdu. Je n'en deviens que

plus âpre à la poésie, malgré le colonel, le ministre et un sénateur de mes parents qui avait fait des livres dans sa jeunesse, et qui ne voulait pas que j'en fisse moi-même. Paris fut plus que jamais le but de mes désirs. On ne peut faire des vers qu'à Paris, et c'est là seulement qu'on peut leur donner la vie et la publicité. Raynouard me disait à Toulon qu'après avoir rimé trente ans en province, il avait été obligé de tout refaire à son arrivée dans la capitale; et ma passion me criait : « Paris ! Paris ! » comme les Cosaques qui nous suivaient dans nos retraites.

J'arrive donc à Paris; je vais tout droit à Talma, à Lafon, à Saint-Prix, gens très-bien élevés, d'un accès facile, d'un goût sûr, d'un commerce agréable. Je la tenais, cette ville si ardemment désirée, ce théâtre, premier but de mon ambition! Bah! un ordre survient. Toute l'artillerie de marine va se faire tuer en Saxe, il faut repartir; et, tout suant de la lecture de mon *Clovis*, je ne fais qu'un saut du comité qui l'a reçu dans la diligence de Mayence.

Je reviens à ce Paris par trois ou quatre champs de bataille et par les prisons de la Poméranie. Je trouve un autre monde, d'autres rois, d'autres influences, d'autres opinions. Le hasard m'ouvre un asile dans le petit état-major d'un prince ami des arts et des lettres. Une heure de travail tout au plus, des appointements qui suffisent à ma modeste existence, de la bienveillance, une protection assurée; je vogue. Un coup de vent souffle de l'île d'Elbe, et ma petite barque est encore une fois renversée. Si ma conscience l'eût voulu cependant, je pouvais passer par Gand pour revenir aux Tuileries. Pas pos-

sible de lui faire entendre raison. Elle me dit qu'il ne fallait jamais quitter sa patrie, jamais déserter sa cause. Je reste, et me voilà entre mon caractère et ma fortune, n'ayant que ma passion pour vivre.

Or, pour vivre de la passion des vers, il fallait alors, comme toujours, des patrons, des prôneurs et des coteries. Cela ne vient pas tout seul. Des patrons! je n'avais ni le courage de les chercher, ni l'esprit de les conserver. J'en ai fait vingt fois l'expérience. Des prôneurs! ceci va droit au feuilleton; je ne connaissais pas un journaliste, et je ne concevais pas qu'on pût aller dire à un homme : « Monsieur, voici des vers de moi, faites-moi le plaisir de les vanter. » Quand il m'arrivait d'en publier, j'étais, en les apportant à l'Aristarque, d'une gaucherie à leur porter préjudice; et l'Aristarque ne me savait aucun gré de mon embarras. Des coteries! on ne s'en fait plus à l'âge où j'étais déjà parvenu. Et puis elles avaient forgé tant de grands hommes qui me paraissaient des pygmées! En leur demandant de l'admiration, de la réputation, de la vogue, il eût fallu en rendre aux camarades; impossible : mon caractère ne s'y serait jamais plié.

Il y avait bien quelques fortunes littéraires commencées, mais elles venaient du vaudeville, du roman, de la brochure; je n'y voyais pas de la gloire. Ma passion superbe avait peine à descendre jusqu'à l'opéra-comique. J'arrivai cependant, j'obtins des succès, j'eus ma veine de popularité; mais peu d'argent : Melpomène n'en donnait guère à ses courtisans. Il y avait d'ailleurs contre elle une conspiration sourde qui ne tarda point à éclater de toutes parts. Une foule de jeunes gens, qui ne manquaient

ni de talent ni de génie, et qui tenaient à vivre largement, chose qui m'a été toujours très-indifférente, reconnurent que les sentiers battus n'aboutissaient qu'à l'hôpital, et se jetèrent à corps perdu dans la nouveauté, où ils étaient sûrs d'être suivis par la foule. Ils abandonnèrent la comédie et la tragédie pour le drame; non le drame de Diderot, de Mercier ou de Beaumarchais, c'eût été se traîner dans une ornière; mais un drame d'une forme nouvelle ou renouvelée des Anglais et des Allemands. Cette révolution s'en prit à toutes les vieilles choses. Aucun livre ne put paraître, sous peine de mort, avec un titre ancien, la ballade exceptée. Ce que nos aïeux nommaient *Poésies fugitives*, on l'appela *Méditations;* ce qu'ils appelaient *Dithyrambes*, on le nomma *Messéniennes*. On inventait des titres bizarres, comme *Orientales*, *Feuilles d'automne*, *Iambes*, *Étincelles*, *Larmes du poëte*, et autres, qui attiraient l'attention et le chaland. Ce n'était pas un crime, d'autant mieux que sous ces titres nouveaux se rencontraient des choses antiques et bien sonnantes. Mes tragédies et mes épîtres étaient comme un habit passé de mode, et, pour cent mille francs de rente, je n'aurais pas cherché un nouveau titre à mes compositions. J'aurais cru mentir au public; et je vous demande si je pouvais alors lui présenter des fables; car il faut toujours ramener le sujet de cette préface, comme on ramène dans une sonate ou une fantaisie le premier motif qui en fait la base.

Je laissai faire les novateurs et me contentai d'abord de ne pas les suivre. Mais voilà qu'ils en vinrent à renverser les bustes de nos grands hommes, à publier qu'avant eux on n'avait rien fait de bon; que les poëtes, les comé-

diens et le public des dix-septième et dix-huitième siècles n'avaient pas le sens commun; que tout cela devait être bafoué, détruit, pour faire place à des gloires plus vraies, plus solides. Les mesures étaient bien prises, les rôles bien distribués. Les conjurés du second rang s'étaient emparés des journaux pour louer les autres, pour entonner l'enthousiasme. Au fond, qu'est-ce que cela me faisait? Ils me fermaient le théâtre, ils dégoûtaient les libraires des poésies passées de mode, ils accaparaient l'argent des amateurs; c'était un préjudice, sans doute, mais je n'avais jamais envié les succès des autres. Qu'avais-je besoin de les attaquer au milieu de leur triomphe? Hélas! je croyais qu'ils étaient dans le faux, que leurs succès n'étaient pas de bon aloi; et ma véracité ne put se dispenser de le leur dire en vers et en prose, de se lancer enfin dans la guerre des classiques et des romantiques; et j'attirai sur moi toutes les colères, toutes les injures de la nouvelle école. J'aurais été bienvenu, si j'avais risqué dans cette bagarre un livre de fables!

Ce n'est pas tout. La politique m'attira bien d'autres avanies. J'y arrivai, comme partout, avec mon caractère. Je ne pouvais pas le laisser chez moi. D'abord je voulus dire la vérité aux gens de la Restauration, j'y perdis mon épaulette. Une dixième révolution se fit, et des fous prétendirent la détourner de la voie qu'elle avait prise ou qu'on lui faisait prendre. J'étais bien libre de les laisser s'user dans les émeutes ou s'enrouer dans les rues. Quoique l'un des auteurs de la nouvelle Charte, je pouvais très-bien m'en remettre pour sa défense à ceux qui exploitaient à leur profit cette révolution nouvelle. Non, il fal-

lait que mon caractère fît des siennes, que je rompisse en visière à la république menaçante. Je voyais là l'erreur, le désordre, la licence, et je partis de la main. Qu'en advint-il? ce qu'il advient à tout homme qui se met en avant. Je fus roué, abîmé de coups; et ceux pour qui je les avais reçus me dirent : « C'est bien fait; de quoi te mêles-tu? »

J'en fus pour mes contusions et mes meurtrissures. Cette crise fut longue et dure. Ma vieille réputation y périt, mon ancienne popularité fit comme celle de tant d'autres. Je passai du Capitole à la roche Tarpéienne, du Panthéon aux Gémonies. Je ne dirai pas les enfants, mais les frères cadets de ceux qui applaudissaient mes vers au collége, se mirent à les dénigrer, à les couvrir de boue et de ridicule. On avait imprimé un jour que j'étais tout près de Boileau par mes épîtres; on me ravalait maintenant au-dessous de Cotin. La génération qui m'avait loué aurait dû me défendre, elle y était intéressée; mais dans ce monde on ne défend ses amis que lorsqu'ils n'en ont pas besoin. Le ridicule est comme la peste : on s'éloigne de ceux qui en sont atteints. Mes anciens louangeurs firent chorus avec mes détracteurs actuels. On répétait les titres de mes ouvrages; et, sans savoir le premier mot du texte, on chargeait le tout de quolibets, de sarcasmes et de balourdises. On a compté jusqu'à cinq cents épigrammes par année contre ma personne, ma figure, mes poésies, ma cravate, mes discours de tribune, mon épi de cheveux rebelles et ma redingote verte. Tout échappé de collége qui entrait dans un feuilleton essayait sa plume sur ma friperie, et croyait me devoir son premier coup de pied.

Pouvais-je jeter des fables à la tête d'un public ainsi fait? il les aurait joliment reçues! On aurait travesti mes vers, et il aurait pris la parodie pour la pièce. On lui avait tant dit que j'étais un âne, mais un âne vrai, à quatre pattes, à longues oreilles! et il avait fini par le croire. Un relieur avait lancé un prospectus dans lequel ma peau figurait, avec le prix à côté, entre le maroquin et la basane. Un de mes amis l'a lu et me l'a dit. C'était une étrange façon de me voir doré sur tranche. Je n'avais pas songé à celle-là dans les rêves de gloire dont je berçais ma jeunesse. Ces rêves s'étaient perdus dans une mare de fiel. Je faisais des vers cependant; c'est ma panacée contre les déboires et les déplaisirs de ma vie; mais je me gardais bien de les publier. Il ne paraissait sous mon nom que ceux qu'on me prêtait, et Dieu sait s'ils étaient bons! Quant aux miens propres, ils étaient proscrits d'avance. Permis à moi d'en appeler à la postérité. Je le faisais quelquefois, mais bien bas, seul à seul, porte close. Si les passants l'avaient entendu, on m'aurait enlevé cette consolation posthume. J'étais chassé, banni du monde littéraire, de la seule carrière où je fusse entré par goût, par vocation; et cela parce qu'on m'avait jeté dans l'arène politique, et parce que j'avais dit ma pensée à tout le monde, sans acception de parti ni de coterie. L'auteur des *Guêpes* avait donc raison d'imprimer que j'étais mort.

Me voilà cependant. Comment cela s'est-il fait? comment a fini cette guerre de huit ans, seize fois plus longue que ne dure une mode ordinaire? Est-ce lassitude? est-ce pudeur? N'importe, j'en remercie ceux qui m'on relevé, et dans le nombre j'ai reconnu bien des mains qui m'avaient

frappé. C'est à deux ou trois fables de moi qu'ils se sont attachés pour donner le signal de cette réaction. Le public de l'Institut avait ri et applaudi; et je dois dire en général que, toutes les fois qu'on avait permis au public de m'entendre, je n'avais eu qu'à me louer de sa bienveillance. Mais cette fois les journaux firent chorus le lendemain avec mon auditoire de la veille; et à l'exception de quelques retardataires qui font encore un feu d'arrière-garde, il y eut, suivant l'argot du jour, une majorité incontestable en faveur de ma résurrection littéraire. Les amis, et même quelques indifférents, vinrent me dire, comme MM. Lebailly et Dutramblay : « Faites des fables; » et j'en fis. J'en avais dix à peu près dans mon bagage; j'en composai d'autres pour les séances particulières de l'Académie. Elles y furent bien reçues; et, comme un poëte ne refuse pas un laurier qu'on a l'air de lui tendre, je cessai tout commerce avec Melpomène, Thalie, Calliope et autres, pour me jeter dans les bras de.... Voulez-vous me dire, s'il vous plaît, comment s'appelle la Muse de la Fable? les Grecs l'ont totalement oubliée, et par une raison toute simple, c'est qu'aucun de leurs poëtes n'avait fait de fables quand on a inventé les Muses. Ils ne se doutaient pas qu'un esclave phrygien devait naître quatre ou cinq siècles après pour leur enseigner l'apologue. A cette époque même, on s'occupait des grandes victoires de Cyrus, des lois de Solon, de l'expédition du Gaulois Bellovèse, mais aucunement d'un petit bossu qui venait au monde dans le bourg d'*Amorium*. La Grèce n'entendit parler de lui que trente ans après; mais ses trois plus illustres philosophes lui firent une belle part dans l'estime des hommes. Socrate

s'amusait à mettre les fables d'Ésope en vers quand on vint lui apporter la ciguë. Platon, qui chassait les poëtes de sa république, lui fit l'honneur de l'y conserver. Aristote, qui voulait tout régenter, prétendit imposer des règles de sa façon à ce nouveau genre de poésie. On s'est moqué amplement de celles-là bien longtemps avant qu'on se moquât de celles qu'il a faites pour la tragédie. Si on s'était borné, comme il le voulait, à faire parler les bêtes, nous n'aurions ni *les Membres et l'Estomac*, de Ménénius, ni des milliers d'autres apologues, car c'est maintenant par milliers qu'on les compte; et cette réflexion vint tout à coup glacer ma verve à la vingtième fable que j'avais composée.

Le nombre des auteurs qui nous en ont donné seulement dans la langue française est incalculable. Depuis La Fontaine jusqu'au dix-neuvième siècle, il en était mort une quantité prodigieuse. Quatre ou cinq à peine avaient surnagé dans le dix-huitième, et depuis quarante ans surtout il en jaillissait de tous les côtés. J'en trouvais à chaque coin de ma petite bibliothèque, dans les boîtes qui parent les rebords de tous les quais de la Seine. On semblait craindre d'attaquer de front les vices et les abus de notre temps; et, de peur d'irriter des susceptibilités puissantes, on se servait de la fable pour dire la vérité aux grands et aux petits. Quel moyen de se faire remarquer dans le nombre? On en publiait de charmantes, et elles passaient comme inaperçues. Le découragement s'empara de moi; mais l'Académie eut encore besoin de fournir un contingent quelconque de vers à une nouvelle séance de l'Institut. On me redemanda des fables, et cette fois le succès fut tel

qu'il n'y eut plus moyen de m'en dédire ni de m'en défendre. C'est donc la faute du public si je me suis jeté ainsi après tant d'autres dans les ornières d'Ésope, de La Fontaine et de Florian.

Il y a de la politique dans mes apologues, c'est peut-être fâcheux; mais, si le but du fabuliste doit être d'améliorer les mœurs de son temps, il était bien difficile de ne pas heurter en passant les petits travers que nous ont laissés les dix révolutions qui ont remué cette pauvre France. Le gouvernement constitutionnel est sans contredit le meilleur des gouvernements possibles; mais il a ses abus, ses défauts, comme les autres. Les passions des hommes se font jour à travers toutes les lois et toutes les façons d'empire. On ne les fait point disparaître avec les dynasties ou les républiques qu'on renverse. Les vieilles se transforment, et il en pousse parfois de nouvelles. Mais je n'ai pas exclusivement traité les passions politiques; elles ont tout au plus fourni une moitié de mon livre, la morale a pris l'autre. J'ai glané quelques vérités négligées par mes maîtres; et, soutenu par les applaudissements du public, j'ai traduit en apologues toutes les formes, tous les déguisements que prennent aujourd'hui les passions humaines pour tourmenter notre pauvre siècle et notre malheureux pays. La fable, n'étant d'ailleurs qu'une satire indirecte, est la manière la moins blessante que les moralistes aient encore trouvée pour corriger leurs contemporains. Mais il est douteux que les Ésope y réussissent mieux que les Juvénal, les Bossuet et les Molière. Je crains que le monde ne soit incorrigible. Il y a bien par-ci par-là des conversions particulières, mais il y a aussi des

perversions, et la masse présente à peu près la même physionomie. Il y a longtemps que cela dure. Le genre humain est sujet cependant à traverser par intervalles des époques plus difficiles, plus turbulentes que les autres. L'atmosphère a ses jours de calme et ses jours de tempête; et le monde est soumis aux mêmes lois. Il y a seulement cette différence que, ne sachant pas encore bien positivement d'où viennent les vents qui troublent les airs, nous sommes excusables de ne savoir comment nous en garantir; tandis qu'il nous est facile de remonter à l'origine des opinions qui font les tourmentes politiques, et que nous ne sommes pas plus habiles à les conjurer.

Quand on a eu le malheur de naître dans une de ces tourmentes, il est triste de découvrir que ces fléaux s'usent d'eux-mêmes plutôt qu'on ne les arrête. Ils font leur temps; et après avoir été ballotté, bousculé, ruiné, décimé, ensanglanté, le genre humain se remet à bâtir sur le terrain qu'a bouleversé l'orage, et s'accommode comme il peut de ce qui lui est resté.

Quoique entièrement convaincu de l'impuissance des moralistes à réprimer le désordre moral qui nous mine, il ne m'était pas donné d'assister en amateur aux extravagances de mon siècle; il m'était impossible de ne point blâmer tout haut l'arrogance des uns, la sottise des autres, les mauvais desseins de ceux-ci, l'aveuglement de ceux-là, la folie de tous; et c'est ce que j'ai fait constamment dans mes épîtres, dans mes fables et dans mes discours de tribune. J'ai même prophétisé comme tant d'autres, et on a mis vingt ans à connaître la justesse de mes prophéties; mais ma fable du *Vaisseau en péril*, qui termine mon qua-

trième livre, n'a point empêché le naufrage du vaisseau de l'État en Février; et aucun des événements que la Providence tient encore dans ses mains pour nous châtier ne sera ni détourné ni accéléré par mon apologue des *Deux boxeurs*, qui termine mon septième.

Le diable est toujours là, sous la forme d'une passion quelconque, prêt à ressaisir le pécheur que le moraliste ébranle; mais ce diable m'a mis une plume à la main, et j'ai déjà dit qu'il ne m'était pas possible de retenir une vérité. Je suis à cet égard tout aussi incorrigible que les fous et les vicieux que ma muse gourmande. J'avais choisi un autre terrain pour prêcher la morale et la sagesse. Mon goût m'entraînait vers le théâtre; il m'a été fermé par le despotisme intéressé des fantaisistes, et par l'étrange dictateur qu'ils ont imposé au plus noble de tous. La tragédie y est devenue impossible; et, sur le dire des feuilletons de la coterie, les acteurs et le public se sont accordés pour la proscrire. Ils ont séduit jusqu'à l'excellente interprète que le dieu du goût avait créée et mise au monde pour la faire revivre. Il souffle là comme partout un vent de désordre qu'il faut laisser passer. Je n'envie point la gloire de ceux qui en profitent; mais la bienveillance que le public m'a montrée dans une circonstance importante me donne le droit de dire que mon exclusion de la comédie française ne tient pas tout à fait à la faiblesse de mon talent dramatique. J'en atteste mon drame de *Michel Brémond*, que les directeurs de la Porte-Saint-Martin ont eu la bonté d'accueillir; j'ai trouvé là un de ces comédiens d'élite qui assurent le succès des pièces de théâtre, que je remercie en passant du service qu'il m'a rendu. Eh

bien! sept sociétaires du Théâtre-Français, réunis en comité de lecture, avaient refusé ce drame à l'unanimité. Mais on ne retrouve pas deux fois de ces bonnes fortunes; on n'a pas toujours à sa disposition un de ces grands acteurs que tous les auteurs se disputent; et je n'ai pas le courage de rimer des tragédies et des comédies pour les entasser dans un portefeuille qui en regorge. J'avais pris jadis la route de l'Académie royale de musique. Rossini avait choisi mon *Sardanapale* pour s'y introniser; on peut le lui demander, il vit encore. Une foule d'incidents, parmi lesquels étaient des intrigues et des mensonges, l'ont détourné de cette bonne action. L'opéra qu'il avait adopté sans me connaître est resté dans mes tiroirs, et l'auteur du *Prophète* l'a rendu impossible en lui prenant son dénoûment.

Cependant le rôle de poëte en serre chaude ne convient point à mon caractère. J'appartiens à cette espèce de créatures humaines qui ont besoin de renommée ou de ce bruit qu'on prend même pour de la gloire. J'avais dû une première réputation à mes épîtres; elle a subi, comme je l'ai dit, une éclipse de huit années. Mes fables m'en ont fait une seconde, et je tâche de l'entretenir, quoique les fables ne soient pas une rareté dans le monde littéraire; on en fait encore partout et à toute heure. La production en est considérable : j'en reçois des ballots d'imprimées et de manuscrites; les feuilles d'annonces en sont pleines; et dans le nombre, il en est beaucoup de charmantes, qui feraient honneur à des fabulistes dont plusieurs générations ont confirmé le mérite.

Avec tous ces recueils, on ferait un des jolis volumes

de notre littérature; je crois, en choisissant bien, qu'il ferait passer quelques noms de plus à la postérité. Mais que parlé-je de postérité, d'illustration, de gloire à propos de fables? pauvres gens que nous sommes de nous évertuer ainsi à la suite de La Fontaine et d'Ésope, quand Ésope et La Fontaine ont été frappés d'anathème, mis au ban du Parnasse par un de nos grands hommes vivants; quand l'auteur des *Deux pigeons* a été traité de cynique, de vieillard égoïste et dur, de méchant homme, de mendiant; quand ses vers ont été declarés boiteux, disloqués, sans symétrie, rebutants, barbares!

Ces exagérations sont vraiment inconcevables, et l'on ne comprend pas qu'on ait osé s'attaquer ainsi au poëte qui, comme fabuliste, n'a pas fait un vers inutile, qui nous revient sans cesse à la mémoire, dans toutes les situations, à toutes les époques de notre vie! Est-il un noble sentiment que La Fontaine n'inspire, une passion qu'il n'essaye de corriger, un vice, un travers qu'il n'attaque? C'est la sagesse même qui parle par sa bouche. Cette douce philosophie qui en découle pénètre notre âme, s'insinue dans toutes les facultés de notre esprit; c'est la vérité dans sa simplicité native. La familiarité même de sa poésie est le moyen le plus sûr d'arriver au but qu'il se propose.

Molière disait, il y a deux cents ans : « Le bonhomme ira plus loin que nous; » et il le disait à des Corneille, à des Racine, à tous les grands génies de son siècle. Comment a-t-on pu écrire que ces grands hommes n'ont rien dit de La Fontaine, ou *qu'ils n'en ont parlé qu'avec pitié comme d'un vieil enfant!* Mais Racine, son ami, traduisait pour lui les moralistes que le bonhomme nous rendait d'une ma-

nière si admirable. Mais les fables sont le premier livre que Racine ait mis dans les mains de son fils. Boileau publiait qu'avant lui on n'avait point senti la belle nature; qu'il avait vaincu l'Arioste dans le conte de *Joconde*. Il l'appelait le célèbre dans un temps où cette épithète n'était pas une banalité. Fénelon, inconsolable de sa perte, lui consacrait en latin une sorte d'oraison funèbre : « Pleurez, disait-il, pleurez, vous tous qui avez reçu du ciel un cœur et un esprit capables de sentir les charmes d'une poésie élégante, naturelle et sans apprêt. Lisez-le, poursuit l'auteur de *Télémaque*, et dites si Anacréon a su badiner avec plus de grâce, si Horace a paré la philosophie d'ornements poétiques plus variés et plus attrayants, si Térence a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité, si Virgile, enfin, a été plus touchant et plus harmonieux. » Mme de Sévigné l'apprenait par cœur; elle en recommandait la lecture à sa fille; elle traitait d'esprits durs et farouches ceux qui ne l'admiraient pas. Ces reproches, qu'il est sans doute difficile de vous appliquer, allaient à fort peu de ses contemporains illustres.

Cet homme, qu'on a traité comme indigne d'inspirer l'amitié, avait pour amis tous les hommes du grand siècle que l'histoire a pour ainsi dire nommés : le duc de Bourgogne, les princes de Conti et de Vendôme, Larochefoucault, la duchesse de Bouillon, Mme de La Sablière, Mme de Lafayette, Chapelle, Chaulieu; je n'en finirais point. Et ce n'était ni sa personne ni sa conversation qu'on pouvait aimer en lui, c'étaient ces écrits, ces vers qu'on veut dénigrer, qu'on ose accuser de barbarie, et dont La Bruyère vantait l'élégance, le beau naturel et la délica-

tesse. Un homme manquait à ce concours d'admirateurs; c'était Louis XIV. Mais quand on connaît le grand roi, peut-on s'étonner de sa froideur, de sa rancune à l'égard d'un poëte qui avait su plaindre, en vers admirables, la disgrâce d'un ministre que le monarque avait exilé? La cause de cette défaveur est la gloire de La Fontaine et le témoignage le plus éclatant de cette sensibilité qu'on prétend lui refuser. « A quel point il la possède, dit La Harpe, cette sensibilité, l'âme de tous les talents, non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, et qui est faite pour la tragédie, pour l'épopée, pour tous les grands ouvrages de l'imagination; mais cette sensibilité douce, naïve, attirante, qui convenait si bien au genre qu'il avait choisi.... Quelle foule de sentiments aimables répandus partout! Partout l'épanchement d'une âme pure et l'effusion d'un bon cœur.... Se lassera-t-on jamais de relire la fable des *Deux pigeons*, dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être on donnerait la palme, si parmi tant de chefs-d'œuvre on avait la force de choisir. »

D'Olivet avait dit, quarante ans avant La Harpe, que La Fontaine avait mérité que sa mémoire fût sous la protection des honnêtes gens. Mais il n'avait pas eu besoin jusqu'ici de recourir à cette protection. C'était depuis deux siècles un concert de louanges que n'avait interrompu aucune voix discordante. Fontenelle, Voltaire, Marmontel, Ducis, lui ont payé la dette du dix-septième siècle. M. de Feletz, dans la *Biographie universelle*, M. Walckenaer dans un livre spécial, M. Tissot dans le *Dictionnaire de la Conversation*, se sont rendus les interprètes de notre reconnaissance. Une seule voix, il est vrai, s'est élevée contre

M. de Lamartine depuis l'explosion de son étrange diatribe. C'est un jeune écrivain, un avocat de Dijon, M. Charles Muteau, qui, dans quatre numéros de l'*Union provinciale*, a noblement répondu à ces accusations d'un inconcevable délire, et qui nous a reproché notre silence. J'attendais pour ma part une occasion de le rompre; car j'avais aussi à me défendre contre la sentence d'un juge qui nous proscrivait en masse. Une aussi grande autorité me faisait trembler pour moi-même. L'opinion est si variable en France, même l'opinion littéraire, que j'ai craint un revirement, une réaction contre les fabulistes; et j'ai appelé à mon secours toutes les grandes voix qui, depuis deux siècles, avaient chanté les louanges de mon maître.

Je vois au reste que l'antipathie de mon illustre confrère n'a découragé personne. Je remercie pour mon compte les lecteurs qui ont accueilli mes fables avec tant d'indulgence, et leur demande la même faveur pour leur nouvelle édition. Elle paraît sous des auspices moins favorables et dans un temps moins propice aux publications littéraires; on n'a plus le temps d'écrire des livres. La multiplication des journaux tuera la librairie; leur lecture absorbe tous les loisirs de l'homme d'affaires, toute l'attention des hommes qui s'intéressent à l'avenir du pays. Je compte sur ceux qui cherchent encore des distractions dans la lecture des poëtes, ou une sorte de vengeance dans la critique indirecte des travers et des folies qui troublent leur sommeil. Je n'ai la prétention de corriger âme qui vive. Mon apologue de *la Corneille et la Frésaie* n'empêchera point nos hommes politiques de faire comme ministres ce qu'ils auront blâmé comme opposants. Mon *Mouton révolté* ne

changera point le caractère de ceux qui voudraient bien être garantis contre la licence des autres en retenant pour eux-mêmes la liberté de tout faire. Après avoir lu ma *Bataille de chiens*, les provinciaux continueront à se passionner pour les journalistes qui vont rire et dîner ensemble après s'être déchirés à coups de plume. Mon *Ane chargé de vessies* ne les guérira point de leur croyance aux réputations soufflées que les journaux de Paris leur imposeront. Je voudrais cependant les mettre en garde contre les dangers du compérage et de la camaraderie. Ce scandale est poussé à tel point qu'il n'y a plus de réputation possible, si le savoir-faire ne vient au secours du talent. Jeunes auteurs, écoutez les conseils de ma vieille expérience :

> Faites-vous des amis prompts à vous *proclamer*.

Je demande pardon à Boileau de dénaturer son vers et sa pensée; mais si ses nouveaux disciples n'ont pas des hérauts tout prêts à les annoncer comme des aigles, ils mettront comme moi vingt ans à faire leur réputation. Qu'on publie des vers ou de la prose, il faut avoir à tout prix l'amitié d'un journaliste en crédit. Il découvre vingt, trente vers ou trente lignes irréprochables, et les jette au public comme un échantillon de tout le livre. Les chalands accourent, ils lisent et sont tout surpris, quelquefois même indignés de n'y trouver de bon que le passage cité par le compère; mais le livre est vendu, et il est permis à l'auteur de se croire une lumière de son siècle.

Le lendemain arrive un pauvre diable qui a veillé, sué, maigri pendant deux ans dans sa mansarde pour rimer un poëme, un recueil quelconque de poésies. Il a foi dans leur

mérite, et, s'il trouve un libraire qui partage ses espérances, il lance ses vers à la garde de Dieu. Un journaliste les lit par hasard six mois après, avec une nonchalance qu'aucune recommandation ne stimule. Le livre est bon cependant, et la conscience du juge se réveille. Il loue; mais le public est malin, la louange sans correctif le fatigue; il faut lui servir des épigrammes. Le critique remarque des négligences et les met en relief. L'amateur lit le compte rendu; et, comme il a été trompé par le livre qu'on a loué sans restriction, il n'achète point celui dont l'analyse est mêlée de bien et de mal; et, faute d'un patronage complaisant, le meilleur des deux reste chez le libraire. Je ne sais si c'est la première fois qu'on dit cela, mais il y a cinquante ans que je le vois faire.

Je dois un autre conseil aux jeunes gens qui ont soif d'un nom, et qui veulent en jouir de bonne heure. Il faut qu'ils apprennent la science des éditions. C'est du charlatanisme, d'accord; mais l'effet en est sûr. Je tiens d'un éditeur en renom qu'avec dix-sept cents exemplaires il avait fait dix-sept éditions d'un recueil de vers. Cela pose un homme sur-le-champ; cela classe un poëte. Il me revient en mémoire une anecdote assez plaisante. C'était en 1828, pendant qu'on imprimait mon poëme de *Philippe Auguste*. Je reçus un beau jour une épreuve enveloppée dans un papier d'imprimerie. C'étaient des colonnes d'un même titre, et ce titre est devenu assez célèbre; mais quel fut mon étonnement de voir sur cette unique feuille l'annonce de cinq éditions diverses! Deux colonnes par édition! Voilà du savoir-faire! Ne me demandez pas le nom, je ne vous le dirai pas; mais je dirai

comme Athalie : *Je l'ai vu*, ou comme Orgon : *de mes propres yeux vu*, et j'ai regretté vingt fois dans ma vie de n'avoir pas gardé cette précieuse feuille. L'exemple ne m'a servi de rien; et, pour en revenir à mes premières fables, j'ai fait une édition unique de plus de deux mille. J'ai eu tort et j'en ai eu bien d'autres de ce genre. Le *Philippe Auguste* dont j'ai parlé ne se trouve plus que sur les quais, parmi les débris des bibliothèques privées, et je ne songe qu'aujourd'hui à le reproduire. Ma *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise* a été épuisée en dix-huit jours; c'était en 1824; l'éditeur est mort et j'ai tardé plus de vingt ans à en chercher un second. Jeunes gens, ne m'imitez pas; ne passez point tout votre temps dans votre cabinet. Courez, trottez chez les libraires, chez les journalistes; multipliez vos éditions surtout. Ne laissez pas chômer votre nom; notre siècle est encombré de grands hommes : la renommée s'enroue à les proclamer; malheur à ceux qui se laissent oublier! Vous obtiendrez tout au plus un article nécrologique, et tout sera dit. Encore n'est-il pas bien sûr qu'au moment où vous mourrez, la place de votre panégyrique posthume ne sera point prise par un incident, un bulletin, par quelque chose comme une révolution. Moi qui vous parle, j'avais droit à deux éloges funèbres : l'un au Luxembourg, l'autre au palais de l'Institut. J'y comptais comme sur la mort. Eh bien! le premier m'a été enlevé avec mon manteau de pair, que j'ai sagement fait de ne pas acheter, et qui de vous me répondra du second?

Je voudrais clore ici cette longue préface; mais j'ai une vieille querelle à vider avec un auteur d'un grand renom,

qui, malgré la prodigieuse abondance de ses productions, trouve le temps de critiquer celles des autres. Il n'a pas lu mes premières fables, mais ses yeux se sont portés sur le frontispice, et il a regardé comme une étrangeté que je me fusse intitulé l'*un des quarante de l'Académie française*. Suis-je obligé de lui dire que cet usage a été constamment suivi depuis les dix fondateurs de l'Académie jusqu'à l'Auvergnat Chamfort, qui déshonora sa vieillesse en provoquant la destruction d'une compagnie qui lui avait fait plus d'honneur qu'elle n'en avait reçu de lui? On trouve cette locution jusque dans des épitaphes de ses membres : *unus ex quadraginta*, a-t-on dit dans celle de Boileau. Si, depuis la résurrection de l'Académie, cet usage a été abandonné, je n'y vois pas un motif pour m'empêcher de le reprendre. Depuis que l'abolition progressive de nos vieilles institutions nous a conduits insensiblement à l'oubli de tous les principes et au chaos des utopies, j'avoue franchement que je raccroche tout ce que je peux du naufrage général; et, comme je suis payé pour conserver la langue des deux derniers siècles, je lui laisserai tant que je le pourrai ses formules et ses tournures. Je combattrai en même temps tous les mots nouveaux que messieurs les fantaisistes politiques et littéraires voudront nous imposer, vinssent-ils de nos Lycurgues, comme le verbe *acclamer*, qu'il a plu à la petite Constituante d'inventer en l'honneur de son œuvre. Merci pour le tout. Je ne veux ni du verbe ni de ses auteurs. S'il m'arrive de pécher contre la langue de Molière, de Racine et de Voltaire, ce sera bien malgré moi. Il n'y a que trop de démolitions, et j'ai assez des démolisseurs. Les hommes de

lettres qui s'en sont mêlés commencent à voir ce qu'ils y ont gagné. Il y a longtemps que je leur ai dit que leur patrimoine unique était dans le superflu du riche; et, comme ils tiennent à leur pot-au-feu, je leur conseille d'arrêter s'il est possible ce pauvre genre humain qu'ils ont mis en marche. Si la Sociale nous advient, je ne sais qui achètera des livres et qui pourra payer sa place au spectacle. Je finis en ajoutant que le bonheur public ne les dédommagera point de leur ruine personnelle.

Viennet.

FABLES.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

LE JUGEMENT DE SATAN.

Pour savoir quel heureux démon
Nommerait notre siècle et serait son patron,
Dans l'infernale pétaudière
Satan tenait sa cour plénière.
Parmi les candidats qui briguaient cet honneur,
L'Ambition vint s'offrir la première.
C'était dans sa nature ; et l'Intrigue, sa sœur,
Ne demeura point en arrière.
Elles avaient des droits qu'on ne peut contester ;
Et Satan prit plaisir à les féliciter
Du mal qu'elles faisaient à l'humaine cohue.
Mais de Sa Majesté cornue
Le choix entre les deux paraissait hésiter,

Quand le démon de l'Or, qu'à la race hébraïque,
Sous la forme d'un veau, fit adorer Aaron,
Que chez les Philistins on appelait Mammon,
Et Plutus dans la Grèce antique,
Revendiqua l'honneur de nous donner son nom.

« L'Ambition, dit-il, nous est utile et chère;
Elle est plus que jamais digne de ta faveur :
Elle est mesquine, tracassière,
Bavarde, industrielle, et se fait douanière.
Elle n'a plus enfin noblesse ni grandeur,
Et t'appartient désormais tout entière.
L'Intrigue est digne aussi des faveurs de mon roi.
Sur le siècle, à toute heure, elle accroît son empire.
Il n'est peut-être pas un honneur, un emploi,
Qu'elle ne donne ou ne retire.
Mais toutes deux, il faut le dire,
Ne travaillent plus que pour moi.
Des hommes de ce temps je suis la seule idole.
Le plus modeste et le moins altéré,
Sans étancher la soif dont il est dévoré,
Avalerait tout le Pactole.
Le siècle est donc à moi. Qui pourrait réclamer,
Me disputer enfin l'honneur de le nommer?

— Moi, dit la Vanité, moi, dont la tyrannie
Fait de l'homme un esclave, et tourmente sa vie.
Je connais ton pouvoir; je sais que les mortels,
Insatiables de richesses,
Pour amasser de l'or feraient maintes bassesses,

Mais c'est pour me l'offrir sur mille et mille autels,
Pour briller, pour paraître et lutter d'élégance,
Pour s'effacer l'un l'autre en somptuosité;
Et, grâce à moi, jusqu'à l'extravagance
Par un luxe sans frein le siècle est emporté :
C'est moi dont les conseils ruinent les familles;
Qui, pour un châle, une robe, un rubis,
Contre les pères, les maris,
Arme les femmes et les filles;
Moi, qui d'or et de stuc surcharge l'atelier
Du tailleur et de la modiste,
Les salons du limonadier;
Moi, par qui l'artisan se transforme en artiste,
Et le bourgeois en comte ou chevalier;
C'est moi qui trouble et qui divise
Ministres, députés, guerriers et courtisans,
Les poëtes et les savants,
L'État et les hommes d'Église;
Moi, par qui les opinions
Sont, comme l'égoïsme, intraitables, hautaines;
Moi, qui nourris des factions
Les espérances et les haines.... »

Elle en eût dit jusqu'au surlendemain,
Si la satanique assistance
N'avait, par des bravos sans fin,
Interrompu son éloquence.
Tous ses rivaux en perdirent l'esprit;
Et Satan, par un bel édit
Parafé de sa griffe noire,

Prononça que le siècle, à sa barre cité,
Serait nommé, dans l'infernal grimoire,
Le Siècle de la Vanité.
C'était juger en conscience;
Et l'on sait que l'esprit du mal
Choisit bien mieux que son rival
Les instruments de sa puissance.

FABLE II.

LA POULE, LE RENARD ET LE CHASSEUR.

Une poule paissait et ne songeait qu'à paître :
Un renard fond sur elle, et, sans perdre un instant,
Lui donne quelques coups de dent.
La poule crie; et, dans ce cas, peut-être
Chacun de nous en aurait fait autant,
Quand un chasseur vient à paraître.
Il ajuste mon drôle, et la charge qui part
Casse l'aile à la poule et l'épaule au renard.
Les voilà gisants sur la paille,
Et gémissant tous deux de leur funeste sort.
« C'est toi, dit le renard, misérable canaille,
C'est toi qui me causes la mort.
— Grand merci ! dit la poule, en faisant un effort
Pour s'éloigner encor de la bête ennemie;
Je devais souffrir sans crier,
Peut-être vous remercier,

Et me laisser croquer par Votre Seigneurie. »
Le chasseur finit l'entretien.
Il les prit tous les deux, mit la poule à la broche,
De la peau du renard se fit une sacoche,
Et donna la bête à son chien.

Mà poule, c'est le peuple, éternelle victime
De qui le dévore ou l'opprime,
Et fort souvent aussi de qui veut le venger.
Mon renard appartient, dût-on m'en faire un crime,
Au vieux comme au nouveau régime.
Quant à celui qui mange ou qui fait tout manger,
C'est l'ennemi, c'est l'étranger;
Chacun le nomme et maudit sa visite;
Je vous conseille, en bon Français,
De le renvoyer au plus vite,
Et qu'il n'y revienne jamais.

FABLE III.

LE SERPENT CONVERTI.

En l'absence du roi lion,
Le peuple quadrupède, en proie à l'anarchie,
Sur tous les daims et chevreuils de l'Asie
Exerçait sa proscription.
Un serpent fort disert épuisait sa faconde
A prouver que tous ces proscrits,

Et même les lions, étaient de vrais bandits;
Qu'il fallait en purger le monde.
Ses méfaits répondaient à son inimitié :
Chevreuils et lionceaux trouvés sur son passage
Étaient dévorés sans pitié.
Un autre temps survint : la Fortune est volage
Le roi lion fut rétabli.
Les proscrits à la cour reprirent l'avantage,
Et notre serpent converti
Changea de rôle et de langage.

Il faut vivre pourtant : les serpents sont gloutons.
Celui-ci retomba sur les pauvres moutons,
Sur les lapins et sur les lièvres.
« Je te croyais changé, lui dit un écureuil.
— Sans doute, répond-il en se léchant les lèvres :
Vois, je ne mange plus de daim ni de chevreuil;
Ce sont gens comme il faut, vrais amis de nos maîtres;
Mais les moutons sont des séditieux;
Les lapins sont des factieux,
Et tous les lièvres sont des traîtres. »

Notre siècle est rempli de ces faux pénitents,
Et de maint proscripteur ma fable est la peinture.
Je les vois aujourd'hui tels que dans d'autres temps;
Ils ont changé de peau, mais non pas de nature :
Ils sont toujours restés serpents.

FABLE IV.

LES TROIS CHEVAUX A L'HOPITAL.

L'industrie et les arts ont fait tant de conquêtes,
Qu'à l'égal des humains traitant les animaux,
On a des médecins de chiens et de chevaux,
Et qu'enfin pour toutes les bêtes
On a créé des hôpitaux.
Dans un de ces réduits, non loin de la barrière,
Trois chevaux attaqués de trois maux différents
Étaient confiés aux talents
D'un Galien vétérinaire.
A qui mange du même foin
On ressent bientôt le besoin
De conter sa propre infortune :
La communauté du malheur
Amène une pitié commune,
Et toute plainte a sa douceur.

Un jour, las de brouter, d'errer sur la prairie,
A l'ombre d'un ormeau, dont ils s'étaient frottés,
Nos trois malades arrêtés
Se contèrent ainsi les travaux de leur vie.
« Je fus, dit le premier, un artiste fameux.
Admis chez Franconi dès l'âge le plus tendre,
J'ai fait tous les sauts périlleux,
Tous les tours, en un mot, qu'il a voulu m'apprendre.

A travers les pétards, les flammes, les guerriers,
Je faisais admirer mon courage héroïque :
Je dansais avec grâce, et sentais la musique.
On me nommait le phénix des coursiers,
Le Vestris du Cirque-Olympique.
Dans l'arène où vingt ans a brillé mon savoir,
Les applaudissements accueillaient mon entrée;
Paris, l'Europe entière accouraient pour me voir,
Et, lorsque de mon nom l'affiche était parée,
On était sûr d'une chambrée. »

Le second, lui jetant un regard dédaigneux,
Recule de trois pas, dresse une tête altière,
Et dit : « Les bords du Nil ont nourri mes aïeux;
Une jument arabe est mon illustre mère.
Par un héros français dans le Caire acheté,
Et par un beau vaisseau dans Marseille apporté,
J'ai des grands de la cour hanté les écuries.
Sur mon dos un matin l'Empereur est monté.
Dix fois de Malmaison j'ai brouté les prairies.
Ayant changé de maître, ainsi que ses palais,
Et, comme ses flatteurs, fidèle aux Tuileries,
J'ai dans quatre cérémonies,
D'un écuyer du roi revêtu le harnais.
Austerlitz, Iéna, Wagram, m'ont vu combattre;
J'ai vu tonner le bronze et n'en ai point frémi :
Et ces combats sanglants, mon cher petit ami,
N'étaient pas des jeux de théâtre.

— Ma foi, dit un troisième, en riant de tous deux,

Le sort ne m'a pourvu de talents ni d'ancêtres;
Je n'ai pas eu des rois ou des héros pour maîtres,
Et je n'ai servi que des gueux.
Un pauvre laboureur me nourrit au village.
J'ai traîné son fumier, ses choux et son fourrage;
J'ai porté son beurre à Paris.
J'étais heureux dans mon taudis.
Un coup de pied fatal me fit mettre en disgrâce.
Pour vingt ou trente écus par un fiacre acheté,
Mal peigné, mal nourri, mais surtout bien fouetté,
J'ai roulé trois hivers son carrosse de place.
Mon destin, je le vois, excite vos mépris,
Vous dédaignez un pauvre diable.
Mon métier fut moins honorable;
Mais il fut plus utile, et je m'en applaudis.
Mon sort dans quelques jours sera pareil au vôtre;
Vous êtes comme moi promis à l'écorcheur,
Et nos cuirs, vendus au tanneur,
Ne vaudront pas mieux l'un que l'autre. »

FABLE V.

LA SERPE ET LE PETIT ORMEAU.

A tondre un bois taillis une serpe occupée,
Arriva sur une cépée
Où se groupaient trente jeunes ormeaux,
Qui, pendus au sommet d'une roche escarpée,

Sur un profond abîme étendaient leurs rameaux.
L'abord en faisait peur, même aux plus intrépides,
Et la serpe hésitait à finir son labeur,
Quand, avisant un jet dont la souple vigueur
Promettait un appui solide,
Elle lui tint ce langage flatteur :
« Pourquoi rester perdu dans ton vil entourage?
S'il ne gênait ainsi ton essor glorieux,
Ta tête grande et forte irait toucher les cieux ;
Tu deviendrais l'honneur de ce beau paysage.
Permets au bûcheron qui me prête son bras
D'appuyer son pied sur ta tige ;
Et bientôt, délivré de tous ces embarras,
Tu grandiras comme un prodige. »

Le futur géant du canton
De ce noble avenir accepte l'espérance,
Et sous lè pied du bûcheron
S'incline avec reconnaissance.
Grands et petits drageons, tout tombe à ses côtés ;
Tous ses rivaux sont écartés.
Au grand jour, au grand air il s'étale, il respire ;
Dans les eaux du fleuve il se mire,
Et s'enivre déjà de ses prospérités.
Mais la serpe, en faisant retraite,
L'a payé des secours qu'il a si bien prêtés :
Près de ses compagnons un dernier coup le jette,
Et le même fagot les a tous emportés.

Ceci va droit à vous, caméléons dociles,

Qui, dans les temps en vengeances fertiles,
A fouler vos amis aidez vos oppresseurs;
De l'ennemi qui vous caresse
Vous connaîtrez un jour les éloges menteurs.
Aux traîtres rarement on garde sa promesse.
La haine des vaincus, le mépris des vainqueurs,
Voilà le prix de leur bassesse.

FABLE VI.

LA POULE ET L'ALOUETTE.

Dans un vallon chargé d'épis,
Sous l'abri protecteur de la moisson flottante,
Une alouette prévoyante
Avait déposé ses petits.
Une poule, en ce lieu paissant à l'aventure,
La rencontre au moment où, volant à leurs cris,
Le bec chargé de nourriture,
Elle regagnait son logis.
« Heureuse mère, lui dit-elle,
Tu les réchauffes de ton aile;
Tu jouis en repos des fils qui te sont chers;
Tu les nourris sans trouble; et ta jeune famille,
Avant que la moisson tombe sous la faucille,
Aura pris l'essor dans les airs.
Et moi, je cherche en vain où cacher ma couvée;
A peine ai-je pondu qu'elle m'est enlevée;

Et l'avare fermier me prive chaque jour
Des tristes fruits de mon amour.
— Je ressens ta douleur amère,
Lui répond la fille des champs;
Mais ne t'en prends qu'à toi, ma chère.
A peine as-tu connu le plaisir d'être mère,
Que tu fais retentir les échos de tes chants.
Ton orgueil te décèle au fermier qui t'épie.
Ne cherchons point à faire envie.
Cachons notre bonheur pour en jouir longtemps.
On le risque toujours quand on s'en glorifie. »

FABLE VII.

LES CHIENS ET LE VIEUX SOLDAT.

Sur les traces d'un cerf dans la plaine lancée,
Détalait en jappant une meute exercée.
Les sons bruyants du cor excitaient son ardeur,
Et d'une curée abondante
Flattant cette meute aboyante,
La voix perçante du piqueur,
Par maint éloge et par mainte promesse,
Des chiens impatients redoublait la vitesse :
« Bravo, Rougeot! bravo, Tayaut!
A toi, Diane! à toi, Gerfaut!
Le cerf est aux abois; courage! il faut le prendre;
Pousse, Carlin! pousse, Pataud!

Vous en aurez; il râle, il est près de se rendre. »
Et les braves chiens de courir,
Et le pauvre cerf de frémir.
Bref, la meute triomphe et la bête est forcée.
Sur le gazon sanglant la voilà terrassée;
Et soudain les heureux limiers,
Sur la foi du piqueur attaquant cette proie,
Fondent, en glapissant et trépignant de joie,
Sur son échine et ses quartiers.

Mais, le fouet à la main, le piqueur se présente.
« Tout beau, coquins! arrêtez, attendez! »
Crie alors sa voix menaçante;
Et sur les chiens affriandés
Frappe à coups redoublés sa lanière sifflante.
Les conquérants du cerf n'en auront un morceau
Qu'après les longs ennuis d'une pénible attente.
Ils se hâtent de fuir le fouet de leur bourreau,
Et, contemplant de loin leur victime expirante,
Le dos blessé, la gueule haletante,
Tirent la langue ou lèchent leur museau.

L'un des chiens, dont la patte, en ce combat meurtrie,
A peine soutenait sa fuite appesantie,
En clopinant vint se réfugier
Sous la jambe de bois d'un pauvre grenadier,
Qui, par hasard, témoin de cette scène,
Se reposait au pied d'un chêne :
« Viens, mon pauvre Tayaut, lui dit le vieux soldat;
Nous avons fait tous deux un métier fort ingrat.

On nous promet beaucoup, lorsque sous la mitraille
Il faut charger les ennemis.
J'ai laissé comme toi ma patte à la bataille,
Et l'on n'a point tenu ce qu'on m'avait promis.
La chasse a ses piqueurs, la guerre a ses commis.
Le gain n'est pas toujours pour celui qui travaille [1]. »

FABLE VIII.

LES HORLOGES DE CHARLES-QUINT.

Lassé du trône et de la cour,
Jeté par ses ennuis au fond d'un monastère,
Dans ce calme et pieux séjour,
Charles-Quint s'ennuyait de n'avoir rien à faire.
Il prit pour passe-temps la lime et le ciseau.
C'était moins lourd qu'un sceptre; et de ses mains savantes
Il façonna quatre horloges sonnantes,
Qu'il rangea devant lui sur le même trumeau.
Mais leurs aiguilles discordantes
Ne furent pour ses yeux qu'un supplice nouveau.
En vain à les régler s'exerçait son génie;
Il les accordait le matin,
Le soir chacune allait suivant sa fantaisie.
Il y perdit son temps et son latin.

1. L'idée première de cette fable est due à M. le duc de Berri. Il fit cette triste réflexion au moment où ses piqueurs repoussaient à coups de fouet les chiens qui se ruaient sur un cerf mis à mort.

Il en prit de l'humeur, et sa main un peu rude
En éclats à ses pieds fit choir l'un des cadrans.
Pardonnez-lui ce péché d'habitude :
Il avait régné quarante ans.
Celui-ci fut très-court. Il rit de sa folie.
« Moi qui n'ai pu, dit-il, accorder de ma vie
Catholiques et protestants,
Mes ministres, mes lieutenants,
Mon Espagne et ma Germanie,
Entre les œuvres de mes mains,
Insensé, je voudrais établir l'harmonie,
Quand Dieu, dont la puissance est, dit-on, infinie,
N'a pu mettre d'accord quatre cerveaux humains! »
Charles-Quint, à ces mots, reprenant son bréviaire,
Se rassit et fit sa prière.

L'art a, depuis ce temps, grandement cheminé.
Les Breguets ont discipliné
Leurs créatures mécaniques;
Mais des horloges politiques
Le Breguet encor n'est pas né.

FABLE IX.

LE LION ET SES FAMILIERS.

Un grand à nos dépens aime souvent à rire;
Mais n'oubliez jamais qu'il veut être flatté.
Craignez même, en jouant, de blesser sa fierté;

Évitez de le contredire;
Et, s'il se vante à vous d'aimer la vérité,
Sachez ce qu'on gagne à la dire.

Un lion, roi d'Asie, avait pour confidents
Un renard, vieux routier parmi les courtisans,
Ainsi qu'un épagneul, pétri de bonhomie,
Fidèle serviteur, n'aimant point à demi,
Pour son maître cent fois prêt à risquer sa vie,
Mais flatteur maladroit autant que bon ami.

Le lion les comblait de biens et de caresses,
Mais sans raison, sans pitié, sans égard,
Sur eux à chaque instant lançait quelque brocard.
Il était né railleur : tout prince a ses faiblesses.
Le renard souffrait tout, et de Sa Majesté
Vantait l'esprit joyeux, la gaîté débonnaire.
Des traits les plus malins il était enchanté,
Et plus on l'accablait, plus il semblait s'y plaire.
L'épagneul boudait, au contraire.
Ce passe-temps cruel et ce ton ricaneur
Décelaient à ses yeux un méchant caractère;
Ce travers affligeait son amitié sévère,
Moins pour lui que pour son seigneur.
Nouveau Sully, souvent il montrait de l'humeur,
Et quelquefois de la colère.

Un soir, après souper, plus gai qu'à l'ordinaire :
« Pourquoi, dit le lion, nous gêner entre nous?
Ne connaissez-vous pas le cœur de votre maître?

Raillez sur votre ami, le roi n'y veut pas être.
Riez de mes défauts, comme je ris de vous. »
Le crédule épagneul se prit à ce langage,
Et, soit pour se venger des brocards du lion,
Soit pour donner une leçon,
Mêlant à tout propos son malin caquetage,
Il usa largement de la permission.
Le lion fit d'abord très-bonne contenance;
Mais il roula bientôt des yeux étincelants;
De sa queue agitée il fatigua ses flancs,
Et perdit enfin patience,
Lorsque sur un agneau, par sa mère égaré,
Et par le lion dévoré,
S'exerça du railleur la maligne imprudence.
« Je suis donc un barbare, un horrible tyran!
Le carnage et l'effroi règnent dans ma tanière!
Dit-il en se levant et dressant sa crinière.

— Vous! sire, interrompit le renard courtisan,
Qui, jusque-là se tenant en arrière,
Se serait bien gardé de railler un sultan;
Vous, un barbare! O ciel! Et qui pourrait le croire?
Vos sujets bénissent vos lois;
Vous êtes le meilleur des rois,
Et des lions votre règne est la gloire.

— Je le croyais du moins, reprit le potentat.
Mais qui peut nous sauver des traits de la satire?
Voyez comme il me traite, écoutez cet ingrat;
Je plaisante avec lui, sa langue me déchire.

En tous lieux cependant il se dit mon ami.
Fiez-vous aux serments, croyez à l'apparence;
Voilà ce que nous vaut l'excès de la clémence.
Que m'aurait dit de plus mon plus grand ennemi? »

L'épagneul veut répondre : espérance frivole;
Le roi d'un coup de dent lui coupe la parole;
Et, couvrant ses fureurs d'un voile d'équité,
A son orgueil sa vengeance l'immole,
Et le renard encor célèbre sa bonté.

FABLE X.

LE CHÊNE ET LE TOURNESOL.

Auprès d'un jeune chêne, espoir d'un beau jardin,
Mais dont la tige frêle et le rare feuillage
Sur quelques palmes de terrain
Traçaient à peine leur ombrage,
Un tournesol tranchait de l'important,
Et, fier de sa prompte croissance,
Étalait avec arrogance
De ses soleils dorés le panache éclatant.
« Vois, disait-il au jeune chêne,
L'été qui m'a fait naître est encor radieux,
Et ma tête s'élève au-dessus de la tienne;
Quatre saisons de plus, et j'atteindrai les cieux.
Mais toi, race d'arbuste, à ramper condamnée,

Le plus hardi jouteur n'oserait t'opposer
Au râteau du manant qui me vient arroser;
Et cependant trois fois tu vis naître l'année.

— Cent fois, répond le chêne, elle ouvrira son cours,
Et mon front sera jeune encore :
J'ai des siècles à vivre, et tu comptes par jours.
Ton âge n'ira point à la centième aurore,
L'hiver me vengera de ton superbe espoir;
Jouis de ta gloire éphémère.
J'ai vu déjà mourir ton aïeul et ton père.
Qui s'élève trop vite est plus prompt à déchoir. »

La menace ne fut point vaine.
L'automne de sa froide haleine
Flétrit de l'orgueilleux la tige et les soleils;
Un coup de bêche en termina l'histoire,
Et le chêne vengé vit expirer sa gloire
Sur le fumier voisin, tombeau de ses pareils.
J'ai vu des tournesols au Parnasse, à l'armée,
Grandis par les salons, les prôneurs, les journaux,
S'éblouir de leur vogue, et, gorgés de fumée,
Traiter les chênes d'arbrisseaux;
Ils ont vécu plus que leur renommée.

FABLE XI.

LA BASSE-COUR.

Dans une basse-cour vivait en république
Une foule d'oiseaux de plumages divers.
J'admirais leur destin, leur humeur pacifique.
« Ils n'ont, disais-je en moi, ni vices ni travers.
Les besoins de l'État, sa gloire ou ses revers,
    N'échauffent point leur bile politique.
Ils paîront, il est vrai, l'impôt du cuisinier.
Chaque peuple a son fisc, ses commis et sa taille.
        Mais le bonheur de la volaille
Est de ne pas savoir qu'elle ait rien à payer.
Sans soin du lendemain, et surtout sans envie,
    En liberté chacun cherche sa vie.
L'amour seul quelquefois y produit des débats;
        Et la cause en est trop jolie
Pour que notre raison ne les excuse pas. »

Tandis qu'à ces pensers je me livrais tout bas,
La fermière paraît, et toute la famille,
Accourant à ses cris d'un et d'autre côté,
        Se jette avec avidité
Sur le grain qu'à ses pieds la maîtresse éparpille.
Quel changement, ô ciel! quel appétit glouton!
Quel tumulte confus! On se bat, on se pille.
La poule à coups de bec repousse le pigeon :

Le canard à la poule enlève une becquée;
La pintade plus loin dérobe le chapon,
Et par l'imbécile dindon
Elle voit à son tour sa pitance escroquée.
Plus orgueilleux, plus fort, et surtout plus gourmand,
De la queue et du bec se faisant faire place,
Le paon au milieu d'eux occupe un large espace,
Vit aux dépens de tous, et, toujours mécontent,
Il les insulte et les menace.
Soyons justes pourtant, même envers les oiseaux :
De ses jeunes poussins une mère entourée
Les nourrit, les défend du bec de leurs rivaux,
Et ne prend qu'après eux sa part de la curée.
Mais le reste à l'envi s'arrache les morceaux,
Tandis que, sur les toits, piaulant de jalousie,
Un essaim de pauvres moineaux
Attend, pour s'approcher, que leur faim assouvie
De leur dîner lui laisse une partie.

« Par ma foi ! m'écriai-je, ils sont dignes de nous.
La basse-cour est comme l'autre.
Le monde volatile est l'image du nôtre;
L'intérêt n'y connaît de frère ni d'époux.
Prêtre, noble, robin, bourgeois ou militaire,
Tout animal qui mange est rapace et jaloux.
Un peu de grain, d'or ou de terre,
Est partout un sujet de guerre,
Et la force est le droit de tous. »

FABLE XII.

LA RIVIÈRE ET LE TORRENT.

Une rivière aux fertiles rivages
Roulait ses flots d'azur à travers des vallons
Qu'embellissaient d'abondantes moissons,
Et des prés verdoyants, et de riants bocages.
Un torrent, qui comptait au rang de ses vassaux,
Enfant impétueux des montagnes voisines,
Se plaignait que l'été vînt tarir ses canaux,
Dessécher ses tristes collines;
Et, languissant sur son lit de cailloux,
Du fond de ses mares fétides
Jetait sur la rivière et ses ondes limpides
Un œil d'envie et de courroux;

Quand soudain sur les monts éclate une tempête.
Étincelant d'éclairs, ballotté par les vents,
Un immense nuage a crevé sur leur crête,
Et la pluie à grands flots s'épanche de ses flancs.
Mille et mille ruisseaux qu'elle alimente et creuse,
Dans le lit du torrent à pleins bords inondé,
Roulent leur onde limoneuse.
Dans les champs ravagés lui-même a débordé!
Et dans sa course déréglée
Emportant moissons et troupeaux,
Souillant de son limon la rivière troublée,

Dans la campagne désolée,
La pousse, la refoule, et disperse ses eaux.
« Arrière ! criait-il d'une voix menaçante ;
Je suis plus fort et plus puissant que toi.
Tu me dédaignais, imprudente ;
Te voilà soumise à ma loi. »

Mais la tourmente cesse, et, dissipant la nue,
Le soleil rend aux cieux leur calme et leur beauté.
La rivière, en son lit par degrés revenue,
Avec son cours reprend sa pureté.
« Qu'as-tu gagné dans cet orage ?
Dit-elle au torrent apaisé.
Sur tes bords, sur les miens, tu portas le ravage ;
Te voilà, comme avant, triste, pauvre, épuisé.
J'ai sans doute mes jours d'erreur et de colère ;
Mais aux champs désolés par mes débordements
Je prête de mes eaux la fraîcheur salutaire,
Et leur rends leur richesse et leurs enchantements,
Tandis que tes déportements
Ne laissent après eux que terreur et misère. »

De deux États divers ma fable est le tableau.
Le fracas des torrents et leur fougue sauvage
Offrent de loin un spectacle assez beau
A qui n'est pas sur leur passage.
Un cours plus régulier convient mieux à mes goûts ;
Mais, en quelque pays que nous dressions nos tentes,
Dieu les préserve, comme nous,
Des gens qui, pour grandir, ont besoin de tourmentes !

FABLE XIII.

LES PORTRAITS.

Dans un salon vaste et doré
Que des portraits de ses ancêtres
Un grand seigneur avait paré,
Gros-Lucas attendait le réveil de ses maîtres.
C'était un fermier du bel air,
Prédisant le froid et l'orage,
Déchiffrant la gazette et le Petit-Albert,
Suppléant au besoin l'adjoint, le magister,
Et chez le curé du village,
Le dimanche, ayant son couvert;
Un marguillier, enfin un personnage.

Notre manant, grave et silencieux,
Porte de bas en haut ses regards curieux
Sur le cercle qui l'environne,
Et voit tous ces portraits qui le suivent des yeux.
Il les salue, et d'abord il s'étonne,
Puis se ravise; et puis sa vanité
Sur l'accueil qu'on lui fait argumente et raisonne.
« Je suis donc, se dit-il, estimé dans ces lieux;
Car ces dames et ces messieurs
Sont occupés de ma personne. »
Là-dessus, chapeau sous le bras,
Se rengorgeant, soufflant à pleine joue,

Et comme un paon faisant la roue,
Le pauvre sot se promène à grands pas.
Il croit bientôt qu'on le nomme tout bas;
Et déjà même il entend qu'on le loue.

Que de gens moins grossiers, mais non moins vaniteux,
Pensent que, pour un livre, un discours de tribune,
Pour les talents cachés qu'ils admirent en eux,
Pour leur beauté, leur mise, leur fortune,
De l'univers entier ils attirent les yeux!
On les voit en public étaler leurs figures.
Le bonheur de paraître éclate dans leurs traits,
Dans leurs regards, leurs gestes, leurs postures.
Pauvres gens, faites moins de frais!
Vous posez devant des peintures.

FABLE XIV.

LES CHATS EN SOCIÉTÉ DE COMMERCE.

Grippe-Souris, chat de bonne maison,
S'étant acquis un beau renom
De prud'homie et de délicatesse,
Las de guetter et de chasser les rats,
Voulut vivre aux dépens des chats,
Comme aujourd'hui, dans la vieille Lutèce,
Maint charlatan, qui ne s'en vante pas,
Vit aux dépens de notre espèce.

Il rassembla tous les chats de l'endroit,
Et prenant son air souple et sa voix pateline :
« L'hiver, dit-il, sera long, rude et froid.
Nous sommes menacés d'une grande famine ;
L'almanach l'a prédit ; et, si l'on n'y pourvoit,
Nous ferons tous maigre cuisine....
Or, voici le projet par mon zèle enfanté :
Chacun de nous, pendant l'été,
Épargnera sur sa pitance ;
Et dans un grenier d'abondance
Ce superflu par chacun apporté
Nous servira dans les jours d'abstinence.
Un bon gérant choisi par nous
Y veillera dans l'intérêt de tous.
Un grenier fort commode est en ma jouissance ;
Et, s'il peut être à votre convenance,
Dès ce moment il est à vous. »

Les miaulements de l'assemblée
Ont accueilli ce plan conservateur ;
Et pour gérant et directeur,
L'inventeur est élu d'emblée.
Tout s'exécute franchement ;
Du digne actionnaire on sait l'empressement.
L'un porte du lapin, l'autre de la poularde ;
Qui du mouton, qui du perdreau,
Et le gérant, fidèle à son bureau,
Prend tout, enferme tout, et met tout sous sa garde.

L'hiver enfin arrive, et le froid l'a suivi,

Puis la gelée et la disette.
L'almanach n'avait point menti :
Le hasard est souvent prophète;
Et les associés, talonnés par la faim,
Viennent frapper au magasin.
C'est le même gérant, hélas! mais son langage
A changé comme son visage :
Il leur débite, au lieu de rogatons,
Des sinistres, des avaries,
Des rats, des vers, et cent autres chansons.
La triste vérité se montre alors sans voile;
La scène n'offre plus qu'un fripon et des sots;
Et pour toute ressource, il leur reste les os,
Qu'il a sucés jusqu'à la moelle.

C'est ainsi, bonnes gens, que fondent nos écus,
Sous les doigts des jongleurs, dont l'histoire maudite
Commence par un prospectus
Et finit par une faillite.
S'ils arrivent chez vous, leur sacoche à la main,
Fermez vos sacs à leur approche;
Et, s'ils croisent votre chemin,
Mettez les mains sur votre poche.

FABLE XV.

LE NID D'HIRONDELLES.

Possesseur d'un nid d'hirondelles
Un enfant gâté
Veut leur donner la liberté,
Et les pauvres petits ont à peine des ailes.
« Soyez libres, dit-il; tout l'est dans l'univers. »
Et la nichée est dans les airs.
Chaque oisillon, enchanté de lui-même,
Encouragé par un premier essor,
En essaye un second, et reprenant encor,
Fait, hélas! naufrage au troisième.
L'un s'écrase en tombant, un autre meurt de faim,
L'autre est croqué par le chat du voisin;
Tant qu'à la fin, de la couvée
Aucune tête n'est sauvée.

Laissons faire le temps; tout arrive à son point.
L'à-propos est une science
Que les hommes n'entendent point.
On perd son avenir par trop d'impatience.
Sur un pareil sujet je crains de trop parler;
Un mot en dira plus que cent mille volumes :
Les oiseaux sont faits pour voler,
Mais attendez qu'ils aient des plumes.

FABLE XVI.

LE VOYAGEUR ET SA MONTRE.

Un enfant de Paris, tout fier de son berceau,
Mais à courir le monde occupant son jeune âge,
Avant de se mettre en voyage,
Avait réglé sa montre au cadran du château.
C'était un chef-d'œuvre impayable,
Un mouvement à nul autre pareil,
Qui, dans sa marche invariable,
Aurait défié le soleil.

Dans Cologne d'abord mon jeune homme s'arrête.
Grâce aux lettres qu'il porte, on l'accueille, on le fête,
On l'invite de toute part;
Mais, à chaque dîner, rendez-vous ou rencontre,
En prenant l'heure de sa montre,
Il arrive toujours trop tard,
Donnant pour excuse éternelle
Qu'il doit s'en rapporter à son bijou modèle,
Que les horloges du pays
Ont tort d'avancer sur Paris.
A Londres, c'est une autre chance :
Les cadrans retardaient, il arrivait trop tôt,
Et, s'en excusant comme un sot,
De sa montre toujours il vantait l'excellence.

« Monsieur, lui dit un vieux marin,
Sur le globe avant vous j'ai bien fait du chemin.
J'ai vu bien des pays, bien des mœurs en ma vie;
Mais, sans prétendre y rien changer,
Pour bien vivre avec l'étranger,
J'ai tâché d'oublier les mœurs de ma patrie.
Vous avez, dites-vous, un instrument parfait :
Je vous en félicite et ne vais à l'encontre;
Mais sachez que toujours il faut régler sa montre
Sur les cadrans du pays où l'on est. »

FABLE XVII.

LE SOUFFLET ET LE CHARBON.

Près d'un bûcher, où, sans ordre et sans choix,
S'entassaient rondins et broussailles,
Débris de meubles, de futailles,
Fagots, copeaux, enfin toute sorte de bois,
Un charbon gros comme une noix,
Mais bien vif, bien ardent, tomba, par aventure,
De la pelle d'un villageois
Qui l'emportait dans sa masure.
Là, par hasard, au même instant,
Reposait sur l'herbe flétrie
Un soufflet dont le maître, étameur ambulant,
Contre le bûcher même appuyait en ronflant
Ses membres fatigués et sa tête alourdie.

« Hélas! dit le soufflet, quel sort pour un charbon!
Tu vas donc t'éteindre sans gloire;
Et dans peu de moments tu ne seras plus bon
Qu'à dessiner quelque figure noire
Sur la muraille d'un bouchon.
Quel sort serait le tien si tu voulais me croire!
Sous mon souffle par toi ce bûcher enflammé
Te ferait un nom dans l'histoire,
Et dans tous les journaux tu serais imprimé. »

Le charbon en petille et d'orgueil et de joie.
Sous le souffle fatal qui le pousse en sifflant,
Il saute, il roule étincelant;
Il s'attache aux copeaux, il en a fait sa proie.
Bientôt sur le bûcher la flamme se déploie,
L'enveloppe, et dans l'air s'élève en mugissant;
Et tout le village tremblant
Craint de subir le sort de Troie.

Mon charbon, direz-vous, doit être bien content.
Hélas! par le soufflet aux atteintes mortelles,
Broyé, brisé, réduit en étincelles,
Dans un coin ignoré de l'immense brasier,
Il avait fondu tout entier.
Le soufflet à son tour est surpris par la flamme.
Laissé par l'étameur, qui s'est hâté de fuir,
Il sent brûler et son bois et son cuir,
Et reste sans souffle et sans âme.
Que leur destin vous serve de leçon,
Vous qui soufflez le feu des discordes civiles;

Vous, surtout, jeunes cœurs, instruments trop dociles
De qui vous prend pour un charbon.

FABLE XVIII.

LES DEUX CHIENS.

Deux jeunes chiens, nés au même village,
L'un chez un forgeron, l'autre chez le fermier
D'un châtelain de haut parage,
Quoique divers de poil, de race et de métier,
S'aimaient comme on s'aime au jeune âge.
Dès que l'aurore paraissait,
Médor, le garde-ferme et griffon de naissance,
Du fond de son étable en jappant s'élançait;
Il courait à la forge, et son ami Basset,
Montrait à le revoir la même impatience.
Alors, tant que du jour reluisait le flambeau,
Reprenant leurs jeux de la veille,
Nos deux chiens, s'agaçant des pattes, du museau,
Sur le fumier, dans le ruisseau,
Se roulaient, se crottaient de l'une à l'autre oreille.
Quant aux repas, tout leur était commun,
Tables, rogatons, écuelles.
Jamais un os entre eux n'excitait de querelles.
Les deux logis n'en faisaient qu'un.

Pendant leur joyeuse partie,

La dame du château vient un jour à passer,
Médor lui plaît par sa folie,
Et le fermier, instruit de cette fantaisie,
Est en si bon logis heureux de le placer.
Un laquais à l'instant s'en empare et le traîne
Vers la cour du manoir, où mon griffon crotté
Est, sous le jet d'une fontaine,
Bien savonné, bien peigné, bien frotté;
Et sur le poil luisant de sa robe d'ébène
Un flacon de senteur par Madame est jeté.
Le voilà donc, par un caprice,
Passé d'un toit de chaume en de riches lambris,
De son lit de fumier sur de moelleux tapis,
Et gorgé de débris d'office
Au lieu de croûtons de pain bis.

Quelquefois cependant de son ami d'enfance
La glapissante voix retentit à son cœur.
Il vole à la fenêtre, et, jappant de bonheur,
Donne à son cher Médor signe de souvenance;
Mais la maîtresse, alors, d'un ton sec et grondeur,
Le rappelle à son importance.
« Fi! lui dit-elle; ici! laissez ce polisson.
Est-il fait pour hanter un chien de votre espèce? »
Et d'un biscuit, d'une caresse
Elle accompagne la leçon;
Et Médor, oubliant un chien de forgeron,
Vient jouer avec sa maîtresse.

Six mois d'hiver et de Paris

De ces leçons d'orgueil achevèrent l'ouvrage.
Seul le pauvre Basset, resté dans son taudis,
N'oublia point l'ami de son jeune âge;
Et quand l'été revint, quand un brillant landau
Ramena Médor au château,
Basset, dressant l'oreille au bruit de l'équipage,
Pour revoir son ami, pour fêter son retour,
Se glissant à travers les trains et l'attelage,
Joyeux et glapissant accourut dans la cour.

Quel triste accueil l'attendait pour salaire!
Médor en grommelant recule à son aspect,
Et, le poil hérissé d'orgueil et de colère,
Montre les dents au pauvre hère
Qui vient lui manquer de respect.
De cet affront Basset soupire,
Baisse la tête, se retire,
Va cacher dans sa forge un front humilié.
Et pour l'exemple, hélas! je voudrais bien vous dire
Qu'un revers de fortune a vengé l'amitié.
Mais ma fable en ce monde aurait peu de créance :
Les Médors parvenus vivent dans l'abondance;
Les Bassets oubliés meurent à l'hôpital.
Un dénoûment moins immoral
Manquerait à la vraisemblance.

FABLE XIX.

L'AIGLE ET L'OUTARDE.

Sur un pré, qu'un grand bois couvrait de son ombrage,
Une outarde aux longs pieds tranquillement paissait,
Quand du roi des oiseaux, qui dans les airs passait,
Elle entendit le cri sauvage.
L'aigle vint s'abattre à ses yeux,
Se percher au sommet d'un chêne sourcilleux,
Et des hôtes de ce bocage
Il semblait, d'un œil fier, d'un œil impérieux,
En despote des airs revendiquer l'hommage.
Sa vue a de l'outarde ému la vanité :
A tout sot animal l'envie est naturelle.
« Eh! pour quelle raison, dit-elle,
Ne monterais-je pas où cet aigle est monté?
N'ai-je pas, comme lui, des plumes à mon aile? »
De la terre à ces mots elle s'enlève et part;
Mais son vol lourd bientôt épuise son haleine,
Et du premier effort elle atteint à grand'peine
Le tiers de la hauteur qu'embrassait son regard.
Cependant sur un frêne elle aborde et s'arrête.
Elle reprend courage, et d'un ormeau voisin
Par un second élan elle gagne le faîte;
Un troisième la porte aux trois quarts du chemin.
Bref, à la quatrième et dernière volée,
Sur la cime du chêne elle paraît enfin,
Triomphante, mais essoufflée.

L'aigle, qui par bonheur avait fait ses repas,
Lui dit : « C'est bien haut! ma commère;
Prenez garde! le calme ici ne dure guère.
Voyez venir l'orage et ne l'attendez pas.
— Pourquoi donc? interrompt la vaniteuse bête;
Ainsi que vous j'y ferai tête. »

A peine a-t-elle dit que la foudre a tonné.
Dans les airs obscurcis l'autan s'est déchaîné.
Sur le chêne roulant par les vents ballottée,
La pauvre outarde épouvantée
N'a point pour s'y tenir, comme son compagnon,
Reçu de la nature un ergot au talon.
L'orage et les autans dans l'air l'ont rejetée,
Et son aile pesante a tenté vainement
De lutter contre leur furie.
La tempête la roule; un dernier coup de vent
La jette contre un roc pantelante et meurtrie;
Tandis que l'aigle audacieux
D'un vol tranquille a percé le nuage,
Et, s'élevant au-dessus de l'orage,
Va retrouver l'éclat et le calme des cieux.
Ambitieux mortels, ma fable vous regarde.
Mais comment vous guérir d'un travers si commun?
Chacun de vous dira : « Je suis aigle; » et pas un
Ne se prendra pour une outarde.

FABLE XX.

LES DEUX BUISSONS.

Dans un jardin, côte à côte plantés,
Devisaient deux buissons d'espèces différentes.
L'un offrait aux yeux enchantés
Un feuillage charmant et des fleurs odorantes.
L'autre, au bois dur et raboteux,
Quoique doué pourtant de qualités utiles,
De ses rameaux à la taille indociles
Jetait de tous côtés les grappins épineux.
« Comment fais-tu? disait-il à son frère.
Chacun à ton aspect prend un air avenant,
T'aborde avec plaisir, te caresse, te flaire,
Te quitte avec regret et te revient souvent,
Tandis qu'on me regarde à peine.
On me laisse en mon coin; on n'ose me toucher;
On craint même de m'approcher.
D'où te vient tant d'amour? D'où me vient tant de haine? »

L'autre répond : « Ami, soyons de bonne foi;
Personne impunément ne passe auprès de toi.
De ton bois hérissé l'inflexible rudesse
Oppose à tout venant quelque dard qui le blesse;
Et tu n'es qu'un objet d'effroi;
Tandis qu'à la main qui me presse,
J'offre partout un feuillage moelleux;

Et le doux parfum que j'y laisse,
Loin d'écarter les gens, est un attrait pour eux.
Apprends à vivre seul, ou sois plus sociable.
Le monde rend ce qu'on lui fait :
Il fuit ce qui repousse, il cherche ce qui plaît;
Et qui veut être aimé doit au moins être aimable. »

FABLE XXI

LE CHAT ET LE CUISINIER [1].

Dans un garde-manger que dévastaient les rats,
Un cuisinier, moins prudent que fidèle,
Avait placé pour sentinelle
Son favori Mignon, qui du peuple des chats
Était le plus parfait modèle.
C'était pour le gardien un poste périlleux.
Le fumet d'un pâté troublait sa conscience,
Et l'appétit du drôle était fort chatouilleux.
Mignon pourtant fait bonne contenance.
Il se lèche la patte, il se frotte les yeux,
Il approche, il recule, il se roule, il s'allonge,
Et par mille contorsions

1. Cette fable, et deux autres qu'on trouvera plus loin, ont déjà été publiées dans le recueil des fables de Krilof, collectivement traduite par les poëtes du temps, qui s'empressèrent tous de répondre à l'appel de l'aimable et bonne comtesse Orloff, si regrettable pour son esprit, pour l'aménité de son caractère, pour son goût si pur et si éclairé.

Cherche à se délivrer de ses tentations.
Mais de son maître, hélas! l'absence se prolonge.
Tout s'use avec le temps, même la loyauté;
Et la faim de Mignon a longtemps résisté.
Il gratte la terrine, et puis fait une pause;
Sa patte sur le bord nonchalamment se pose;
Il jette sur la croûte un regard de côté.
Il flaire le couvercle, il le lève, il s'arrête :
Il tourne et retourne la tête;
Mais son palais en est fort humecté;
Et par ce jeu fatal sa langue affriandée,
Sa dent même s'est hasardée.
Bref, la faim l'emporta sur la fidélité,
Et, quand le cuisinier revint à son service,
Il ne trouva plus dans l'office
Que les débris de son pâté.

Je crois à la vertu, mais elle est bien fragile;
Elle a, dans l'intérêt et surtout dans la faim,
Deux puissants ennemis que je cite entre mille.
Leur résister jusqu'à la fin
Est chose rare et difficile.
Il faudrait l'enfermer dans un étui d'airain,
Et nous ne sommes que d'argile.

LIVRE DEUXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE PAON ET LE ROSSIGNOL.

« Donne-toi des talents, cultive ton esprit,
Disait une mère à sa fille ;
La beauté passe, et, quand on y survit,
C'est par l'esprit encor, par les talents qu'on brille. »
Mais la fille, à jamais comptant sur sa beauté,
Méprisait tout autre avantage.
Dans les eaux du lac argenté,
Dont ses pieds foulaient le rivage,
Elle admirait avec fierté
Son indolente et belle image.
Un paon suivait ses pas. C'était un favori,
Dont la vanité complaisante
Aimait à déployer sous sa main caressante
L'or et l'azur d'un cou mollement arrondi
Et le riche éventail d'une queue éclatante.
« Oui, disait-elle, oui, mon oiseau chéri,
Rien n'est beau comme toi, ton port et ton plumage.
Quel hôte ailé de ce bocage
Oserait se montrer quand tu parais ici ? »

Un rossignol l'osa ; mais la hautaine injure
Accueillit sa témérité :
« Va te cacher, oisillon effronté.
Quelle robe ! quelle tournure !
Qu'il est chétif et laid ! Que faire, en vérité,
De cette frêle créature ? »

Indifférent et dédaigneux,
Comme un homme d'esprit qu'une gazette offense,
Le rossignol, d'abord silencieux,
De rameaux en rameaux sautille, se balance ;
Monte, descend, remonte, et se posant enfin
Sur la branche d'un sycomore,
Laisse échapper de son gosier sonore
Un prélude charmant, que suit le chant divin
Dont il venait, chaque matin,
Saluer la naissante aurore.

La jeune fille écoute, et le cherche des yeux ;
De ces sons enchanteurs son oreille est ravie.
« Quoi ! dit-elle, c'est lui qui lance dans les cieux
Ces éclats, ces flots d'harmonie ?
Que ses accords sont purs, brillants et gracieux !
Qu'il module avec art ses airs délicieux !
Quelle suave mélodie ! »
Des éloges flatteurs dont un autre est l'objet
Le paon n'est pas trop satisfait.
Pour ramener vers lui les yeux de sa maîtresse,
Il redouble de soins et de grâce et d'adresse ;
Il fait le beau, le tendre, le coquet,
Et de l'aile et du bec la flatte et la caresse.

« Oui, je t'ai vu, je t'aime, je te vois,
Lui répond-elle avec impatience.
Laisse-moi l'écouter ; attends, il recommence.
Je t'admire toujours ; mais tu n'as pas de voix. »
Le paon voit dans ces mots un reproche, un caprice ;
Il se pique d'honneur, et pousse un son criard
Comme eût fait le cornet d'un pâtre montagnard,
Ou le hautbois d'un Amphion novice.
Tout le bocage en tressaille de peur,
Le rossignol se tait et fuit à tire-d'aile.
La jeune fille en montre de l'humeur,
Et lève sur le paon sa menaçante ombrelle.
Mais sa mère, en ces mots, rappelle sa raison :
« Pourquoi le menacer ? Qu'as-tu donc à lui dire ?
Il croyait que, partout et dans toute saison,
La beauté dans ce monde à tout devait suffire.
Songe qu'en châtiant sa folle opinion,
Ta vanité s'est condamnée ;
Et souviens-toi de la leçon
Que le rossignol t'a donnée. »

FABLE II.

LE CARNAVAL DES ANIMAUX.

Un certain jour, dans un certain pays,
De je ne sais quelle folie
Tous les animaux furent pris.

Chacun en liberté suivait sa fantaisie,
Montrait pour sa nature un souverain mépris.
Les quadrupèdes, les reptiles,
Les poissons et les volatiles,
Tout s'en mêlait. C'était un désordre, un fracas,
Un véritable mardi gras :
La grenouille essayait les airs de Philomèle;
L'abeille avait cédé ses ruches aux frelons;
Devant les étourneaux fuyaient à tire-d'aile
Les éperviers et les faucons.
Les lièvres pourchassaient chiens courants et levrettes;
Le renard en gloussant menait les dindonneaux;
Les écrevisses, les blaireaux
Défiaient à la course et lapins et belettes.
L'ours gardait les chevreuils, et le loup les agneaux;
Les chiens miaulaient sur la gouttière;
Le singe à la charrue attelait les pourceaux;
Les taupes, les hiboux expliquaient la lumière;
Et, pour jouer dans la poussière,
La carpe et le brochet s'élançaient hors des eaux.
Surpris de cette extravagance,
Un corbeau voyageur avise un perroquet,
Dont l'intarissable caquet,
De ces renversements célébrait l'excellence;
Et déjà du bavard le corbeau se moquait,
Quand une vieille pie, ambulante gazette,
Lui cria : « Sifflez donc le drôle et sa recette.
Vous voyez les effets de nos nouvelles lois :
C'est notre roi lion qui, dans un beau délire,
A dit : « Tout citoyen sera dans mon empire

Admissible à tous les emplois. »
Chacun, depuis ce temps, se croit propre à tout faire.
Les perroquets surtout; ils sont pis que des rois :
Ce bavard est ministre et dit que tout prospère;
Mais nul ne veut, comme autrefois,
Faire le métier de son père.

— Oui ! répond le corbeau, la paix soit avec vous !
Je vais poursuivre mon voyage :
La loi de ce pays est fort juste et fort sage,
Mais les habitants sont des fous. »

FABLE III.

LES AMANTS ET LA FORTUNE.

« Avec l'amour où peut-on se déplaire?
Sous des lambris dorés qu'un autre soit heureux.
Lise, tu n'as qu'une chaumière;
Une chaumière a tous mes vœux.
Si le Destin m'élevait sur un trône,
A mes sujets tu donnerais des lois,
Ou j'abandonnerais le sceptre et la couronne,
Pour la houlette et le hautbois. »

Ainsi parlait, en contemplant sa belle,
Mais en prose moins solennelle,
Un pastoureau plein de candeur,

Ayant plus d'amour dans le cœur
Que d'argent dans son escarcelle;
Et la naïve pastourelle
Jurait à Blaise avec ardeur
Amour et constance éternelle.

La Fortune qui les entend,
Prend la bourse et le vêtement
D'une laide et riche fermière,
Frappe à la porte du galant,
Et, pour séduire la bergère,
Revêt d'un fermier opulent
L'apparence lourde et grossière.
Adieu chaumière, adieu serment;
Blaise est meunier, Lise est fermière,
Et leur parole est la poussière
Qu'emporte et disperse le vent.

Ce thème est bien usé, vont dire mes critiques,
J'en suis d'accord, vous pouvez le changer :
Au lieu de Lise et du berger,
Mettez des hommes politiques ;
Faites jurer tous ceux qu'il vous plaira ;
Pourvu qu'ils aient figure humaine.
Si la Fortune reste en scène,
Mon dénoûment y restera.

FABLE IV.

LE HURON ET LE BAROMÈTRE.

Ignorant héritier d'un docte voyageur,
Qui, sachant l'Europe par cœur,
Était allé, par delà l'Acadie,
Finir chez les Hurons ses courses et sa vie,
Un d'eux avait choisi, pour sa part du butin,
Un baromètre de voyage.
Il n'en savait pas trop l'usage;
Mais il avait longtemps, autour du lac Champlain,
Du voyageur transporté le bagage;
Il avait à part lui raisonné longuement
Sur cette invention qu'il tenait pour magie,
Interrogé le maître, et son raisonnement
Avait enfin logé dans sa tête aplatie
Que le merveilleux instrument
Faisait le beau temps et la pluie.

Le baromètre alors devint pour mon Huron
Le plus puissant des dieux, le Manitou suprême.
Son respect fut d'abord extrême.
C'est ainsi qu'on débute en toute passion.
Soit qu'il voulût chasser le daim ou le faucon,
Ou lancer sur le lac sa pirogue légère,
Si son oracle était contraire,
Il suspendait son arc et posait l'aviron.

Ce fut bon pour un temps; la servitude ennuie;
L'esclave le plus doux s'en est parfois lassé.
Un jour que, par sa fantaisie,
Vers un pays lointain plus fortement poussé,
D'une bourrasque il se vit menacé,
Il perdit patience, et d'un peu de colère
Mélangeant d'abord sa prière :
« Fais du beau temps, dit-il, j'en ai besoin; je pars. »
Mais le dieu, sourd à la requête,
Annonçait toujours la tempête,
Et déjà sur le lac s'amassaient les brouillards.

« C'est ainsi, répond-il, que tu me contraries !
Tu fais un ouragan quand je veux un zéphyr !
J'affranchirai mon bon plaisir
De tes folles intempéries. »
Mon Huron, à ces mots, croyant tout aplanir,
Met son baromètre en cannelle,
S'embarque, et, la bourrasque emportant la nacelle,
Dans les flots il va s'engloutir.

J'ai vu des rois, hélas ! qui n'étaient pas plus sages,
Des ministres pis que des rois.
D'un conseiller prudent ils étouffent la voix,
Quand pour les arrêter il prédit des orages :
C'est au prophète seul que s'en prend leur ennui.
S'ils se perdent, c'est encor lui
Qu'ils accusent de leurs naufrages;
Et les honnêtes courtisans
Qui leur servent de baromètre,

Pour être bien venus du maître,
Prédisent toujours le beau temps.

FABLE V.

LE MILAN ET L'ÉPERVIER.

Un milan fanfaron, les lâches le sont tous,
Raillait un épervier sur sa taille exiguë.
« Ta race, disait-il, fut assez mal pourvue,
Et des milans tu dois être jaloux.
Vois, mon envergure est pareille
A celle du griffon, de l'aigle, du vautour,
Et tu n'es pas plus gros qu'une corneille,
Ou qu'un pigeon de basse-cour. »
A ces mots il étend ses ailes,
Plane sur l'épervier, voltige tout autour,
Pousse un vol au hasard, et se vante, au retour,
D'avoir fait fuir deux tourterelles.

« C'est bien, dit l'épervier, qui le raille à son tour;
C'est bien; tu prendras ma défense.
Je suis heureux d'avoir un compagnon
De noble race et de belle apparence;
Car j'aperçois là-haut un terrible faucon,
Qui sur nous à plein vol se dirige et s'avance. »
Cet avis a fermé le bec du fanfaron.
Mais l'épervier sait bien qu'il ne faut pas l'attendre :

Attaqué le premier, il songe à se défendre,
Il combat corps à corps, presse son ennemi,
Le force à la retraite, et cherche, après l'affaire,
Ce qu'est devenu son compère.
Hélas! depuis longtemps le bravache est parti,
Disant qu'en ce débat il n'avait rien à faire.

La force, le bel air sont des dons précieux;
Mais le courage est encor mieux,
Surtout dans un jour de bataille.
Ne prenons pas toujours
Les héros à la taille,
Et moins à leurs discours.

FABLE VI.

LES LOUPS ET LE CHIEN DE BERGER.

Le courage sans la prudence
Est cependant un présent dangereux;
Et malheur aux États dont les chefs hasardeux
Ne savent à propos modérer leur vaillance!
D'une étable où dormaient de paisibles brebis,
Gardien vigilant et fidèle,
Un chien, nommé Dragon, suppléait par son zèle
Le berger, qui parfois désertait le logis
Pour le cabaret ou sa belle.
Un soir qu'en détachant deux moellons mal unis,

Le talon ou l'essieu d'une lourde voiture
Avait d'une crevasse agrandi l'ouverture,
Dragon à cette fente aperçut tout à coup
Les yeux et la tête d'un loup.

Sur lui sans aboyer il fond avec audace,
De son collier de fer lui presse le museau,
Et de l'oreille emportant un lambeau,
Il le force à quitter la place.
C'était assez même pour son troupeau.
Il n'avait qu'à veiller; car la bête ennemie
Ne pouvait qu'en rampant pénétrer dans son fort;
Et cent l'auraient tenté, que, sans risquer sa vie,
A cent, l'une après l'autre, il eût donné la mort.
Mais le loup restait là qui le narguait en face,
Qui grondait et montrait les dents,
A trois pas de la brèche; et dans ses yeux ardents
Brillaient la rage et la menace.

Du chien, à ce défi, l'orgueil s'est irrité.
Sur la prudence, hélas! l'emporte la colère.
A travers la crevasse et sur son adversaire
Il s'est encor précipité.
Mais, tandis qu'au dehors s'épuise son courage,
Un autre loup survient, et par l'étroit passage,
Que nul gardien ne ferme à sa férocité,
Porte sur le troupeau la mort et le carnage.
Dragon se retourne à ce bruit,
Et vers la bergerie en jappant se rejette;
Mais l'ennemi qui le poursuit,

D'une terrible dent sur la brèche l'arrête.
L'autre ennemi revient par ses cris attiré :
En tête, en queue, on le mord, on l'assiége.
Il ne peut se défendre, et, pris comme en un piége,
Dragon, teint de son sang, mutilé, déchiré,
De sa vie épuisée abandonnant le reste,
A reconnu trop tard que la témérité
Peut dans l'art des combats être encor plus funeste
Que la fuite et la lâcheté.

FABLE VII.

LE CERVEAU, LE COEUR ET LA LANGUE.

Messer Gaster, dont notre La Fontaine,
Après Ménénius, fit un type de roi,
Voulut prendre un ministre; et pour ce haut emploi
De candidats on n'est jamais en peine.
Le Cerveau, la Langue et le Cœur
Aspirèrent à cet honneur,
Et de ses droits chacun proclama l'excellence.
Mais la Langue à ses deux rivaux
Sut si bien trouver des défauts,
Que de Gaster contre eux s'arma la méfiance.

Si le Cerveau faisait valoir
Qu'en lui siégeaient raison, et sagesse et génie,
Elle lui reprochait l'erreur et la folie.

Gaster avait d'ailleurs sur lui trop de pouvoir :
Quand Gaster souffrirait d'un repas indigeste,
Le ministre Cerveau, troublé dans son devoir,
Pourrait du corps entier bouleverser le reste.
Le Cœur avait de son côté
Grandeur, patriotisme et noblesse et vaillance ;
Mais il pouvait pécher par excès d'indulgence,
Par pitié, par faiblesse ou sensibilité.
La Langue en dit tant, que le sire,
Croyant qu'on faisait bien quand on savait bien dire,
Lui remit son autorité.

Elle étourdit alors d'un vain bruit de paroles,
De graves quelquefois, plus souvent de frivoles.
Elle parla, parla, tantôt mal, tantôt bien ;
Fit du moindre incident le sujet d'une glose ;
Parla de tout, sur tout, et puis sur autre chose,
Parla toujours et ne fit rien.
Mais, après cent débats dont elle fut la cause,
Gaster, en digérant, finit par deviner
Que cette machine parlante
N'était qu'un instrument, que devait dominer
L'autre machine intelligente.

Ne donnons point un empire à mener
A qui ne sait se gouverner.
Gardons-nous des bavards, qui, parlant sans vergogne,
Font plus de bruit que de besogne.
Le plus beau péroreur, fût-il même avocat,
N'est pas toujours homme d'État.

Je ne veux pas plus loin pousser la conséquence ;
Mais, avant que mon siècle ait terminé son cours.
Mes survivants, s'ils ne sont déjà sourds,
En diront plus que je n'en pense.

FABLE VIII.

LE PAPILLON ET LA CHENILLE.

Un papillon léger de ses ailes brillantes
Étalait les riches couleurs,
Et caressait de mille fleurs
Les étamines odorantes ;
Quand sur un lis, objet d'un désir inconstant,
L'aspect d'une chenille irrita sa colère,
« Fi ! quelle horreur ! dit-il en reculant ;
Que fait donc cette espèce au milieu d'un parterre ?
Est-il un animal plus laid, plus dégoûtant ?
On devrait en purger la terre.

— Ne fais pas tant le dédaigneux,
Lui répond l'autre insecte ; et dans quelle famille
Aurais-tu choisi des aïeux ?
Souviens-toi, faquin vaniteux,
Que tu naquis d'une chenille. »
Le papillon ne dit plus mot,
Eut l'air de butiner et s'enfuit comme un sot
Dont on a relevé la folle impertinence.

Mais la moraliste, un beau jour,
Devint papillon à son tour,
Et montra la même impudence.

J'estime un parvenu, qui, de ses propres mains
Ayant bâti sa fortune et sa gloire,
Les soutient sans orgueil, sans trop s'en faire accroire :
Mais pour deux qu'on en cite, il est deux cents faquins,
Qui de leur origine ont perdu la mémoire;
Et dans ce siècle d'oripeau,
De clinquant et d'enluminure,
Il est bien difficile à qui change de peau
De ne pas changer de nature.

FABLE IX.

LA FOURMI AMBITIEUSE.

IMITÉE DE KRILOF.

Non loin d'une cité dont j'ignore le nom,
Dans le coin obscur d'un vallon,
Vivait une fourmi si vaillante et si forte,
Que les vieux temps, où brillèrent, dit-on,
Des prodiges de toute sorte,
N'avaient rien vu de tel de l'Indus à l'Albis.
C'était l'Hercule des fourmis.
Si j'en crois l'auteur véridique
Qui fut l'historien de cette république,

Deux grains d'orge, pour elle, étaient un vain fardeau;
Sa trompe terrassait, roulait un vermisseau,
On dit même qu'un jour, de sa troupe éloignée,
Seule et sur les débris d'un antique château,
Elle osa défier et vaincre une araignée.

Ses exploits. en un mot, avaient un tel renom,
Que dans sa fourmilière on ne parlait que d'elle.
Mais un trop grand éloge est souvent un poison.
Un prince, un poëte, une belle,
Sont prêts à me dire que non.
Ma fourmi nous en donne une preuve nouvelle.
Elle aimait la louange : et, dans sa vanité,
Prenait comme un tribut la plus impertinente;
Le flatteur le plus effronté
De son orgueil jamais ne remplissait l'attente.
Son cœur devint si fier, si gonflé, si hautain,
Qu'elle affecta bientót un superbe dédain
Pour cette gloire casanière;
Et, croyant que le monde, au gré de son désir,
La devait admirer comme sa fourmilière,
De sa gloire à la ville elle voulut jouir.

La voilà donc qui déménage;
Et sur un chariot tout chargé de fourrage,
Qu'à la cité prochaine un fermier conduisait,
Elle entre fièrement, ainsi que l'aurait fait
Un ministre nouveau dans son bel équipage.
Il semblait, à la voir s'enfler, se pavaner,
Jeter de tout côté sa vue ambitieuse,

Que de nos citadins la foule curieuse
Devant son char devait se prosterner.
Quel mécompte, grand Dieu ! pour sa folle arrogance !
Quel coup injurieux pour son orgueil trompé !
De ses travaux chacun paraît tout occupé.
Aucun doigt ne la montre, et personne n'y pense.

En vain, pour attirer les regards des passants,
Notre orgueilleuse s'évertue,
Saisit un brin de foin, l'élève, le remue :
Personne n'aperçoit ses signaux impuissants,
Et pas un chien ne la salue.
Elle en voit un, qu'attachait un collier
Au char où s'agitait sa vaine impatience.
« L'ami, dit-elle, il faut que ce peuple grossier
Soit un prodige d'ignorance.
Depuis une heure ou deux j'ai beau me faire voir,
M'agiter, me grandir, monter et redescendre,
Aucun de ces manants ne veut m'apercevoir,
Et leur indifférence a droit de me surprendre.
Dans mon pays on me comblait d'honneurs;
Ma gloire dans ces lieux aurait dû se répandre,
Et m'entourer d'admirateurs.

— Regagne ta peuplade, et reste où l'on te fête,
Lui répond le barbet sans relever la tête.
Console-toi de ces revers.
Il est dans tout pays des fous à ta manière,
Qui pensent de leur gloire occuper l'univers,
Quand ils ne sont connus que de leur fourmilière. »

FABLE X.

LES DEUX ALMANACHS.

Un almanach de l'an passé,
Étant sur un bureau côte à côte placé
Près d'un almanach de l'année,
Lui disait : « Cher voisin, quel crime ai-je donc fait,
Qu'on ait si brusquement changé ma destinée?
Mon maître, chaque jour m'ouvrait, me consultait;
Et maintenant ma basane fanée
A la poussière, aux vers demeure abandonnée,
Tandis que le capricieux
Semble avoir pour toi seul et des mains et des yeux. »
L'autre almanach, tout frais doré sur tranche,
Lui répondit : « Mon pauvre ami,
Tu n'es plus de ce temps, et le tien est fini.
Quand nous en sommes au dimanche,
Tu n'es encore qu'au samedi.
Ne t'en prends qu'à ton millésime.
Si, grâce au mien, je suis ce que tu fus,
J'aurai mon tour, et mon seul crime
Sera d'avoir compté douze lunes de plus. »

Ainsi tout passe et change en ce monde fragile ;
N'être plus de son temps, c'est comme n'être pas.
Les hommes sont charmants tant qu'on leur est utile ;
Qui ne l'est plus ne voit que des ingrats.

Résignez-vous à ces tristes pensées,
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Amants trahis, beautés passées;
Vous êtes de vieux almanachs.

FABLE XI.

LE CHÊNE DU ROI.

Un jeune roi, qu'au retour de la chasse
Un courtisan de vieille race
Avait dans son château noblement hébergé,
Au moment de prendre congé,
Lui dit : « Cher et féal, je veux de mon passage
Laisser à ton manoir un vivant témoignage :
Que par ma main royale un beau chêne planté
En porte la mémoire à la postérité. »
Le courtisan n'eut garde de lui dire
Qu'on était au mois d'août, et qu'en cette saison
Il ne planterait qu'un bâton.
Devant son maître il s'inclina sans rire,
De ses jardins appela l'intendant,
Fit creuser un grand trou, choisir le plus beau plant
Qu'eussent nourri ses pépinières,
Et l'offrant à son roi, lui dit : « Plantez, seigneur,
Jamais le château de mes pères
Ne reçut un pareil honneur. »

Par la royale main le chêne est mis en terre;
Et le roi, maintes fois par an,
Demande au châtelain si son arbre prospère.
« En douter, dit le courtisan,
Ce serait douter de vous-même.
Jamais arbre, seigneur, n'a pris un tel élan.
La nature obéit à votre loi suprême. »
Or, la nature au roi n'avait point obéi;
Sous les feux de l'été son arbre avait péri.
Mais, avant que l'hiver sous son manteau de glace,
N'eût tout couvert, tout engourdi,
Mon flatteur avait mis un autre arbre à la place;
Et tout le pays, sur sa foi,
Le nommait le chêne du roi.

Combien d'arbres pareils ont poussé dans l'histoire!
Mais ils ne sont pas tous formés du même bois.
Le mal s'y mêle au bien et la honte à la gloire :
Il n'est rien qu'on ne prête aux rois.
Et quand je dis les rois, je dis tous personnages,
Puissances de tous les étages,
Que chacun trompe et flatte et décrie à la fois.
L'histoire serait à refaire,
Mais les temps n'en sont point venus.
Si quelques vieux menteurs outrèrent les vertus,
Les menteurs d'aujourd'hui feraient tout le contraire.
On ne croirait pas aux Titus,
Et l'on calomnîrait Tibère.

FABLE XII.

LE CANARD ET LE DANDY JUGÉS PAR UN OURS.

Deux voyageurs rôdaient sur les monts de Pyrène ;
L'un était un dandy, qui, des bords de la Seine,
Allait cherchant partout un pays où l'ennui
Ne voyageât point avec lui.
L'autre était un canard, qui, des champs de Norvége,
Pour des climats plus doux avait quitté la neige.
Celui-ci, par la faim pressé,
S'était pris dans un lacs par un chasseur dressé ;
Et le dandy, l'ayant tiré de peine,
Se flattait de le cuire à l'auberge prochaine,
Quand un ours, seigneur de ces monts,
Aborda nos deux vagabonds.

Le lieu de la rencontre était peu favorable.
L'homme avait sous ses pieds un abîme effroyable,
Deux rochers sur les flancs, et l'ours avait cerné
La gorge où par mégarde il s'était enfourné.
« Çà ? qui des deux vaut mieux que l'autre ?
Dit le sire au long poil ; quel métier est le vôtre ?
Quel est le plus savant, le plus utile enfin ?
Dépêchez-vous ; je veux croquer l'autre, et j'ai faim. »

L'enfance du jeune homme, assez peu régulière,
Avait fait constamment l'école buissonnière ;

Mais dans la gymnastique il était maître ès arts.
Et croyait, tout compté, valoir tous les canards.
« Je suis, dit-il, un des premiers de France
Pour la voltige, et l'escrime et la danse;
Le plus hardi nageur, l'écuyer le plus beau.
— C'est bien peu, reprit l'ours en léchant son museau.
J'ai su d'un mien cousin, qui dansait à Lutèce,
Qu'on élevait un peu mieux la jeunesse.
Et toi, canard? — Moi, dit l'oiseau du Nord,
Celui qui fit un roi de l'aigle me fit tort.
Comme l'aigle, je plane au séjour du tonnerre;
Comme lui, je nais, j'aime et produis sur la terre.
Mais l'onde est à moi seul; l'aigle n'y viendra pas.
Ma faim, même en gobant insectes et limas,
Est un bienfait pour l'homme, et, quand il prend ma vie,
Par mon duvet encor sa couche est amollie.
Mais, seigneur, vous avez bon goût;
Et ma chair toute crue est un pauvre ragoût.

— Je n'y toucherai pas, dit l'ours, fût-elle cuite.
Va-t'en, je rends hommage à ton rare mérite.
Moi, ma compagne et mes petits,
Nous mangerons de ce beau fils;
Et ce bipède humain, en nous faisant du chyle,
Aura fait une fois quelque chose d'utile. »

FABLE XIII.

UN CONGRÈS D'OISEAUX.

Pour terminer un débat important,
De cent pays divers, et par troupes confuses,
S'assemblaient en congrès, sur les bords d'un étang,
Des étourneaux, des bécasses, des buses,
Et des airs maint autre habitant.
A l'ouverture du colloque,
Le premier point fut de savoir
Si d'un oiseau venu des bords de l'Orénoque
Le plumage était blanc ou noir.
Un perroquet, habile à tourner son langage,
A plaider pour ou contre, et toujours au profit
De son orgueil ou de son appétit,
Soutint la blancheur du plumage;
De mots ronflants fit un grand étalage;
Fut très-piquant, très-érudit;
Et, charmé de son éloquence,
L'auditoire entier applaudit,
En criant : « Il est blanc, c'est de toute évidence!

— C'est une erreur, répond un sansonnet;
Je soutiens qu'il est noir. » On écoute, on s'étonne;
On crie : « Assez; non, non : vive le perroquet! »
Mais l'orateur, dont rien ne trouble le caquet,
Cite Pline et Buffon, et la Charte et Blackstone,

Et de sa rhétorique épuisant l'arsenal,
De ses traits acérés accablant son rival,
Fait si bien que son auditoire,
Passant à l'ergoteur qui parle le dernier,
Fait banqueroute au blanc et se met à crier :
« Vive le sansonnet! c'est clair; la plume est noire. »

La parole, en effet, est un puissant levier;
Mais le jugement est fragile.
Sur maint exemple ici je pourrais m'appuyer;
Depuis que l'homme juge, on en citerait mille;
Et, si par mes oiseaux vous n'êtes convertis,
Allez voir chaque jour une scène pareille,
En certain lieu bien connu dans Paris;
Mais je ne le dis qu'à l'oreille.

FABLE XIV.

LE SERPENT, LE HÉRISSON ET LA TORTUE.

Sur l'humide gazon d'une forêt obscure,
Un serpent déroulait ses anneaux tortueux,
Quêtant, cherchant à l'aventure
Quelle innocente créature
Il ferait expirer sous son dard venimeux;
Quand aux bords d'un marais se présente à sa vue
Un hérisson suivi d'une tortue,

Animaux d'humeur douce et d'honnêtes penchants,
Et partant fort sujets à subir les injures,
Les violences, les morsures,
Des envieux, des forts et des méchants,
Comme sont messieurs les serpents.
Du mal qu'il a rêvé savourant l'espérance,
De joie en les voyant le reptile a sifflé;
Et le cou de venin gonflé,
Sur la tortue avec rage il s'élance.
Mais, par un instinct merveilleux,
La tortue a déjà, sous son toit écailleux,
Abrité prudemment ses pattes et sa tête;
Et, de vains coups de dents assaillant ce rempart,
L'impuissante et maligne bête
Use contre l'écaille et ses crocs et son dard.

Le serpent s'est lassé d'une lutte inutile,
Et sur le hérisson sa fureur se rabat;
Mais il n'a point trouvé, dans ce nouveau combat,
Une victoire plus facile :
Le hérisson s'est ramassé,
Et n'offre qu'un ballon de pointes hérissé
A l'avidité du reptile.
Le premier coup de dent est aussi le dernier.
Le serpent jette un cri d'angoisse et d'épouvante,
Recule, et, s'échappant à travers un hallier,
La langue déchirée et la gueule sanglante,
Va cacher son dépit en son impur terrier.

De la tortue alors le museau se hasarde;

Son œil furtif de tous côtés regarde.
« Eh! dit-elle, es-tu mort, mon pauvre compagnon?
Le méchant n'a pas même entamé ma cuirasse....
— J'ai fait mieux, dit le hérisson;
J'ai châtié le drôle, et sans cette leçon
Il n'aurait pas quitté la place. »

Ce double exemple est un fort bon avis
La patience et la philosophie
Sont des recettes d'un grand prix
Pour braver les traits de l'envie,
Les assauts de la haine et de la calomnie.
Mais que font aux méchants vos innocents mépris,
Vos vertus même?... hélas! ce sont peines perdues.
Voulez-vous être en paix avec vos ennemis?
Soyez plutôt hérissons que tortues.

FABLE XV.

LA MACHINE A VAPEUR.

Sur un chemin de fer, dont la double nervure,
Aux miracles de l'art soumettant la nature,
Courait en noirs filets sur les monts nivelés,
Les fleuves asservis et les vallons comblés,
La machine de Watt, en sifflant élancée,
Du bruit de ses pistons frappant l'air agité,
Volait, rasant le sol, par la vapeur poussée;

Et défiant, dans sa rapidité,
L'attelage divin par Homère chanté.
Comme une comète enflammée,
Elle jetait aux aquilons
En épais et noirs tourbillons
Sa chevelure de fumée.

Trente wagons, chargés d'hommes et d'animaux,
Étaient dans son essor entraînés sur sa trace.
On eût dit un village, habitants et troupeaux,
Qu'un ouragan fougueux emportait dans l'espace;
Et de cette merveille avides spectateurs,
Tous les peuples du voisinage
Couraient saluer son passage
De leurs transports admirateurs.

Tout à coup la machine, échappant de sa voie,
A travers les rochers court, éclate et se broie.
Le fracas des wagons par les wagons heurtés,
Les cris des voyageurs l'un sur l'autre jetés,
Font succéder l'horreur à la publique joie.
Ce train si pompeux, si bruyant,
Où l'homme avec orgueil contemplait sa puissance,
N'est plus qu'une ruine immense
D'hommes et de débris pêle-mêle effrayant.
Et d'où vient ce malheur, cette prompte déroute?
D'un tout petit caillou qu'a jeté sur la route
La main débile d'un enfant.

O vous que, dans ce temps si fertile en naufrages,

De la fortune encore enivrent les faveurs,
Conquérants de tous les étages,
Grands auteurs dont l'esprit se perd dans les nuages
Où vous ont élevés des compères menteurs,
Vous tous qui d'un char de victoire
Crottez le pauvre monde, et vous faites accroire
Que le jour ne luit que pour vous,
Brillants aventuriers, illustres casse-cous,
Triomphez, roulez votre gloire;
Mais gare les petits cailloux [1] !

FABLE XVI.

LA CHUTE D'UN GLAND.

Au pied d'un chêne et sur un vert gazon,
Se reposait une belette;
Quand un gland, détaché par le froid aquilon,
Vint tomber à plomb sur sa tête.
Elle s'éveille, et, tremblante d'effroi,
De ce lieu dangereux s'enfuit à perdre haleine,
Criant au rat des champs qu'elle regarde à peine :
« Là-bas, là-bas vient de tomber sur moi
La branche énorme d'un gros chêne. »

1. Si cette fable n'avait pas été composée avant la catastrophe du 8 mai, je me serais bien gardé de faire un objet de plaisanterie d'un accident aussi épouvantable. Mais elle était connue du public longtemps avant cette funeste journée, et je n'ai pas cru devoir la supprimer.

Le rat n'eut garde d'aller voir.
Il dit à deux lapins broutant sur la colline
Qu'un gros chêne venait de choir
Sur la belette sa voisine;
Les lapins, en le racontant,
Y mêlent des éclairs et le feu du tonnerre;
Un écureuil, qui les entend,
Y joint un tremblement de terre.
Bref, les faits, les détails, l'un par l'autre appuyés,
S'étaient le lendemain si bien multipliés,
Qu'à trente milles à la ronde
Tous les animaux effrayés
Dans la chute d'un gland voyaient la fin du monde.

L'animal raisonnable a-t-il plus de raison,
Moins de crédulité? L'histoire dit que non.
Il a même de plus la malice et l'envie.
S'occupe-t-on d'un accident fatal,
D'un crime ou d'une calomnie;
Par nature, à plaisir, il grossira le mal.
Mais citez un beau trait, osez louer la gloire
D'un homme de mérite ou d'un homme de bien;
Il la rabaisse, il refuse d'y croire;
Et mieux vaudrait qu'il n'en dît rien.

FABLE XVII.

LA QUEUE DES SINGES.

Dans Simiopolis, des singes capitale,
Par une mort prompte et fatale,
Venaient d'être emportés les deux bouffons du roi.
C'était, chez la gent grimacière,
Un poste de faveur, un éminent emploi,
Une façon de ministère.
Trois partis le briguaient, et le peuple en émoi
Attendait le succès de cette grande affaire.
Les pongos, les loris, les magots, les gibbons,
Présentaient deux jockos dont ils vantaient d'avance
Et la souplesse et la science.
La plus forte de leurs raisons,
C'est qu'ils étaient sans queue, et que cette excroissance,
Cet excédant de poil et d'os,
Ce vain prolongement de l'épine du dos
Attestait une étroite et lourde intelligence.

Les guenons et les sapajous,
Les talapoins et les malbrouks,
Singes à longue queue, affirmaient au contraire
Que pour avoir du goût, de l'esprit, du talent,
Une queue était nécessaire,
Que même le mérite était à l'avenant
De cet *incrementum* de la moelle épinière;

Et deux makis, dont cette faction
Appuyait la candidature,
Proclamaient hautement que, sans cette parure,
Un singe n'était plus qu'un chétif embryon,
Un monstre, une erreur de nature.

Un troisième parti luttait des quatre mains
Pour deux mandrils à face bleue.
C'étaient les papions, maimons et babouins.
Ils ne contestaient pas le besoin d'une queue;
Mais la leur était courte, et leur avis était
Que des excès en tout il fallait se défendre;
Qu'en un juste milieu le sage se tenait;
Et les mandrils étaient, à les entendre,
Les candidats qu'il fallait prendre.

Le roi, qu'embarrassaient leurs contraires avis,
Les prit l'un après l'autre, et, comme le pays,
Reconnut qu'une fois investis de leurs places,
Les mandrils, jockos et makis
Faisaient tous les mêmes grimaces.

Tels sont, du pôle arctique aux champs des Patagons,
Les partis et les coteries.
S'agit-il d'un fauteuil dans nos Académies,
De ministres ou de bouffons,
Chacun pousse les siens, siffle ses adversaires,
Promet beaucoup et tient fort peu.
Le train du monde n'est qu'un jeu
De charlatans et de compères.

Ce qu'on appelle queue à Simiopolis,
Ils le nomment ici programmes ou systèmes;
Mais leurs grimaces sont les mêmes,
Et les plus amusants ne sont point à Paris.

FABLE XVIII.

L'OURSON ET LA BELETTE.

Un ourson, grand joueur comme tous les enfants,
S'était pris d'amitié pour gentille belette.
Jouer ensemble était pour les deux une fête
De tous les jours et de tous les instants.
Elle mordait l'ourson à la jambe, à la tête;
Il semblait désarmé de griffes et de dents,
Il grandit sans changer d'humeur et de manie.
On voit chez les humains peu de ces bêtes-là.
Mais il devint plus lourd; et sur sa pauvre amie,
Un jour, sans le vouloir, dans sa grosse folie,
Si lourdement il retomba,
Que sous sa large patte elle resta sans vie.

Jouer avec les grands aux petits fait envie;
Mais le jeu n'est pas sûr, croyez-en mes conseils;
Ne jouez qu'avec vos pareils.

FABLE XIX.

LE JARDINIER ET SON MAITRE.

« Que fais-tu là, Gros-Jean, sur ta bêche appuyé?
Disait au villageois qui soignait son parterre,
Le maître d'une grande terre;
D'où te vient cet air ennuyé?
Quel chagrin du travail peut ainsi te distraire? »
— Ma foi, dit le valet, je songeais à part moi
Que vous êtes bien riche et moi dans la misère;
Et je me demandais pourquoi
Dieu n'a pas fait la même loi
Pour tous les fils de notre premier père.

—Pourquoi? répond le maître. Eh! mon pauvre Gros-Jean,
Si des biens de la terre a tous les fils d'Adam
Dieu faisait un égal partage,
Nul n'aurait de quoi vivre; et maître ou serviteur,
Tu verrais moins d'argent dans ton petit ménage,
Que n'en rapporte ton labeur.
C'est que dans la nature, et même en république,
L'égalité parfaite est folle et chimérique;
C'est que jamais, sous le soleil,
Nul être n'a vu son pareil.
Tiens, regarde tous ces arbustes,
Qui doivent à tes soins, leur éclat, leur fraîcheur;
Grands, petits, frêles ou robustes,

Tout en eux est divers, le feuillage et la fleur.
De tes dogmes sur eux tente l'expérience.
Si, durant ce printemps, tu peux, par ta science,
Les soumettre au même niveau,
Je partage avec toi ma terre et mon château. »

Mon rustre affriandé s'ingénie et travaille.
Sa main ne quitte plus la règle et les ciseaux,
Et, tourmentant ses pauvres arbrisseaux,
Le soir et le matin les taille et les retaille.
Vain espoir ! vain labeur ! l'un en jets vigoureux
Lance de tous côtés une séve abondante;
L'autre pousse avec peine une feuille rampante
De son bois sec et raboteux.
La règle, quatre fois, a passé sur leurs têtes,
Et, quatre fois, bravant sécateurs et serpettes,
Les plus robustes ont brisé
Le niveau tyrannique à leur séve imposé.

Leur aspect chaque jour et varie et diffère,
L'un va du haut en bas, l'autre de bas en haut.
L'artiste a beau suer, c'est toujours à refaire.
La nature l'emporte et l'art est en défaut;
Et pour comble d'ennuis, après tant de bévues,
Tant de nuits sans sommeil, de jours fastidieux,
De travaux impuissants, d'illusions perdues,
Le parterre n'en vaut pas mieux.

FABLE XX.

LE POT FÊLÉ.

Moins pourvu d'or que de science,
Un jeune clerc, petitement meublé,
Avait étourdiment fêlé
Son pot à l'eau de modeste faïence.
Le malheur n'était pas entier;
L'eau ne s'échappait pas à travers la fissure;
Mais la moindre mésaventure
Faisait frémir le futur bâtonnier.
Il n'avait pas un sou d'avance.
Et cette modique dépense
Eût détraqué son budget d'écolier.

Éclairé par sa pénurie,
Il connaît enfin tout le prix
Du meuble que son incurie
Avait failli mettre en débris.
Il le ménage alors avec un soin extrême;
Il le prend à deux mains, hésite à le remplir,
Le porte bellement et le pose de même;
A peine ose-t-il s'en servir.
C'est fort bien. En tout temps la prévoyance est bonne;
Mais, s'il eût pris un peu plus tôt
Le quart des peines qu'il se donne,
Il n'aurait pas fêlé son pot.

Tel est l'homme partout; c'est ainsi qu'il en use
Avec les biens que le ciel lui départ.
Quand rien ne les menace, il jouit, il abuse,
Et parfois l'insensé livre tout au hasard.
Heureux quand sa prudence, à propos avertie,
Peut réparer encor les torts de sa folie!
Mais, quand la raison parle, il est souvent trop tard.

FABLE XXI.

LES ÉPAGNEULS DE MADAME.

Le sort avait fait naître en un même logis
Deux ou trois épagneuls, le nombre n'y fait guère,
D'une même maîtresse également chéris,
Mais jaloux l'un de l'autre, et partant ennemis,
A la faveur la plus légère.
Quand plus alerte ou plus heureux,
L'un d'eux s'était posé sur le satin moelleux
Qui parait les genoux de leur belle maîtresse,
A l'instant contre lui les autres se liguaient,
Se hérissaient, grommelaient, aboyaient.
D'injures, de brocards le harcelaient sans cesse.
« Voyez donc, disaient-ils, son air et son maintien ;
Il n'a ni grâce, ni noblesse;
Le vil flatteur, le vilain chien!
Il fatigue madame, il la froisse, il la blesse. »

Le vainqueur du moment ne restait pas sans voix.

Il se dressait, grognait, et, prompt à la riposte,
Des griffes et des dents il défendait son poste;
Aux cris des assaillants se mêlaient ses abois;
Tant qu'à la fin, pour terminer la guerre,
La dame le jetait à terre.
Mais de son siége à peine avait-il déguerpi,
Que, sans craindre son sort, d'un élan plus rapide,
Un second épagneul s'y trouvait établi.
La place n'était jamais vide,
Ni le débat jamais fini.

Les acteurs seulement avaient changé de gamme.
C'était alors au favori déchu
D'injurier le nouveau parvenu,
D'infliger au tenant le mépris et blâme,
D'attaquer le giron qu'il avait défendu;
Et la pauvre maîtresse, en tout sens tiraillée,
Sous leurs griffes toujours laissait quelque lambeau
De sa robe ou de son manteau.
Sa peau même parfois en était éraillée.

Ma dame, c'est la royauté;
Ses faveurs sont emplois, cordons ou gros salaires.
Mes épagneuls, chacun s'en est douté,
Sont nos coureurs de ministères.
Tantôt dessous, tantôt dessus,
C'est la faveur ou la disgrâce
Qui fait leurs sentiments et souvent leurs vertus,
Aboyés quand ils sont en place,
Aboyeurs quand ils n'y sont plus.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE PEINTRE DE CARICATURES.

Un peintre d'animaux, émule de Grandville.
Montrait aux curieux d'une petite ville
Les caprices de son pinceau.
C'étaient des faces d'homme avec art ajustées
Au cou d'un quadrupède, ou des têtes d'oiseau
Sur des épaules d'homme habilement montées.
Horace avait prédit, bien longtemps avant nous,
Que le monde rirait de cette extravagance;
Et nos badauds riaient comme des fous,
Sans y trouver la moindre ressemblance;
Quand un bouffon (tout pays a les siens)
S'écria : « Notre adjoint ressemble à cette pie; »
Et nul de ces bons citoyens
Ne douta de l'allégorie.
Depuis que l'homme est inventé,
Il n'est bêtise ni folie
Qu'on ne fasse adopter par sa crédulité.

L'éveil donné, chacun se mit à reconnaître

Son ennemi, son voisin ou son maître,
Se reconnut lui-même, et se crut insulté.
Le substitut se vit au cou d'une linotte;
L'avocat dans un perroquet;
Le médecin dans un baudet;
Le maire dans une marmotte;
Le percepteur, le sous-préfet,
Le fier tambour-major de la garde civique,
Tous reconnurent leur portrait
Au cou d'un animal sauvage ou domestique.

Ce fut alors un hourra général.
A l'admiration succéda la colère,
Et ce peuple rieur devenait fort brutal
Pour l'artiste et son éventaire,
Quand le juge de paix courut au bacchanal
Et se fit expliquer l'affaire.

C'était un bon humain, muni d'un gros bon sens,
Chose rare dans notre temps.
Il écouta le peintre, examina ses têtes,
Et se tournant vers ce peuple en courroux :
« Allez en paix, dit-il, pauvres sots que vous êtes ;
Cet homme n'a songé qu'à dessiner des bêtes.
Pourquoi vous reconnaissez-vous ? »

Je fais même réponse à certains personnages
Qui dans de mes innocents tableaux
Ont cru retrouver leurs visages.
J'attaque de mon temps les vices, les défauts;

Mais en vain des portraits que ma muse crayonne
On nomme les originaux.
Je tire en l'air et ne vise personne.
Qui veut se reconnaître a tort de m'en charger,
Et qui s'en fâche apprête à rire;
Le plus sage est de n'en rien dire,
Le plus beau de s'en corriger.

FABLE II.

LE SINGE, L'ÉCUREUIL ET LE CHAT.

Un singe assez pourvu de malice et d'orgueil,
Mais, à tout prendre, assez bon diable,
Partageait le gîte et la table
D'un vieux chat et d'un écureuil.
Le mérite d'autrui n'était pas son idole:
En arrière, toujours prêt à le dénigrer,
Toujours, en face, il semblait l'admirer,
Pour rire des niais que dupait sa parole.
« Mon cher écureuil, disait-il,
Que ton port est charmant! que ton air est gentil!
On n'a pas plus d'esprit, d'élégance et d'adresse.
Quant à ce vieux matou qui se lèche là-bas,
Je ne sais pas vraiment pourquoi notre maîtresse
Lui trouve de la grâce et de la gentillesse.
Il n'est bon qu'à tuer des rats. »

Quand le chat l'écoutait, c'était une autre cloche.

L'écureuil n'était qu'un benêt,
Une tête à l'envers, un petit freluquet
Bon tout au plus à faire un tournebroche.
Un soir que notre singe, après cent et cent tours,
Sur le matou s'en donnait à cœur joie,
Le chat survint, comme ils viennent toujours
Avec des pattes de velours
Qu'ils ont l'air de poser sur des tapis de soie.
« Bravo, dit-il ; moque-toi bien de lui.
Envers chacun de nous tu fais le bon apôtre,
Et nous griffes l'un après l'autre.
Hier c'était son tour ; c'est le mien aujourd'hui. »

Pris en flagrant délit par son vieux camarade,
Le malin sapajou n'en fut pas plus honteux,
Répliqua par une gambade,
Et fit en s'éloignant la nique à tous les deux.

J'ai vu de ces moqueurs, et sous de fort beau linge ;
Mais, dès qu'ils sont connus, leurs traits sont émoussés ;
Ceux-là même qu'ils ont blessés
S'en amusent comme d'un singe.

FABLE III.

LES ÉCOLIERS ÉMANCIPÉS.

Loin des maîtres et des parents,
Un troupeau d'écoliers, sortis de tous les rangs,

Jouait dans la campagne ; et tout enfant qui joue,
Tout écolier en liberté,
Par l'attrait de mal faire est toujours emporté.
Or, ceux-ci s'amusaient à se couvrir de boue.
Plus le linge était blanc, et plus à le salir
Mes gamins trouvaient de plaisir.
Malheur aux pantalons de soie !
Malheur aux habits de drap fin,
Aux chapeaux de castor, aux gilets de satin !
Chaque tache excitait de longs éclats de joie,
Et la fange sur eux pleuvait de toute main.
Un étranger, passant par ces parages,
Leur demanda de quels sauvages
Ils étaient la postérité.
« Monsieur, dit un espiègle, élève de seconde,
Nous sommes de Paris, la royale cité
Des beaux-arts, du bon ton, de la civilité
Et du premier peuple du monde.
— C'est bien, dit l'étranger ; continuez ; c'est bien.
Jetez-vous de la boue, et ne ménagez rien ;
Aucun jeu n'est pour moi plus charmant que le vôtre ;
Et si vos pères vous grondaient,
Si vos maîtres vous gourmandaient,
Dites-leur qu'ils n'en font pas d'autres. »

FABLE IV.

LE MARCHAND DE LUNETTES.

Un lunetier, marchand forain,
Venait de déballer au milieu d'un village
Les trésors de son magasin,
Et de nombreux chalands, comme un bruyant essaim,
S'abattaient sur son étalage,
Quand dans les airs on vint à découvrir
Sur les flancs cotonneux d'un transparent nuage,
Un objet que les yeux ne pouvaient définir.

Pour lui trouver un nom la foule s'ingénie.
Chacun se hâte d'essayer
La lunette qu'il a choisie,
La braque sur la nue ; et le premier s'écrie :
« O miracle ! c'est un bélier !
— Un bélier dans les airs ! tu nous la donnes belle,
Lui répond son voisin ; c'est une tourterelle.
— Vous vous trompez tous deux, ma foi, c'est un chevreuil,
Réplique a l'instant un troisième ;
Je le tiens au bout de mon œil.
— C'est un âne, dit l'autre. — Allons ! fait un cinquième,
Tu n'es donc qu'un âne toi-même ;
C'est un magnifique bouvreuil. »

Et là-dessus on se querelle.

Les démentis, les mots injurieux,
Jurons et coups de poing tombent comme la grêle.
Chacun soutient son dire en furieux.
Enfants et femmes, tout s'en mêle.
Eh! d'où naît ce débat? D'un petit cerf-volant
Qui, durant tout ce bruit, vient tomber sur leurs têtes;
Mais, comme dans le ciel ils retrouvent leurs bêtes
(Qu'avait dessiné le marchand
Sur les verres de ses lunettes),
Le cerf-volant, tombé sur ce peuple de fous,
Sans en convaincre un seul, les eût écrasés tous.
De sa lunette aucun ne se méfie;
Chacun à son voisin rendant le démenti,
Au péril même de sa vie
Soutiendrait l'animal dans son cerveau blotti.

N'en riez pas, Messieurs du monde politique,
Vous avez vos bêtes aussi,
Et de mon lunetier vous êtes la pratique.
Méfiez-vous de sa boutique:
Il se nomme esprit de parti.

FABLE V.

LE CHIEN SAVANT ET LE VIEUX CHIEN.

D'un chien savant récemment acheté
Une riche maison faisait sa jouissance.

Maîtres, enfants, valets, tout était enchanté
De ses tours et de sa science.
Il sautait pour qui l'on voulait,
Se dressait sur deux pieds, valsait, cabriolait,
Faisait le mort, donnait la patte,
Devinait une carte, ou bien un numéro;
Bref, le célèbre Munito
Auprès de lui n'était qu'une savate.

Un vieux chien, accroupi dans un coin du foyer,
Où tout le monde, hélas! paraissait l'oublier,
Tristement le regardait faire.
C'était un enfant du logis,
Qui jamais n'avait rien appris,
Et qui pourtant écoutait sans colère
Les applaudissements, les éloges flatteurs
Qu'à ce nouveau venu donnaient les spectateurs.
« Ces talents, disait-il, sont des moyens de plaire,
D'amuser mes patrons, d'égayer leurs amis. »
Et le pauvre enviait à son heureux confrère
La joie et le bonheur de les avoir acquis.

Aussi, dès que la nuit fait régner le silence,
Qu'en un profond sommeil tout est enveloppé,
Voilà que mon vieil éclopé
S'évertue et se met en danse,
Et cherche à répéter les tours qui l'ont frappé.
Mais, hélas! sur ses pieds il se soutient à peine;
Ses jarrets affaiblis s'affaissent sous son poids;
Il perd à chaque pas l'équilibre et l'haleine;

Il tombe et retombe dix fois.
« Ah ! dit-il, c'est trop tard ; » et la tête baissée,
Il tourne sa triste pensée
Vers un passé qui ne peut revenir,
Et reporte en son gîte un tardif repentir.

Ainsi l'homme déplore, aux jours de sa vieillesse,
Les études, les jours qu'a follement perdus
Son imprévoyante jeunesse.
Les vides qu'en sa tête a laissés la paresse
Se remplissent alors de regrets superflus.
Mais ce qu'on perd de temps ne se retrouve guère ;
Et l'on ne voit, hélas ! ce qu'on aurait dû faire,
Que pour gémir de ne le pouvoir plus.

FABLE VI.

LE BATELEUR.

« Entrez, messieurs, entrez, mesdames ;
Vous allez voir un spectacle fameux.
Il ne fait point rougir les filles et les femmes ;
C'est du nouveau, du merveilleux.
De Lisbonne à Berlin, de Londres à Trieste,
Nous avons fait courir culs-de-jatte, impotents.
Entrez, voyez, et vous serez contents.
Prenez vos places.... s'il en reste. »
Ainsi sur des tréteaux monté,

Après avoir soufflé dans un vieux cor de chasse,
Déclamait en plein air un malheureux Paillasse.
Le peuple à son appel venait de tous côtés,
Se pressait sur les bancs, couvrait les escabelles;
Et bientôt sur la scène, à la sombre lueur
D'un quinquet et de trois chandelles,
Parut l'incomparable acteur
Annoncé par le bateleur.

Son flexible gosier imita la fauvette,
Le rossignol, le canard, la chouette,
Rugit comme un lion, beugla comme un taureau;
Et, de tout animal familier ou sauvage
Ayant fait résonner les cris ou le ramage,
Il fit les trois saluts et tira le rideau.
Le public goûtait peu son langage mimique,
Et regrettait fort son argent;
Mais Paillasse déjà reprenait en plein vent
Son burlesque panégyrique;
Quand la foule, en sortant, l'observant de plus près,
Crut de l'autre bouffon reconnaître les traits.
« Ah! pendard, c'est toi qui te vantes,
Crièrent à la fois trente voix glapissantes;
Tu fais bien, car aucun de nous
Ne te rendrait le même office. »
Et le public, pour se faire justice,
Ramassait déjà des cailloux.

« Écoutez-moi, dit-il, braves gens que vous êtes :
C'est vrai, sous deux habits je me suis présenté.

Si mon double métier n'est pas des plus honnêtes
Ce n'est pas moi qui l'inventai.
Je sais de grands auteurs, de célèbres artistes,
Plus connus dans Paris que votre serviteur,
Qui, pour vanter les fruits de leur labeur,
Sous un nom différent se sont faits journalistes.
Quel que soit le métier qui vous donne du pain,
Pour vous achalander suivez notre système.
Quand, faute de louange, on peut mourir de faim
Il vaut mieux se louer soi-même. »

FABLE VII.

LE PREMIER LARCIN.

N'abandonnez jamais le sentier de l'honneur,
Enfants, je vous le dis, malheur, cent fois malheur
A qui fait un pas dans le crime !
Le chemin est glissant ; on n'y peut s'arrêter :
Qui se laisse une fois tenter
Est tôt ou tard entraîné dans l'abîme,

Près d'un clos entouré d'épineux arbrisseaux,
Un jeune voyageur, passant par aventure,
Vit un poirier dont la verdure
S'effaçait sous les fruits qui chargeaient ses rameaux.
Une poire le tente ; il franchit la barrière,
Et déjà de ce fruit savoure la douceur,

Quand un chien se réveille, et ce gardien sévère
S'élance sur le voyageur.

Contre cet ennemi, qui déjà le terrasse,
Le jeune homme est contraint de défendre ses jours :
Il redouble d'efforts, lutte, se débarrasse ;
Et sa main, d'une bêche empruntant le secours,
Étend le dogue sur la place.
Aux aboîments du chien, le maître est accouru.
Il voit son cher Azor sur la terre sanglante ;
Et, d'un destin pareil menaçant l'inconnu,
Du tube meurtrier il presse la détente.
Le coup part, le plomb siffle à l'oreille tremblante
Du voyageur, qu'il n'a point abattu.
Mais cet infortuné, qu'emporte la colère,
De la bêche à son tour frappe son adversaire ;
Et près de son Azor le maître est étendu.
Du criminel bientôt s'empare la justice.
Il pleure vainement son malheur et ses torts.
Malgré ses pleurs et ses remords,
Le jeune voyageur est conduit au supplice.
« Hélas ! s'écriait-il, que mon sort est cruel !
Je lègue à ma famille une affreuse mémoire ;
Je meurs comme un vil criminel,
Et ne voulais pourtant dérober qu'une poire. »

FABLE VIII.

L'ANNEAU DU DIABLE.

Au temps des géants et des fées,
Des sorcières, des enchanteurs
Et des chevaliers pourfendeurs,
Races par malheur étouffées
Sous les bûchers de nos inquisiteurs,
Dans un château du pays de Murcie,
Et dont la mer baignait les tours,
De jeunes fous menaient joyeuse vie.
Mets succulents, bons vins et symphonie,
Rien n'y manquait, pas même les amours;
Chacun avait sa belle amie;
Quand le plus fou se mit à discourir
Sur le malheur d'ignorer l'avenir,
De ne pas lire au cœur de ses semblables,
Disant que, pour en obtenir
Et le pouvoir et le plaisir,
Il donnerait son âme à tous les diables.

Voilà soudain que le plafond se fend,
Et sur la table une fée en descend.
« Prends cette bague, lui dit-elle;
C'est l'œuvre d'un démon femelle.
Elle dira ce que tu veux savoir,
Ce que tu crains du sort ou de ta belle,

Et les jours qu'il te reste à voir ;
Tu verras tout comme dans un miroir. »
Disant ces mots elle est déjà partie ;
Et la joyeuse compagnie
Reste un moment dans la stupeur,
Et puis on se remet à rire.
Mais voilà mon fou qui soupire,
Et qui se pâme de douleur ;
Il s'était vu mourir avant l'année,
Et, dans son âme consternée,
Était déjà mort le bonheur.

Le voisin rit de son peu de courage,
Et se saisit du talisman fatal ;
Mais vers sa belle il se tourne avec rage :
Il l'avait vue aux bras de son rival ;
Et son poignard l'eût déjà perforée
Si de ses mains on ne l'eût étirée.
Le troisième sur un vaisseau
Avait mis toute sa richesse :
Il la trouvait au fond de l'eau,
Il succombait à sa détresse.
Un autre enfin, c'était le fils du roi,
A pris la bague, et reculé d'effroi :
De son empire à peine il était maître,
Qu'il expirait sous le glaive d'un traître.

« Bien sot et fou qui vous imitera,
Dit le dernier ; je reste dans le doute.
De notre mieux égayons notre route ;

Nous pleurerons quand le malheur viendra.
Si l'éviter n'est point en ma puissance,
Je ne veux point m'en affliger d'avance.
Aimons, rions ; si le bonheur parfait
Dépend un peu des choses que l'on sait,
Il tient beaucoup aux choses qu'on ignore. »
Il dit, et le don de l'enfer
Par la fenêtre a volé dans la mer,
Où, grâce au ciel, il est encore.

FABLE IX.

LE RENARD ÉGALITAIRE.

Sur un roc abrupt et sauvage
Un aigle avait laissé tomber
Les restes d'un mouton que dans le voisinage
Ce maraudeur ailé venait de dérober ;
Et tous les animaux qui peuplaient la contrée,
Alléchés par l'odeur, couraient à la curée.
Mais le rocher, taillé comme une tour,
N'offrait, dans son vaste contour,
Qu'une muraille lisse et roide ;
Et tout ce peuple quadrupède
Miaulait, grognait, jappait, glapissait à l'entour.

Enfin, au pied d'un arbre on avise une échelle,
On la traîne, on la dresse ; et, criant de plus belle,

Chacun des assaillants veut monter le premier.
« Amis, dit un renard expert en beau langage,
Il n'est ici ni premier ni dernier.
Nous sommes tous égaux, tous frères ; il est sage
Qu'il soit fait un égal partage
Du bien que le Destin daigne nous envoyer.
Vive l'égalité !... » Ce langage sublime
Excite de bravos un concert unanime.
Mais, au bas du rocher bien loin de s'oublier,
L'orateur d'un pied leste en a gagné la cime
Il retire après lui l'échelle au nez de tous ;
Et, mangeant à lui seul la part de tout le monde,
Laisse en vaines clameurs s'exhaler le courroux
De ceux qu'a dupés sa faconde.

Ils devaient l'assommer, direz-vous ; c'est affreux !
Là ! Là ! Souvenez-vous de nos vieilles folies.
Avez-vous assommé ces charlatans verbeux,
Qui, jetant carmagnole et bonnet aux orties,
Ont pris titres, emplois, richesses, broderies,
Et tiré l'échelle après eux ?
Vous le verrez encor, si ces temps-là reviennent.
Les révolutions n'ont jamais d'autre bout.
Les plus habiles prennent tout,
Et ne permettent pas que les autres parviennent.

FABLE X.

LE PHILOSOPHE ET LE JOURNAL.

Un philosophe de Paris,
C'est-à-dire, en bonne logique,
Qu'il n'était pas de nature stoïque,
Avait, pendant trente ans, et par nombre d'écrits,
Prouvé que le droit de tout dire,
De tout imprimer, tout écrire,
Était au genre humain par Dieu même transmis.
« L'air était, disait-il, moins utile à la vie. »
Et, quand on l'avait écouté,
On demeurait surpris qu'avant l'imprimerie
Le monde eût vraiment existé.

Bref, ses principes triomphèrent;
Les écrivains largement en usèrent.
Il plut des quolibets sur tous ses ennemis,
Sur ses voisins, sur ses amis.
Tout était pour le mieux; et sa philosophie,
Opposant à leurs cris un merveilleux sang-froid,
Justifiait même la calomnie,
Car elle confirmait le principe et le droit.

Son tour vint à la fin. Une gazette obscure
S'avisa de conter qu'il louchait de l'œil droit,
Et que sa rare chevelure

Laissait voir au public un cerveau fort étroit.
L'offense, au ton du jour, était assez légère;
Mais notre philosophe en pâlit de colère.
« La presse, criait-il, ne respecte plus rien,
Et cette langue de vipère
Attaque sans égard son plus ferme soutien.

— Tout beau! dit le journal riant de sa faiblesse,
Respectez, en bon citoyen,
L'égalité devant la presse.
La liberté, de la commune loi,
N'a point excepté ses apôtres.
Il faut savoir souffrir pour soi
Ce qu'on exige pour les autres.. »

FABLE XI.

L'OS A RONGER.

Un jeune groom, espiègle assez malin
Agitant un os dans sa main,
Donnait en plein air audience
Aux chiens et chats de son logis,
Qui, léchant leur museau d'avance,
Et sur leur derrière accroupis,
Dévoraient de leurs yeux, brillants d'impatience,
Le rogaton qui leur était promis.
« Çà! dit le groom, quel en est le plus digne?

Je prétends le savoir avant de faire un choix;
Rangez-vous tous sur une ligne,
Et que chacun fasse valoir ses droits.

— Nuit et jour, dit le dogue, on sait bien que je veille;
En paix, grâce à mes soins, notre maître sommeille;
Et l'autre jour, un polisson,
Qui médisait de la maison,
Dans ma gueule sanglante a laissé son oreille. »
Le chien qui gardait les brebis
Vante à son tour sa vigilance :
Jamais loups ne l'avaient surpris;
Il imposait par sa vaillance
A ces terribles ennemis.
Un vieux chat, composant sa mine papelarde,
Compta les rats et les souris
Que dans sa vie il avait pris.
Des caves jusqu'à la mansarde
Il n'en restait gros ni petits,
Tant il était de bonne garde.

« A la course, à l'arrêt, je puis tout défier,
S'écrie enfin le chien de chasse;
Je flaire à deux cents pas le lièvre et la bécasse,
Et mon maître jamais n'a manqué de gibier.

— C'est bien! vous le servez ainsi qu'il faut le faire,
Dit le groom. C'est très-bien; votre zèle est parfait.
Vous en recevrez le salaire.
Et toi, mon griffon, qu'as-tu fait?

— Moi, répond le griffon, dont le poil sec et rèche
Se dressait de plaisir à cet appel si doux;
Je n'ai tué ni rats ni loups;
Mais je vous suis partout, je vous aime et vous lèche,
Et me erais tuer pour vous.
— A merveille! ma pauvre bête!
Prends cet os, il est ta conquête, »
Reprit le groom en le flattant;
Et dans tout pays de la terre,
Despotique ou parlementaire,
Un ministre en eût fait autant.

Mettez au lieu d'un os une place importante;
De postulants divers la foule se présente :
L'un est grand politique ou savant magistrat;
L'autre a pour son pays cent fois risqué sa vie;
D'autres ont fait briller leurs talents, leur génie,
Leur amour pour le roi, leur zèle pour l'État,
Leur dévouement à la patrie.
On les loue, on les glorifie;
Mais qu'il arrive un sot, dont l'unique valeur
Soit d'être en toute circonstance
Le plat valet de Monseigneur,
Le sot aura la préférence.

FABLE XII.

LE LOUP ET SES CONSEILS.

Des apprêts d'une chasse un loup fort alarmé
Avisa, sur la brune, à travers une grille,
Un chien courant dans sa loge enfermé;
Et, se disant de la famille :
« Cousin, dit-il, je viens te consulter.
En tous lieux, je le sais, ta prudence est connue.
Dans nos forêts demain on fait une battue;
On en veut à mes jours. Dois-je fuir ou rester? »
Notre chien, qui déjà se faisait une joie
De le chasser le lendemain,
Craignait qu'en émigrant le prétendu cousin
Ne lui ravît son plaisir et sa proie.

« D'où te vient, répond-il, ce ridicule effroi?
Les loups, s'ils le savaient, se moqueraient de toi.
Il est dans nos forêts mainte grotte profonde
Où tu pourrais braver tous les chasseurs du monde.
Pourquoi donc changer de pays?
Il faut rester, c'est mon avis.
— C'est l'avis d'un sot ou d'un traître,
Lui réplique le loup en lui montrant les dents.
Malheur à qui suivrait tes conseils imprudents!
Je te croyais plus sage. » Et, prompt à disparaître,
Notre quêteur d'avis a regagné les champs;

Quand, au delà d'un large précipice,
Il aperçoit un daim couché sur le gazon,
Et le prie à son tour d'éclairer sa raison :
« Car, disait-il, le doute est un affreux supplice. »

Le daim, qui sous sa dent avait peur de finir,
N'eut garde de le retenir;
Et, fort impatient d'abréger l'entrevue,
Lui conseilla de déguerpir
Avant que l'aube fût venue.
« Merci, répond le loup; c'est parler sensément
Je vois dans ton conseil une amitié sincère.
Je le suis sans perdre un moment;
Et j'ai bien du regret d'avoir mangé ton frère. »

Sans être loups ni rois, nous sommes tous ainsi.
Qui demande conseil a déjà pris parti,
Et c'est l'intérêt seul qui le donne ou le prise,
S'il contrarie, on le méprise :
S'il flatte notre idée, on lui répond merci;
Mais, si Dieu ne s'en mêle, on n'en fait qu'à sa guise.

FABLE XIII

BRAMA ET LE CIRON.

Le temps n'est plus où, par excès d'envie,
Les grenouilles crevaient à force de s'enfler.

Chacun s'enfle aujourd'hui sans vouloir se régler.
La rage de grandir n'est jamais assouvie.
Est-ce un mal? est-ce un bien? je ne dis oui ni non;
Mais je tiens d'un sage d'Asie
Un conte qui pourra nous servir de leçon.

Pendant son exil sur la terre,
Brama, dormant un jour dans l'île de Java,
Allait sentir le dard d'une vipère,
Lorsqu'en le chatouillant un ciron le sauva.
Les dieux eurent toujours de la reconnaissance :
Ils ne sont ni peuples ni rois.
Brama dit au ciron : « Je reprendrai mes droits;
Et, si tu viens alors invoquer ma puissance,
Foi d'habitant du Paradis,
Tes vœux seront tous accomplis.

Au jour venu, ciron ne tarda guère.
« Brama, dit-il au dieu, tu m'as fait trop petit.
Je veux être fourmi. » Crac, sitôt qu'il eut dit,
Le voilà, selon sa prière,
Citoyen d'une fourmilière.
Chose nouvelle plaît toujours;
Et son bonheur dura deux jours.
Mais le troisième, il vit une belette,
Trottant, leste et gentille, à travers les épis.
« Oh! cria-t-il, la belle bête!
Peut-on rester près d'elle au nombre des fourmis? »

A peine a-t-il parlé, sur sa croupe allongée,

S'étend un poil fauve et soyeux ;
En museau délié sa trompe s'est changée ;
Et mon animal tout joyeux
Va, léger et fringant, à travers la campagne,
Chercher sa nouvelle compagne,
Quand un lapin vient s'offrir à ses yeux.
Soudain nouveau désir dans sa tête fermente.
Il se compare encore, il rougit, se lamente
De rencontrer plus gros que lui ;
Et de Brama la bonté complaisante
Ne se lasse jamais de calmer son ennui.
Bref, il devint lapin, puis renard, puis gazelle,
Zèbre, cheval ; ce fut à tout moment
Nouveau souhait, nouvel accroissement,
Et métamorphose nouvelle.

Enfin, de l'éléphant atteignant la hauteur,
Il ne vit plus dans la nature entière
Un être dont il pût envier la grandeur ;
Et son céleste bienfaiteur
Crut avoir exaucé sa supplique dernière.
Vain espoir ! dans ses vœux l'orgueil n'a point de frein.
S'il ne peut plus monter, l'égalité le blesse.
Notre éléphant d'hier voulut, le lendemain,
Être le seul de son espèce.

FABLE XIV.

LES AVENTURES D'UNE BALLE.

Par le salpêtre une balle lancée
Fendait l'air et l'espace, et dans bien moins de temps
Que n'en mettra ma prose cadencée
A vous conter les incidents
D'une aussi rapide odyssée.
Dès son début, un sequin d'or
Croit vainement en arrêter l'essor.
Elle brise en passant cet obstacle éphémère,
Et le sequin, en éclats dispersé,
A l'instant même est ramassé
Par deux fils de Robert-Macaire.
Bientôt un grain d'encens, par les vents emporté,
S'est rencontré sur son passage ;
Même destin : l'encens, par la balle écarté,
De deux oisons est le partage.
Plus loin, c'est un amas de boue et de fumier,
Où semble finir sa carrière,
Quand, bondissant sur une pierre,
Elle ressort du fétide bourbier
Dans sa vitesse et sa vigueur première.
Mais après tant d'efforts où va-t-elle aboutir?
Dans un monceau de sable enfouie et perdue,
Elle ne laisse enfin de sa route inconnue
Ni vestige ni souvenir.

Tel va droit à son but, sans que rien le dérange,
Un homme juste et ferme en ses désirs constants,
Dédaignant l'or et la louange,
Que le hasard, par un caprice étrange,
Jette parfois aux sots, fripons et charlatans;
Et passant à travers les vices de son temps,
Comme la balle dans la fange.
Mais trop souvent, hélas! quand son rôle est fini,
Au bout de son chemin, que trouve-t-il? l'oubli.

FABLE XV.

LE PORC-ÉPIC ET SA FAMILLE.

Des jardins richement tenus,
De fleurs, de fruits et d'ombre abondamment pourvus,
D'un nabab de Misore amusaient l'indolence.
Mais pendant son sommeil cent animaux gourmets,
Marmotes, écureuils, putois, lézards, furets,
S'en disputaient la jouissance,
Faisaient à ses dépens grande chère et bombance,
Souillaient et dévastaient pagodes et bosquets,
Laissant partout de leur liesse
Des vestiges de toute espèce.
Le nabab, qu'ennuyaient ce bruit et ces larcins,
Choisit, pour garder ses jardins,
Un porc-épic, animal domestique
D'un naturel un peu rustique,

Sachant très-bien que de ses dards
Il poursuivrait tous ces pillards.

Le choix était parfait. Le gardien intraitable
Fit à tous ces vauriens une guerre de diable ;
Et le nabab, de son zèle enchanté,
Applaudit à sa fermeté.
Mais un beau jour, pendant sa promenade,
Voyant un animal qui, sans peur, sans façon,
Rongeait un superbe melon,
Il dit au porc-épic : « Qu'est-ceci, camarade?
— Seigneur, fit le gardien, c'est un de mes enfants
Que j'ai fait tout exprès venir des bords du Gange.
Il m'aide un peu ; vos jardins sont fort grands ;
Et, puisqu'il sert, il est juste qu'il mange.

Le nabab ne dit mot et poursuit son chemin,
Lorsqu'à cent pas de là se présente à sa vue
Un second porc-épic mangeant une laitue.
Il s'informe, même refrain.
C'était encore un fils, zélé comme son père.
Un peu plus loin se découvrit un frère,
Puis deux neveux, puis un cousin,
Enfin de porc-épics une famille entière,
Ayant pour le patron l'amour le plus ardent,
Bon pied, bon œil, et surtout bonne dent.
Le nabab indigné les gourmande, les chasse,
Et met un gros chien à la place :
Trois jours après, dans ses jardins,
Il ne retrouva que des chiens.

Chacun pour soi, disaient nos pères.
Nous disons : chacun pour les siens.
Dès qu'un homme arrive aux affaires,
A tout ce qui lui tient il doit des honoraires.
Les bons parents font les bons citoyens.
Ainsi, pour admirer ces vertus de famille,
N'allez pas vers l'Indus mettre la voile au vent :
L'Almanach Royal en fourmille ;
Chez nos hommes d'État cette qualité brille ;
Mais on les change trop souvent.

FABLE XVI.

LA TAUPE ET LE FLEURISTE.

Une taupe, aux ongles d'airain,
S'était dans un parterre avec la nuit glissée,
Et, sous la terre crevassée,
En sillons tortueux y marquait son chemin.
Quel réveil pour le maître ! et quels cris de détresse
A cet aspect fatal s'échappent de son cœur !
Ses fleurs faisaient tout son bonheur.
Il saisit en pestant la bêche vengeresse ;
Et, pour punir l'animal destructeur,
Le corps penché, l'œil fixe et l'oreille tendue,
Immobile, il attend que la terre remue
Et dénonce la bête à sa juste fureur.

La taupe, qui d'abord, pas ses cris arrêtée,

Avait interrompu son travail souterrain,
Le fait longtemps attendre; mais enfin
Mon guetteur patient voit la terre agitée,
Et la bêche à son tour s'agite dans sa main.
O revers! Pour punir cette bête odieuse,
Il faut anéantir une fleur précieuse,
Une tulipe, achetée à grands frais;
Et mon fleuriste est Hollandais.
« Attendons! » se dit-il; mais la taupe maligne
Replonge; et de sa route, en habile mineur,
Ne donnant plus le moindre signe,
Pour désoler notre amateur,
Va, sous une tulipe et plus rare et plus chère,
Soulever tout à coup une autre taupinière.
Nouveau retard et nouvelle douleur.

Bref trois fois et vingt fois ce jeu-là recommence;
Et quand notre fleuriste a perdu patience,
Quand, n'examinant plus quelle fleur il détruit,
De la bête maudite il a tiré vengeance,
Il ne peut réparer le mal qu'elle a produit.
Il raffermit en vain ses fleurs déracinées;
Tout se flétrit, tout meurt sur ses planches fanées;
De ses ménagements il déplore le fruit.

Ainsi dans un État, une armée, un collége,
Se glissent les erreurs, les vices, les abus.
Quelque intérêt qui les protége,
Sachez les réprimer dès qu'ils sont reconnus.
Rois, peuples, arrêtez le mal dans son principe,

N'imitez pas mon fleuriste éploré :
S'il eût sacrifié sa première tulipe,
Il eût sauvé tout son carré.

FABLE XVII.

LA FORTUNE ET LE MENDIANT.

IMITÉ DE KRILOFF.

Nous sommes toujours prêts à blâmer la Fortune.
C'est l'éternel refrain, c'est la plainte commune
De qui n'a sous les cieux ni biens ni dignités.
Mais tel, qui de ses vœux l'accable et l'importune,
Est souvent seul l'auteur de ses adversités.
La Fortune est volage, et l'erreur du vulgaire
Est de la croire sédentaire
Dans les palais des grands et même chez les rois.
Elle parcourt le monde, et s'arrête parfois
A la porte d'une chaumière.
Profitez de l'heureux instant,
Du regard que sur vous elle jette en passant.
Soyez prêt à saisir l'occasion propice.
Un jour peut vous payer de vingt ans de chagrin.
Votre avenir souvent dépend d'un seul caprice.
N'attendez pas au lendemain.

Aux portes d'une grande ville,
Une vieille masure était le triste asile

De trois infortunés accablés de besoins.
Enfants d'une commune mère,
Pour s'arracher à la misère,
Ils unissaient en vain leurs projets et leurs soins.
L'événement toujours trompait leurs espérances.
Jamais ne prospéraient leurs vœux ni leurs labeurs ;
Et, chaque jour, leurs doléances
A l'injuste Fortune imputaient leurs malheurs.

La déesse à la fin plaignit ces pauvres hères,
Jeta sur leur masure un regard de bonté;
Et, voulant les servir dans leurs moindres affaires,
Leur consacra tout un été.
Un été, c'est beaucoup, quand on a de l'adresse.
La Fortune tint sa promesse :
Aucun de leurs projets ne fut plus traversé ;
Et nos trois indigents, plongés dans l'allégresse,
Ne formaient plus un vœu qui ne fût exaucé.
L'un choisit le commerce, et, sans rien y comprendre,
Ne fit pas un marché sans d'énormes rapports.
Il n'avait, comme on dit, qu'à se baisser et prendre,
Et chez lui de Crésus roulèrent les trésors.

Dans les bureaux d'un ministère
L'autre fut introduit; et, dans un autre temps,
Avec sa tête et ses talents,
Il eût vieilli dans la foule vulgaire
De ces commis obscurs, copistes routiniers,
Qui dépensent leur vie entière
A dresser des brevets, à ranger des papiers,

Et serait mort surnuméraire,
Entre un pupitre et des dossiers.
Mais, grâce à la Fortune, on le croit un grand sire.
Il obtient tout ce qu'il désire.
Tout lui vient en dormant; les places, les honneurs,
Maison des champs, maison de ville,
Carrosses, cuisiniers, terres, cadeaux, flatteurs,
Dédicaces enfin, tout arrive à la file;
Et, d'encor en encor, notre heureux imbécile
Est mis au rang des Monseigneurs.

Qu'a fait, pendant ce temps, le dernier des trois frères?
Il a couru les bois, les coteaux, les vallons,
Et pris dans ses toiles légères
Des mouches et des papillons.
C'était une merveille ; et, dans cet exercice,
J'ignore quel grand maître avait guidé son bras :
Mais il faut convenir qu'il n'était pas novice,
Il en prenait à chaque pas;
Et, soit complaisance ou malice,
La Fortune à ses vœux ne les épargnait pas.

L'été finit pourtant. La déesse inconstante
Va sur d'autres humains répandre ses faveurs.
L'aîné garde son or, le second ses honneurs,
Et le troisième se lamente.
Mais pourquoi se plaint-il de son funeste sort,
Que la Fortune ainsi le laisse à la besace?
La Fortune n'avait pas tort,
Et j'en reviens à ma préface.

FABLE XVIII.

LES ÉTOILES ET LES FUSÉES.

Du milieu d'une foule à grands frais amusée,
Vers un ciel dont la nuit assombrissait l'azur,
Une pétillante fusée
S'élançait hardiment, et, dans l'espace obscur,
Par un sillon de feu sa queue étincelante
Marquait sa route triomphante.
Le peuple applaudissait; et dans son fol orgueil
Elle fondait sur ce brillant accueil
Les plus brillantes destinées,
S'écriant : « Place, place, étoiles surannées!
A moi le firmament! vos honneurs sont passés.
Ils n'ont duré que trop d'années.
Cachez-vous, astres éclipsés. »

Elle éclate à ces mots en vives étincelles,
Et jette dans les airs, tout à coup éclairés
Par l'ardente lueur de ses feux colorés,
Un groupe d'étoiles nouvelles.
Aux transports d'un peuple enchanté,
Redouble sa folle jactance;
Mais l'œil sur tant d'éclat s'est à peine arrêté,
Qu'il s'éclipse et s'éteint; le peuple fait silence,
L'air reprend son obscurité;
Et ma fusée évanouie

N'est qu'une baguette noircie,
Qui, loin d'atteindre au firmament,
S'en vient sur le pavé retomber lourdement
Aux pieds de la foule ébahie.

La gloire suit parfois la vogue et le fracas;
Mais son temple est jonché de baguettes brisées;
Et l'Olympe est en vain assailli de fusées :
Les étoiles n'en tombent pas.

FABLE XIX.

LE PUITS DE LA VÉRITÉ.

Trois philosophes grecs expliquaient de leur mieux
De ce vaste univers la sublime harmonie;
Et, suivant tous les us de la philosophie,
Ils ne s'accordaient pas entre eux.
Suivis d'une foule inquiète,
Qui de ce long débat espérait voir la fin,
Ils s'étaient rencontrés au pied du mont Hymète;
Et tout en disputant ils gagnaient du chemin,
Lorsque arrivés sur l'orifice
D'un trou, que surmontait un portique voûté,
Ils virent sur le frontispice,
Écrit en lettres d'or : PUITS DE LA VÉRITÉ.

« Bravo! cria la foule, et trêve de querelle;

Nous saurons bien qui n'a pas tort. »
Et l'on convint, par un soudain accord,
Qu'on enverrait auprès de l'immortelle
Celui des trois que nommerait le sort.
Un disciple de Pythagore
Fut choisi, descendit, et presque au même instant
Reparut d'un air triomphant,
Criant à ses rivaux qui disputaient encore :
« Le monde est formé d'eau, de feu, de terre et d'air.
De ces quatre éléments la matière est l'essence.
Ils nagent dans les flots d'un océan d'éther.
L'éther, c'est l'unité, l'âme, l'intelligence,
Réservoir éternel de ces esprits vitaux,
Animant tour à tour les bêtes et les hommes. [sommes,
Nous changeons tous de corps, et tous, tant que nous
Nous renaîtrons serpents, grenouilles ou corbeaux.

— Tu mens! a répondu l'élève de Leucippe;
Car en philosophie on admet en principe
Qu'une grande insolence annonce un grand esprit.
Tu mens, et ton système aura peu de débit.
Je tiens de la déesse un monde plus solide.
Ce sont, depuis le roc jusqu'à l'être pensant,
Des atomes sans fin qui nagent dans le vide;
Qui, s'attirant, se groupant, s'agençant,
Ont formé le soleil, la terre, les planètes,
Et forment tous les jours les hommes et les bêtes. »

Un long éclat de rire interrompt l'orateur.
C'était un fils d'Anaxagore,

Qui du puits à son tour remontait en vainqueur.
Debout sur la margelle, il proteste, il pérore :
Il dit que le soleil est un bloc de fer chaud;
Que la mer fut à sec et la terre inondée,
Que de l'humidité, par le chaud fécondée,
Naquit le premier homme et le premier crapaud.

Mais le peuple à ce coup s'indigne et les outrage.
« La vérité n'a qu'un langage,
Dit-il, et, sur les trois docteurs,
Il est au moins deux imposteurs. »
Dans le puits tous les trois on les force à descendre.
Mais quel tapage alors! quels cris étourdissants!
Ils font du bruit comme trois cents;
La Vérité ne sait auquel entendre.
Elle fuit; et depuis, nous avons beau rêver,
Ergoter, disputer, pâlir sur ces problèmes,
Entasser, renverser systèmes sur systèmes,
On ne sait plus où la trouver.

FABLE XX.

LE JANUS AUTOMATE.

Un artiste avait exposé
Un automate à deux visages,
Qui, sur deux pieds humains habilement posé,
Du fameux Vaucanson surpassait les ouvrages.

Le portrait que d'abord il offrait à nos yeux
Avait un air capable et même impérieux.
Son corps se cambrait en arrière;
Et des éclairs d'orgueil, des regards dédaigneux
Rayonnaient sur sa tête altière.
A ses doigts renversés pendait un bulletin,
Non de ceux où la renommée
Nous racontait chaque matin
Les exploits de la grande armée;
Mais un de ces papiers, tels que pour deux cents francs
Tout Français a le privilége
De déposer tous les cinq ans
Dans la boîte de son collége.

Prenait-on ce papier, sans bruit et sans effort,
Par un invisible ressort,
L'automate changeait, et tournant sur lui-même,
N'offrant plus qu'une face blême,
Le dos en arcade plié,
La bouche en cœur, le front humilié,
Il semblait, s'excusant de la liberté grande,
D'une timide main risquer une demande.

« Ah! parbleu! dit un spectateur,
Ce Janus est un électeur.
Il vote d'une face, et de l'autre il postule.
— Eh! pourquoi donc sur nous jeter ce ridicule?
Lui répond un gros patenté.
L'artiste, par un sot scrupule,
N'a point osé placer dans la main du premier

Une boule au lieu d'un papier;
Mais c'est un député dont la double figure....
— Non, non! crie un monsieur que pique cette injure;
De ce double visage un ministre est l'objet.
L'un sollicite son budget;
L'autre du parlement prononce la clôture. »

L'artiste à ce débat accourt épouvanté :
Ses outils n'ont jamais fait de la politique.
On expose sa mécanique
Aux rigueurs de l'autorité.
C'est l'homme de partout qu'il a prétendu faire,
Humble et rampant s'il a besoin d'autrui,
Dur et superbe alors qu'on a besoin de lui.
Et moi, mes chers lecteurs, rapporteur de l'affaire,
Je ne conclus à rien; vous seuls en jugerez.
Des faits que je vous ai narrés
Vous avez vu le triple commentaire;
Prenez celui que vous voudrez.

FABLE XXI.

LE CHÊNE ET SES COMMENSAUX.

Un chêne, vieux comme la France,
Mais jeune de vigueur, de force et d'élégance,
Était d'un beau jardin l'ornement le plus beau;
Battu cent et cent fois des vents et de l'orage,

Il les bravait encore, et de son vaste ombrage
Abritait dans leurs jeux les filles du hameau.
L'art ajoutait encore à sa noble parure.
Par l'homme ou par les vents à ses pieds apportés,
Des arbustes, divers de forme et de verdure,
De vingt ornements empruntés
Nuançaient les mâles beautés
Dont l'avait doté la nature.

De son tronc colossal, gracieux vêtement,
Le lierre, aimable parasite,
De la base au sommet l'embrassait mollement.
Le cobæa, la clématite,
La vigne, au bras du lierre enlaçant leurs rameaux,
Du chêne, en serpentant, atteignaient les rameaux,
Et, courant à travers l'aérien dédale,
Retombant en festons, remontant en spirale,
Croisant de tous côtés leurs flexibles rameaux,
Débordaient ou pendaient en touffes diaprées,
En guirlandes de pampre ou de grappes dorées;
Et la gourde du pèlerin,
Jetant sa large feuille au milieu de ces groupes,
Figurait les glands et les houppes
De cet immense baldaquin.

Sur ce dôme de fleurs, de fruits et de feuillage,
Le promeneur aimait à reposer ses yeux.
Mais tous ces arbrisseaux, dont l'heureux assemblage
Formait ce tout harmonieux,
Se plaignaient l'un de l'autre, et du mince partage

Que faisait à chacun l'injustice des cieux.
Le cobæa reprochait à la gourde
Sa feuille trop épaisse et sa coque trop lourde;
La vigne à tous les deux réclamait le soleil,
Qu'ils volaient, disait-elle, à ses grappes vermeilles;
La clématite étouffait sous les treilles;
La gourde lui jetait un reproche pareil;
Le lierre s'indignait que, sans honte et sans gêne,
Chacun, pour s'élever, vînt s'accrocher à lui.
« Eh! que dirai-je, moi, leur répondit le chêne,
Moi qui vous sers à tous de lien et d'appui?
Dieu nous donne en commun la lumière et l'espace,
Chacun a droit d'y prendre place;
Et, faible ou fort, tout voisin est fâcheux.
A l'intérêt de tous sacrifions les nôtres.
Supportons-nous les uns les autres;
Le monde n'en ira que mieux. »

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LES CHEVAUX DE SERTORIUS.

Du jour où du public l'indulgente faveur
M'enhardit à glaner le fabuleux domaine
Que, d'Ésope et de Phèdre invincible vainqueur,
Moissonnait, en maître et seigneur,
L'inimitable La Fontaine,
Combien de fois, ami lecteur,
N'ai-je pas reculé devant un tel labeur?
Point ne voulais d'un trop mince bagage,
Mais d'un présent qui fût digne de toi;
Et, m'arrêtant souvent dans ce pénible ouvrage,
Je ne comptais pas sans effroi
Les gerbes qui manquaient encore à mon glanage.

Un trait ingénieux, naïvement conté
Par le vieux chroniqueur qui, dans leur nudité,
Nous peignit avec tant de grâce
Les héros de l'antiquité,
De ma muse vingt fois a ranimé l'audace.

Permets donc qu'à ce livre il serve de préface,
Tel qu'à Sertorius Plutarque l'a prêté.

Ce héros, de Sylla fuyant la tyrannie,
Suivi par Métellus dans les champs Lusitains,
Loin de marcher sur les Romains,
A fuir toute bataille épuisait son génie,
Content de piller leurs convois,
De miner par la faim leurs phalanges guerrières,
De harceler leurs flancs et leurs derrières,
De troubler leur repos, de les mettre aux abois.
Mais ses soldats, lassés eux-mêmes,
Traitant de lâchetés ses heureux stratagèmes,
Sertorius un jour rassemble les mutins;
Et, sans leur reprocher leur désobéissance,
Il ordonne qu'en leur présence
Soient amenés deux chevaux à tous crins.

L'un n'offrait qu'une peau sur un maigre squelette :
« Prends sa queue à deux mains, et vois à l'arracher, »
Dit-il au plus robuste archer
Qu'eût produit la terre de Crète.
L'archer jette son arc et son carquois à bas,
Étale avec orgueil les muscles de ses bras,
De la queue à ses poings enroule la crinière,
Se pose, s'affermit sur ses pieds et ses reins,
Et, ramenant son corps et sa tête en arrière,
Secoue et tire des deux mains.
Mais vainement il se démène et sue;
Sa force est impuissante et sa peine perdue.

Il y renonce, et, confus et surpris,
Fuit de ses compagnons les brocards et les ris.

« A ton tour maintenant, dit le grand capitaine
En poussant un soldat qui dépassait à peine
La hauteur de son bouclier ;
Tu vas te mesurer contre l'autre coursier. »
Les ris à cet appel éclatent de plus belle.
Ce n'était plus contre une haridelle
Qu'allait lutter le malheureux ;
Mais un fier andalous, dont la croupe luisante,
Les vigoureux jarrets, l'encolure puissante
Présageaient au pygmée un échec plus honteux.
Il hésitait, comme vous pouvez croire ;
Mais le héros poursuit : « Prends cette queue, allons !
Tire un crin après l'autre, et bientôt nous verrons
A qui restera la victoire. »

Elle reste en effet au nouveau champion.
La queue, en un moment de ses crins dépouillée,
N'offre plus qu'un triste moignon
A cette foule émerveillée ;
Et, cette fable en action
Ramenant au héros tous les cœurs de l'armée,
Le vieux Métellus, confondu,
Pièce à pièce eut bientôt perdu
Ses soldats et sa renommée.

Et moi, lecteur, de ce récit
Je tirais un autre profit.

Quand, mesurant la tâche à ma muse imposée,
Je sentais ma constance et ma veine épuisée,
Prêt à m'enfuir comme l'archer,
Je pensais au soldat, je reprenais haleine;
Et me remettant à marcher,
D'un apologue à l'autre entretenant ma veine,
J'avançais vers le but que je viens de toucher.

Ainsi, quelque projet qu'ait formé ta prudence,
Que t'impose la gloire ou la nécessité,
Si loin que soit le but, n'en sois pas rebuté.
Commence, marche, avance, avance;
Chaque jour, chaque pas rapproche la distance.
Ne quitte pas surtout, sans les avoir tous lus,
Les vers que ce livre recueille;
Imite jusqu'au bout, en prenant feuille à feuille,
Le soldat de Sertorius.

FABLE II.

LE DÉSOEUVRÉ ET LE PAPILLON.

Les pieds sur les chenets et l'œil sur sa pendule,
Un vieillard de trente ans, usé par les plaisirs,
Languissait accablé du poids de ses loisirs.
« Le temps n'avance pas, disait-il; il recule.
Les heures n'ont jamais marché plus lentement.
Comme sur le cadran cette aiguille se traîne!

Pour en faire le tour, elle va sûrement
Employer toute une semaine. »

Tandis qu'ainsi contre l'oisiveté
Se débattait notre homme à tête vide,
Que, sous un joug de plomb, l'ennui, tyran stupide,
Sur son large fauteuil le tenait hébété,
Un papillon charmant, aux ailes azurées,
Entre la pendule et ses yeux,
Passe comme l'éclair sous la voûte des cieux;
Et, trompé par des fleurs que l'art a colorées,
Y repose un moment son vol capricieux.

Mon désœuvré s'arrache à sa triste indolence;
Il veut ce papillon : il se lève, il s'élance.
Il court à sa fenêtre, et la ferme à grand bruit.
Armé de son mouchoir, il l'agite, il le lance
A cet enfant de l'air, qui l'esquive et le fuit.
De fauteuil en fauteuil, de retraite en retraite,
Du plafond à la vitre il le chasse, il le suit.
Le papillon jamais n'arrête,
Et dispute longtemps sa vie et sa défaite.
L'espace n'est pas grand, mais ils font plus d'un tour;
Et, quand on va d'une façon si leste,
Dans le salon le plus modeste,
On peut faire en tournant bien des postes par jour.

Mais dans son vol enfin il se laissa surprendre.
D'un coup de mouchoir étourdi,
Le pauvret au vainqueur fut forcé de se rendre;

Et la pendule alors ayant sonné midi :
« Quoi! s'écria mon homme, elle rêve, ou je meure!
Tu m'as donc fait courir une grande heure?
Comment diable a-t-elle fini?
— Comme finiront tes journées,
Quand tu sauras les employer,
Lui répondit son petit prisonnier;
Et l'ennui, ce fléau de tes belles années,
Ne viendra plus s'asseoir à ton foyer.
Le travail le fait fuir, l'oisiveté l'attire.
J'étais venu pour te le dire. »

FABLE III.

LE CRITIQUE ET LE BARBET.

« Paix! disait un critique à son barbet grogneur,
Qui de ses aboîments et de sa dent aiguë
Pressait un écrivain de louanges quêteur;
Paix! qu'a fait ce monsieur pour te mettre en fureur
Et le poursuivre dans la rue?
— C'est qu'il m'est inconnu, répondit le barbet;
Et mes mœurs dans ce cas se règlent sur les vôtres.
Vous louez vos amis et vous mordez les autres.
Si j'ai tort, vous avez mal fait. »

Le critique sourit à ce trait de satire,
Reconnut son élève et ne sut trop que dire.

Mais le maître et le chien ne suivaient que les us
Du monde et de ses coteries.
On prostitue à ses élus
Les louanges, les flatteries,
Et l'on aboie aux inconnus.

FABLE IV.

LE POMMIER TROP CHARGÉ.

Un pommier vigoureux, mais trop chargé de fruits,
Faisait de sa richesse un pompeux étalage,
Et narguait ses voisins, dont le pauvre feuillage
Présageait au fermier de plus minces produits.
Les voisins à son arrogance
Opposaient des conseils que dictait la prudence.
« Es-tu sûr, disaient-ils, qu'à l'automne prochain
Tu porteras ces fruits qui te rendent si vain?
As-tu bien consulté ta force et ta puissance? »
Les branches craignent à leur tour
De périr sous le poids de leur vaine richesse,
Et le fardeau qui les affaisse
Grossit et croît de jour en jour.

Les pommes ont aussi hasardé leurs murmures.
« Nous tomberons avant que d'être mûres;
Nous serons le rebut des vers et des pourceaux;
Et flétris, séchés avant terme,

Nos pepins, sans séve et sans germe,
Ne produiront jamais ni feuilles ni rameaux. »
Et l'arbre se riait de leurs plaintes amères;
Aux ardeurs du Lion il avait résisté,
Et, toujours fier de sa prospérité,
Traitait leurs craintes de chimères.

Un coup de vent, hélas! leur donna trop raison.
Le pommier de ses fruits ne vit pas la saison;
Sous leur fardeau trop lourd ses branches éclatèrent.
Cet arbre si superbe, effeuillé, déchiré,
Ne fut en un moment qu'un tronc défiguré,
Que la hache et les coins à l'envi dépecèrent.
Dépouillés comme lui, mutilés par le fer,
Dans le bûcher commun ses rameaux le suivirent;
Et ses fruits, que la pluie et le soleil flétrirent,
Furent le vain jouet des vents et de l'hiver.

Telle est des potentats la vanité commune.
Leur égoïsme aventureux
Ne songe point aux malheureux
Que l'honneur ou le zèle attache à leur fortune,
Qu'ils peuvent dans l'abîme entraîner avec eux.
Il est pourtant besoin qu'on les serve et les aime;
L'intérêt du pays le veut;
Mais en les servant bien, il faut, quand on le peut,
Ne dépendre que de soi-même.

FABLE V.

LE VOLEUR ET LA MACHINE ÉLECTRIQUE.

Un homme possédait deux grandes qualités :
Il était à la fois philanthrope et bon père.
On fait, avec ce caractère,
Des projets de réforme et des enfants gâtés.
Le sort des prisonniers révoltait sa nature;
Et, pour les criminels tout pétri de pardons,
Il voulait tapisser, parqueter les prisons,
Les pourvoir de pain blanc, de bonne nourriture,
Si bien qu'un pauvre laboureur
Pour y passer l'hiver se serait fait voleur,
Loin de mourir chez lui de faim et de froidure.
Mais l'intérêt de la société,
Ses dangers ne le touchaient guères.
La peine de mort, les galères,
Étaient des attentats contre l'humanité.

Un jour qu'il donnait audience
A l'un de ces vauriens qu'avait en liberté,
Pour la troisième fois, remis son assistance,
Pendant que, d'un œil attendri,
Il écoutait du nouveau repenti
Les serments de résipiscence,
Il fut distrait par un grand cri.
C'était son jeune fils, vrai fléau domestique,

Qui, pour jouer à sa façon,
Ayant cassé trois meubles du salon,
Sur une machine électrique
Avait voulu frapper de son bâton.
L'étincelle, en partant, l'avait frappé lui-même.
Les bras de mon espiègle en étaient engourdis,
Tous ses membres endoloris,
Et son front trahissait une frayeur extrême.

« Il n'y touchera plus, dit l'honnête larron
Au père, dont les yeux observaient en silence
L'attitude de son garçon.
La machine a, monsieur, plus d'esprit qu'on ne pense.
On ne corrige pas toujours par l'indulgence.
Un rude châtiment a quelquefois du bon.... »
Et là-dessus il fit sa révérence.

Mais, un moment après, mon homme s'avisa
Que sa bourse n'était plus là.
« Il m'a volé, se dit-il ; et le traître
En raillant mon système avait raison peut-être ;
Car enfin, si du bagne il n'était pas sorti,
Mon argent avec lui ne serait point parti....
Si mes meubles frappaient l'enfant qui les lutine,
Le lutin n'y reviendrait pas. »
Et, tout en combinant ces faits et sa doctrine,
Mon utopiste en vient à se dire tout bas
Qu'un philanthrope, en pareil cas,
N'en sait pas tant qu'une machine.

FABLE VI.

LES DEUX SAULES.

Un saule se plaignait que l'injuste nature
D'une main trop avare eût réglé sa stature.
Il s'indignait contre les peupliers,
Acacias et marronniers,
Qui, touchant de plus près à la voûte céleste,
Insultaient, disait-il, à sa taille modeste,
Du soleil fécondant lui volaient la chaleur,
Et l'écrasaient de leur hauteur.

Fatigué de ses doléances,
Un saule pleureur, son voisin,
Lui répondit : « Mon cher cousin,
Je ne puis plaindre tes souffrances;
Car je suis plus petit, et, bien loin d'en gémir,
Je suis prêt à m'en applaudir.
Sais-tu pourquoi je sais me plaire
Dans ce modeste rang qui t'a mis en émoi?
C'est que mon front est penché vers la terre,
Et regarde au-dessous de moi;
Tandis que vers les lieux où gronde le tonnerre
Tes rameaux sont toujours tendus,
Et ne regardent qu'au-dessus.
L'aspect de qui te passe arme ta jalousie.
Tu n'y vois que d'heureux rivaux

Dont la grandeur te blesse et t'humilie.
Je ne vois que des arbrisseaux;
Je me mesure à leurs rameaux,
Et jouis de mon sort sans connaître l'envie.
Fais comme moi, si tu le peux,
Ami; le secret d'être heureux
Est dans cette philosophie. »

FABLE VII.

LE MARCHAND ET LES SINGES.

Aux jours de notre enfance, hélas! trop passagère,
Quand finissaient pour nous le soleil et le jeu,
Par des contes plaisants, ma bonne et tendre mère,
En tricotant au coin du feu,
D'une longue veillée aimait à nous distraire;
Et vers cet heureux temps par mon cœur ramené,
Pour en consacrer la mémoire,
D'un marchand africain par des singes berné,
Je vous raconterai l'histoire.

De bonnets turcs ambulant colporteur,
Ce marchand pour Tunis s'étant mis en voyage,
Vers l'heure de la sieste, accablé de chaleur,
S'arrêta sous le vaste ombrage
D'un chêne, dont la brise agitait le feuillage;
Et, dans l'air embrasé répandant sa fraîcheur,

Le souffle de la mer mollement balancée,
Dans un sommeil réparateur
Plongea du pauvre voyageur
Les yeux, le corps et la pensée.
Mais sur sa boutique d'osier,
Sa seule et modeste fortune,
Vint fondre en gambadant une troupe importune
De notre peuple grimacier.
Toute la pacotille à l'instant fut pillée.
Chaque singe à l'envi se coiffa d'un bonnet,
S'élança sur le chêne, et du tronc au sommet,
Nonchalamment couchés sous la verte feuillée,
Prenant leur main pour oreiller,
A l'exemple du maître ils semblaient sommeiller.

Celui-ci se réveille, ouvre l'œil et s'effraye
De voir ces étranges chalands,
Qui, sans façon coiffés à ses dépens,
Lui faisaient pressentir une mauvaise paye.
Il se lève, et soudain, d'un même mouvement,
Sur leur siége pelé les singes se replacent.
Il leur montre les poings, tous les poings le menacent.
On aurait pris ce peuple imitateur
Pour un détachement d'école mutuelle,
S'exerçant, au signal d'un grave moniteur,
Dans la gymnastique nouvelle.
Notre homme se dépite, et dans son désespoir
Il saisit à deux mains sa calotte, et la jette.
O bonheur! chaque singe a décoiffé sa tête;
Et tous les bonnets viennent choir

Aux pieds du malheureux, qui n'eût osé prévoir
Le retour de pareille fête.

Aussi de quelle ardeur on le voit se hâter
A ramasser sa pacotille !
Il s'y prend à deux mains, l'entasse sans compter,
La couvre de ses yeux où le plaisir petille,
A ses voleurs enfin fait un salut joyeux;
Et de l'homme des bois la burlesque famille
Par des ricanements répond à ses adieux.

Je m'amusais aussi de ce conte pour rire,
Sans y voir rien de plus, comme tous les enfants.
Mais j'ai vu pendant cinquante ans
Un peuple, dont le nom est inutile à dire,
Changer neuf ou dix fois de rôle et de bonnet,
A la voix de qui le menait ;
Et je dis que ma bonne mère,
Sans le savoir, prophétisait déjà,
Les sottises qu'il allait faire,
Sans compter celles qu'il fera.

FABLE VIII.

LE BLAIREAU ET LE RENARD.

Un pacifique et patient blaireau,
A force de soin et de peine,

S'était creusé, dans les flancs d'un coteau,
Une demeure souterraine.
Il y vivait en paix à l'abri des frimas,
Content de son destin, chose rare ici-bas;
Et ne quittant son terrier solitaire
Que pour chercher à paître et nourrir ses petits,
Il pensait leur léguer son paisible logis,
D'un long travail digne et juste salaire.

Mais il avait compté sans un voisin fâcheux,
Un renard fort peu scrupuleux,
Qui n'avait point d'asile où braver la froidure;
Et les renards, de leur nature,
Du bien d'autrui sont assez désireux.
Du manoir qu'il trouve à sa guise,
Celui-ci veut faire le sien;
Et, soit violence ou surprise,
Pour en chasser le maître il ne ménage rien.

Le blaireau dans les champs veut-il se mettre en quête?
Le renard, qui, blotti dans un épais hallier,
Matin et soir est en vedette,
Se glisse à pas de loup dans le sombre terrier;
Et, contre un ennemi qui pensait la surprendre,
La pauvre mère est réduite à défendre
Et sa famille et son foyer.
Le blaireau revient-il à leurs cris de détresse?
Le renard se retourne, il l'attaque, il le mord;
Et si l'infortuné, qu'il tourmente sans cesse,
Demeure tapi dans son fort,

Il le bloque, il le brave, il l'accable d'injures;
Des cris de sa fureur fait glapir les échos,
Et l'infecte de ses ordures.
Le blaireau ne connaît ni sommeil ni repos.
Il se résigne, il cède au méchant qui le presse,
D'un séjour empesté s'éloigne avec douleur,
Et va creuser plus loin, par un nouveau labeur,
Un asile pour sa vieillesse;
Et son heureux persécuteur
Envahit sans remords le terrier qu'il délaisse.

Blaireaux qui me lisez, retenez ma leçon;
Tous les renards ont la même recette.
Leurs querelles sans fin, leurs plaintes sans raison,
Jusqu'aux ordures qu'on vous jette,
Tout revient à ce vieux dicton :
Va-t'en de là que je m'y mette.

FABLE IX.

L'ARA ET LE CHAT.

Un ara qui, pour son plumage,
Pour son air noble et fier, n'avait point de rival,
Était d'un vieux garçon le plus cher commensal.
Il était vraiment beau; mais ses cris de sauvage
Faisaient un vacarme infernal
Que maudissait le voisinage.

Ce n'était rien encor. Son bec dur et crochu
Déchirait, mettait tout en pièces :
Meubles, linge, papiers, tout était confondu.
N'importe, au lieu d'être battu,
Il recevait mille caresses.
Son maître remplaçait ce qu'il avait perdu;
Et, n'y voyant que gentillesses,
A tout propos, à tout venant,
Parlait de son oiseau charmant.

Un vieux chat, qui jadis, en un temps plus propice,
Avait eu ses jours de faveur,
Et que, pour cet oiseau criard et ravageur,
Avait de son patron délaissé le caprice,
S'imagina que, pour le ramener,
Il n'avait qu'à le ruiner.
Le voilà donc qui se met à l'ouvrage,
Et qui, sur un fauteuil que l'ara bien-aimé
Avait déjà rudement entamé,
Des griffes et des dents commence son ravage.

Mais de grands coups de fouet et des cris de fureur
Lui font voir sa fatale erreur;
Et les mots de pendard, de voleur, d'hypocrite,
Qui l'accompagnent dans sa fuite,
Les rudes coups qu'il a reçus,
Disent à sa douleur extrême
Qu'on souffre tout ce qu'on aime,
Et rien de ce qu'on n'aime plus.

FABLE X.

LES LOUPS AU BUTIN.

Quatre ou cinq loups, que la famine
Chassait de colline en colline,
Avaient surpris un beau chevreau
Qu'avait, au fond d'une ravine,
Perdu le chef de son troupeau;
Et mes gloutons, hurlant de joie,
Allaient se jeter sur leur proie,
Quand apparut, de son côté,
Un berger, de chiens escorté.
C'étaient des chiens de haute taille,
Armés d'un bon collier de fer.
Le chevreau pouvait coûter cher.
« N'importe, il faut livrer bataille,
Dirent entre eux messieurs les loups.
Nous avons le nombre pour nous;
Et puis, la faim qui nous travaille
Ne permet pas d'être prudent.
Autant mourir d'un coup de dent. »

Ayant donc concerté l'affaire,
Chacun se dispose à charger,
A terrasser son adversaire.
Trois vont aux chiens, deux au berger.

La lutte est terrible et sanglante,
La victoire longtemps flottante.
Ce sont des cris et des fureurs
A faire trembler la contrée;
Mais c'est enfin aux agresseurs
Que la victoire est demeurée.
Le sort va parfois aux voleurs.
Chiens et bergers, mis en déroute,
De la ferme ont repris la route,
Et le chevreau reste aux vainqueurs.

Mais qui des cinq va s'en repaître?
Chacun veut seul s'en rendre maître.
Tous font valoir les mêmes droits.
« Je l'ai gagné par mon courage;
C'est à moi qu'est dû l'avantage;
Je veux tout, et point de partage, »
Ont-ils crié tous à la fois.
Là-dessus, nouvelle dispute.
On se repousse, on se culbute;
Loups contre loups, tous contre tous
Se portent de plus rudes coups
Qu'ils n'en portaient dans l'autre lutte.
Le sang ruisselle de leurs cous,
De leurs museaux, de leurs poitrines,
De leurs quartiers, de leurs échines;
Et le chevreau, pendant ce temps,
A prudemment gagné les champs,
Disant tout bas entre ses dents :
« Vivent les guerres intestines! »

« C'est très-bien, diront mes censeurs;
Mais choisissez d'autres acteurs.
Ceux dont vous êtes le confrère,
Les Immortels ont, sur ce point,
Posé, dans leur Dictionnaire,
Que les loups ne se mangeaient point. »
Qui dit proverbes, dit sornettes.
J'en fais un pour les réfuter.
Buffon, qui connaissait les bêtes,
A dit en paroles très-nettes
Ce que je viens de vous conter.
Les loups, unis pour la victoire,
S'entr'égorgent pour le butin.
Et j'ai grand'peur que leur histoire
Ne soit celle de mon prochain.

FABLE XI.

LE DINEUR ET SA LEVRETTE.

Une levrette favorite
Voyait dîner son maître, et, de l'air patelin
Dont toute créature implore et sollicite,
Réclamait sa part du festin.
Le don ne tardait pas à suivre la requête.
Maint et maint osselet, mainte et mainte douceur
Passaient de la main du dîneur
Dans la gueule de la levrette,

Qui lui payait chaque faveur
Par des transports d'amour et de bonheur.
Son museau, sa queue et sa patte
S'agitaient à la fois, le frôlaient, le flattaient.
Elle ne croyait pas, tant que les dons venaient,
Qu'il fût possible d'être ingrate.

Les cadeaux pourtant prirent fin;
Le maître fit le sourd, jugeant, dans sa pensée,
Que la solliciteuse était dûment pansée;
Mais la bête avait toujours faim.
Elle se mit d'abord à geindre,
A lui presser le bras, à gronder, à se plaindre;
Et puis haussa le ton de ses longs grognements,
Aboya même avec colère,
Et finit par montrer les dents
A qui n'écoutait plus sa nouvelle prière.

Des éternels coureurs de grâces et d'emplois
Telle est l'intraitable exigence;
Et, soit dit sans irrévérence,
C'est le péché des grands, et même un peu des rois.
Eussiez-vous à leurs vœux cédé vingt et vingt fois,
Si vous y manquez une, adieu la souvenance
Des services passés et des bienfaits rendus;
La rancune d'un seul refus
Étouffe la reconnaissance.

FABLE XII.

LE HIBOU ET L'OLIVE

Un vieux hibou, paisible anachorète,
De la tour d'un clocher avait fait sa retraite.
Il y dormait le jour durant,
Chassait, la nuit, pour son usage;
Digérait et chantait, si l'on peut nommer chant
Un cri monotone et sauvage.
Mais point ne s'informait si ce cri caverneux
De terreur ou d'ennui frappait le voisinage.
Il était égoïste, et partant fort heureux.
Son péché le plus doux était la friandise.
L'huile offrait à son bec un ragoût sans égal;
Et quand, pour se gorger de ce divin régal,
Il avait mis à sec les lampes de l'église,
En digérant ce mets délicieux,
Mon ermite emplumé fatiguait son génie
A deviner de quelle part des cieux
Coulait pour lui cette ambroisie.

Un jour enfin, sur un pâle olivier
Par le soleil levant s'étant laissé surprendre,
Il apprit par hasard ce qu'il brûlait d'apprendre,
En écoutant un valet de fermier.
Son aile en battit d'allégresse.
« Quoi! c'est l'olive qui produit

Ce breuvage onctueux qui me met dans l'ivresse !
Si le jus est si bon, que doit être le fruit?
Et quel plaisir de pouvoir, jour et nuit,
M'en régaler sans mesure et sans cesse ! »
Impatient d'assurer son bonheur,
Sur une olive alors son bec se précipite.
Fatale expérience ! il jette un cri d'horreur,
Et d'une aile tremblante il regagne son gîte.
Mais il fuit vainement. Sa curiosité
Par l'amer chicotin est à jamais punie
Du fruit dont son palais conservait l'âcreté,
L'arrière-goût avait gâté
Le plus doux plaisir de sa vie.

Ne cherchez pas le mieux quand vous tenez le bien,
Gens heureux ou qui croyez l'être.
Que vous fait le pourquoi, la cause, le moyen?
Craignez de découvrir, en voulant le connaître,
Que le plus grand bonheur ne tient souvent à rien.

FABLE XIII.

LE LION ET LES VAUTOURS.

Sur les rives de la Gambie,
Vers les pays où les Anglais
Exploitent à la fois, aux bravos des niais,
La traite et la philanthropie,

Régnait un vieux lion, dont l'unique désir
Était d'atteindre en paix le terme de sa vie,
Et par goût ou par flatterie,
Vizirs et courtisans s'empressaient d'applaudir
A la royale fantaisie.
Un frondeur intraitable, un braillard de vautour.
Troublait seul cette paix commune.
Il avait choisi pour tribune
Un baobab, un arbre aussi gros qu'une tour;
Et, de l'aube à la fin du jour,
Sa criaillerie importune
Fatiguait sans pitié le monarque et sa cour.
Pour en finir les vizirs s'assemblèrent,
Et, suivant l'usage introduit
Dans tous les corps qui délibèrent,
Avant de s'accorder on fit beaucoup de bruit.
Pour clore le bec au coupable,
Le tigre fut d'avis qu'il fallait l'égorger.
L'éléphant, d'humeur plus traitable,
Soutint qu'il valait mieux lui donner à manger,
Rappelant ce chien de la fable,
Qu'on empêchait de mordre et d'aboyer
En lui remplissant le gosier.

Cet avis fut celui du maître.
Des mets dont à l'instant venaient de se repaître
Les vizirs et leur souverain,
Restait un quartier de gazelle,
Qu'un ours un peu bourru, mais serviteur fidèle,
Convoitait de ses yeux où respirait la faim.

Sans égards pour de longs services,
Sous la gueule de l'ours prenant ce rogaton,
Au criard importun le monarque en fit don,
Sachant très-bien que ses caprices
Du zélé serviteur obtiendraient le pardon.
Le vautour se repat et se tint en silence;
Et le lion, tout fier de ce trait de clémence,
S'endormit comme un bienheureux.
Mais voilà les vautours de toute la contrée,
Qui viennent, alléchés par ce don généreux,
Faire autour du dormeur un bacchanal affreux,
Pour avoir part à la curée.
« Qu'est cela? dit le roi brusquement réveillé.
— C'est l'effet du parti qu'on vous a conseillé,
Dit l'ours, et gardez-vous de vous laisser reprendre,
Vous n'en finiriez pas. S'ils ne sont que frondeurs,
N'ayez pas l'air de les entendre.
S'ils font du mal, tâchez de leur en rendre;
Mais si vous achetez ainsi les clabaudeurs,
On clabaudera pour se vendre. »

FABLE XIV.

LA GRUE ET LA TAUPE.

Une grue, arrivant des rochers de Thulé,
Avait dans nos climats suspendu son voyage;
Et, lasse de croquer des grains d'orge ou de blé,

Errait le long du marécage,
Fouillant de son bec effilé
Toutes les fentes du rivage.
Son regard, qui planait du haut de son long cou,
A quatre pas vit tout à coup paraître
Un ver, qui, par instinct ou par calcul peut-être,
Rentra bien vite dans son trou.

La grue en est friande; et son bec et sa serre
De l'insecte à l'envi détruisent la maison.
Elle déchire le gazon,
Disperse et fait jaillir la terre,
Et se démène tant, que son bec à la fin
Arrive au fond du souterrain.
Mais que l'espoir, le bonheur et la joie
Sont des biens décevants et prompts à s'envoler!
Au moment où la grue allait saisir sa proie,
Une taupe sans bruit venait de l'avaler.

Vous qui, dans vos désirs, vos projets et vos vues,
Marchez à ciel ouvert par des routes battues,
Hommes francs et loyaux, méfiez-vous toujours
Des gens qui vont sous terre et par d'obscurs détours:
L'intrigant est la taupe, et vous êtes des grues.

FABLE XV.

LA ROSE MOUSSEUSE.

Sur un rosier mousseux, dont la tête élégante
Embaumait l'air du parfum de ses fleurs,
Se distinguait, parmi ses sœurs,
La rose la plus belle et la plus éclatante.
La Grèce en eût jadis, dans ses jours solennels,
De Vénus paré les autels.
« Les Grâces, disait-on, l'offriraient à leur mère.
Elle charme à la fois la vue et l'odorat.
Voyez quel réseau délicat,
Sur le calice qui l'enserre,
Forme cette mousse légère !
Quel relief elle donne à son vif incarnat ! »

C'est ainsi qu'en passant on lui rendait hommage.
Mais cet éloge excitait le dépit
D'un chétif arbrisseau dont le tronc décrépit
Végétait dans le voisinage,
Et dont la mousse étouffait le feuillage.
« Voyez, murmurait-il, voyez l'iniquité !
C'est la mousse qui rend cette rose si belle ;
Et l'on me jette à peine un regard de côté,
Moi qui suis tout couvert de ce qu'on vante en elle. »

Que répondre à cet arbrisseau?

Qu'il faut en tout de l'art, du goût, de la mesure.
Tout sied à la beauté, tout lui sert de parure;
Elle est de ses atours le plus riche joyau;
De son reflet se parent toutes choses;
Mais, fût-il tout brillant de rubis et de roses,
Le laid ne sera jamais beau.

FABLE XVI.

LE TORRENT ET LA DIGUE.

Un torrent, qui de ses ravages
Avait longtemps désolé ses rivages,
Se plaignait qu'une digue eût enchaîné ses flots,
Et l'apostrophait en ces mots :
« Pourquoi m'imposes-tu cette gêne inutile?
Si je fus autrefois dangereux, indocile,
Pour mes débordements justement détesté,
Je suis changé, tu vois; je suis doux et tranquille :
Rends-moi toute ma liberté.

— Oui, répondit la digue avec plus de franchise;
Oui, je vois dans tes mœurs un changement parfait.
Ton onde même fertilise
Les vallons qu'elle ravageait;
Mais, dans cette métamorphose,
Ne suis-je pas pour quelque chose? »

L'argument était juste, et, pour le prouver mieux,

Sur les pas de l'hiver survint un gros orage ;
La digue fut rompue, et, s'ouvrant un passage,
Le fier torrent reprit ses penchants furieux.
Les campagnes épouvantées,
Les arbres abattus, les terres emportées
Dirent au laboureur, dont les cris déchirants
Redemandaient aux flots ses moissons dévastées.
Qu'il faut des digues aux torrents.

FABLE XVII.

UNE SOIRÉE CHEZ LA PERRUCHE.

Dame perruche un soir recevait compagnie ;
Le cercle était nombreux, quoique à ses visiteurs
Elle eût promis un concert d'amateurs,
Dont Dieu vous garde pour la vie !
Un beau chardonneret devait y déployer
Les merveilles de son gosier.
C'était un protégé de madame la pie,
Jeune provincial débarqué fraîchement,
Et que déjà la calomnie
A la vieille bavarde adjugeait pour amant.

Après un air chanté par la fauvette,
Et la romance du serin,
Le chardonneret vint enfin.
Ce n'était pas trop mal : une voix franche et nette,

De la méthode, un peu de goût ;
Un amateur comme on en voit partout.
Dame perruche entonna la louange,
Et tout le cercle en jeta largement.
A madame la pie on en fit compliment.
« Charmant ! divin ! s'écriait la mésange
En minaudant et coquetant.
— Oui, disait le pinson, il chante comme un ange.
Son triomphe est certain ; tout le monde en voudra.
S'il veut entrer à l'Opéra,
Au prix où sont les voix, je lui prédis d'avance
Qu'on le paîra plus cher qu'un maréchal de France. »

Notre chardonneret, enivré, transporté,
Se prosterne en avant, s'incline de côté ;
Et de peur d'éveiller l'envie,
Comprimant dans son cœur ses bonds de vanité,
Rassemble dans son œil, de plaisir humecté,
Tout ce qu'il a de modestie.
Il craint enfin d'étouffer de bonheur,
Prend congé de son auditoire,
S'échappe avec la pie et, savourant sa gloire,
Se pavane en triomphateur.
Mais que le pauvre sot aurait baissé la tête,
S'il avait entendu les brocards et les ris
Dont la perruche et ses amis
Avaient salué sa retraite !
« Quelle voix ! disait-on ; quel pitoyable accent !
Et cela se croit du talent !
Avez-vous vu sa bonhomie ?

Comme il croyait à notre enchantement !
Oh ! c'est un renfort excellent
Pour les orgues de Barbarie. »

Souvenez-vous de mon chardonneret,
Poëtes de salon, et vous, grands virtuoses,
Qui sur quelques bravos rêvez d'apothéoses.
Mais à cet accident quel homme n'est sujet ?
Si de nous, devant nous, le monde dit merveille,
Pour bien savoir ce qu'il en est,
Il faudrait en sortant y laisser une oreille.

FABLE XVIII.

LES ROSIERS ET LES ÉGLANTIERS.

Des rosiers taillés en buissons,
Fiers de leur vieille forme et de leur vieille race,
Depuis cent ans et plus, de drageons en drageons,
Fleurissaient à la même place.
Purs des insultes du greffoir,
Aucun d'eux n'eût osé prévoir
Que jamais aux rameaux d'une tige étrangère
Leur souche aurait transmis sa séve nourricière.
Mais le Temps en avant poussait tous les métiers,
Et le Progrès, ce Dieu par qui l'on déraisonne,
Gagnant les serviteurs de Flore et de Pomone,
Il advint un beau jour qu'auprès de mes rosiers,

Dans ce jardin, où d'âge en âge,
Ils avaient régné sans partage,
On transplanta des églantiers.

Grande fut leur surprise et surtout leur colère.
« Des sauvageons dans un parterre !
Se dirent-ils entre eux; les rangs sont confondus.
Qu'ils restent dans les bois ; sied-il à notre terre
De produire des gratte-culs ? »
Le printemps répondit à cet amer langage.
Des arbustes qu'aux bois renvoyaient leurs dédains,
La greffe avait changé la nature sauvage.
Ils avaient des rosiers revêtu le feuillage,
Et des plus belles fleurs ils paraient nos jardins.

Il fallut bien alors y souffrir leur présence.
Le premier engoûment alla même plus loin.
On eut pour les nouveaux plus d'estime et de soin.
C'est ainsi qu'on en use en France;
Et fier de cette préférence,
Plus d'un églantier parvenu
Déjà des vieux rosiers affectant l'importance,
Leur rendait le mépris qu'il en avait reçu.
Il avait tort, les autres l'avaient eu :
Pour un travers commun ayons de l'indulgence.

Voyons ; avec l'orgueil ne pourrait-on traiter?
Les vieux rosiers encor donnent de belles roses ;
Dans nos jardins ils ont droit de rester.
Les fleurs plus récemment écloses,

Maîtresses du terrain, ne peuvent le quitter.
Vieilles souches, tiges nouvelles,
Églantiers et rosiers, soyez bien avertis
Que l'éclat de vos fleurs fait seul tout votre prix.
Le public aujourd'hui n'entend plus vos querelles.
Fleurissez à l'envi du mieux que vous pourrez;
Et ceux qui produiront les roses les plus belles
Seront les mieux reçus et les plus honorés.

FABLE XIX.

L'ORMEAU ET LES RONCES.

Les vents dans un hallier portèrent une graine;
Il en naquit un jeune ormeau.
C'était d'abord un germe d'arbrisseau,
Qu'un regard d'aigle eût découvert à peine.
Des ronces, enlaçant leurs sarments épineux,
L'étouffaient à l'envi sous l'épaisse crinière,
Sous la voûte inhospitalière,
Que formaient en rampant leur feuillage et leurs nœuds;
Le pressaient de leurs dards; et leur ligue ennemie,
Au Dieu qui verse à tous la lumière et la vie
Fermant du nouveau-né le ténébreux berceau,
Espérait, dans sa jalousie,
Qu'il y trouverait un tombeau.

Il en fut autrement. A travers cette voûte,

Le jeune ormeau, se frayant une route,
Apparut enfin au grand jour,
Poussa, devint un arbre au vigoureux feuillage,
De ses rameaux, de son ombrage,
Fit admirer le spacieux contour,
Fut enfin l'honneur du bocage.
Alors, pour grandir avec lui,
Les ronces l'entouraient de leurs tiges grimpantes;
Et ces rivales suppliantes
Semblaient mendier son appui.
« Qu'est-ce donc, mes bonnes voisines?
Leur dit l'ormeau devenu grand.
Vous me caressez maintenant,
N'ayant pu m'étouffer sous vos faisceaux d'épines!

— Nous! vous étouffer, monseigneur!
Lui répondit la plus diserte;
Nous! méditer, conjurer votre perte!
Quelle injustice! quelle erreur!
Du froid hiver pour vous nous craignions l'inclémence,
Nous craignions de l'été la mortelle chaleur;
Et notre ombrage protecteur
En a préservé votre enfance. »
Les hommes n'auraient pas mieux dit;
Il est dur avec eux d'être faible et petit :
Chacun vous froisse et vous opprime.
Grandissez, vous serez flatté
Par ceux qui de leur lâcheté
N'auront pu vous rendre victime.

FABLE XX.

UN COMBAT DE COQS.

Dans un de ces tournois si chers à l'Angleterre,
Trois jeunes coqs, dont les ergots
Étaient armés de l'éperon de guerre,
Pour trois grands parieurs combattaient en héros.
Déjà sur la sanglante arène,
L'un des trois champions, mortellement blessé,
Était tombé sans force et presque sans haleine;
Et de son sein, par l'acier traversé,
Présage d'une fin prochaine,
Sortait un son plaintif avec effort poussé.

Enflammés d'un même courage,
Par les cris des joueurs excités, enhardis,
Les deux autres luttaient; et nul des deux partis
Ne se flattait encor du plus faible avantage.
Leurs poitrails sanglants, déchirés,
Se roidissaient, se heurtaient avec rage;
Et de leurs cous, sous leurs becs acérés,
Voltigeait l'éclatant plumage.
Bientôt l'un par l'autre embrassés,
De leurs ailerons enlacés,
Ils s'enveloppent, ils s'étreignent;
Dans les flancs l'un de l'autre en silence enfoncés,
D'un sang épais et noir leurs éperons se teignent;

Et, dans leurs tranquilles fureurs,
Ils ne présentent plus à la foule inquiète
Qu'une masse de plume, immobile et muette,
Que d'un œil stupéfait contemplent les joueurs.
Le Destin enfin se déclare :
Cette masse se meut, tressaille, se sépare ;
L'un des deux combattants retombe inanimé ;
L'autre remue encor sa crête pantelante,
Se roule, bat le sol de son aile mourante,
Et les juges l'ont proclamé.
Il est vainqueur, mais il expire ;
Et son maître à l'instant s'emparant des enjeux,
Court, aux dépens des malheureux,
Avec ses compagnons boire, fumer et rire.

A ce sanglant spectacle assistaient trois vieillards.
L'un avait jusqu'au bout soutenu les Stuarts,
Un autre de Cromwell défendu la bannière ;
Le dernier, vieux parlementaire,
Avait du roi Williams suivi les étendards.
« Ces trois coqs, dirent-ils, sont un peu notre image.
Divisés dès notre jeune âge,
Nous avons combattu pour trois maîtres divers ;
Ils ont eu tour à tour des succès, des revers,
Et tour à tour régné sur la vieille Angleterre.
Que nous ont profité ces trente ans de combats ?
Bien des nôtres sont morts ; on les a mis en terre
Sans que l'heureux du jour ait pleuré leur trépas,
Sans que rien de leur perte ait consolé leur mère.
Et nous, qui survivrons peut-être à nos partis,

Nos maîtres et leurs favoris
Ont-ils jamais su qui nous sommes?
Est bien fou qui se bat pour des querelles d'hommes.
Battons-nous, s'il le faut, mais pour notre pays. »

FABLE XXI.

LE VAISSEAU EN PÉRIL.

Un vaisseau, tourmenté par de longs ouragans,
Contre les aquilons et les flots mugissants
Luttait sur une mer d'écueils environnée;
Et, plus fatale encor que les flots et les vents,
La Discorde en son sein rugissait déchaînée.
Son équipage mutiné
Ne reconnaissait plus la voix du capitaine.
Il ne pouvait régler la manœuvre incertaine
Du malheureux navire aux vents abandonné.
Matelots, mousses et novices,
Tous veulent commander; nul ne veut obéir;
Chacun a son avis, son orgueil, ses caprices.
C'est un tapage à ne plus rien ouïr;
Et le vaisseau, dont l'ouragan se joue,
Au sud, au nord, au couchant, au levant,
Présentant tour à tour et la poupe et la proue,
Va tantôt en arrière et tantôt en avant.

De ce désordre innocentes victimes,

Les passagers en vain criaient aux disputeurs :
« Manœuvrez, sauvez-nous, suspendez vos fureurs;
Ou cette mer terrible, en ses profonds abîmes,
Mettra bientôt d'accord et vaincus et vainqueurs. »
D'une frayeur trop juste inutile requête!
Livré sans gouvernail au choc des éléments,
Sur la pointe d'un roc le navire se jette,
Et d'effroyables craquements
Répondent aux mugissements
Des vagues et de la tempête.
Ce malheur éteint-il la rage des partis?
Non, non; de leur ruine ils s'accusent l'un l'autre;
La dispute redouble; on n'entend que ces cris :
« C'est ta faute. — Non, c'est la vôtre.
— C'est vous. — C'est toi qui nous perdis.

— C'est la faute de tous, répond le capitaine,
Dont la voix, libre enfin, domine les clameurs.
C'est votre vanité qui fit tous nos malheurs.
De vos divisions vous subissez la peine. »
Un dernier craquement retentit à ces mots.
Le pont s'était ouvert sous la vague en furie;
Un dernier cri s'élève, et l'abîme des flots
Se referme en grondant sur la nef engloutie.
Je ne sais point sous quels climats
Ni sous quel nom naviguait ce navire;
Mais, vous qui me lisez, vous pourriez me le dire,
Et, si vous m'en croyez, vous ne l'oublîrez pas.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

JUPITER ET LE SAPAJOU.

Un de mes honnêtes critiques,
Tout en louant mes vers, ce qui ne déplaît pas,
Me reprochait pourtant, comme un très-vilain cas,
Mes quelques fables politiques.
Le reproche arrive un peu tard.
Ésope dans Samos, Menénius dans Rome,
Et Phèdre et le malin qu'on appelle bonhomme,
Peuvent en réclamer leur part.
La fable politique est la première en date.
La Vérité jadis dut emprunter sa voix,
Pour régenter les peuples et les rois,
Tous les pouvoirs enfin qu'on redoute et qu'on flatte.
Les temps où nous vivons en seraient-ils exclus?
Dans les nouvelles mœurs n'est-il que des vertus?
Tous nos hommes publics sont-ils de vrais modèles?
Dans ce bruyant conflit d'électeurs et d'élus,
Ne voit-on pas surgir des passions nouvelles,
Des scandales nouveaux et de nouveaux abus?
Aux honneurs que la Charte au mérite réserve,

L'intrigue et la faveur n'ont-elles plus de part?
Et, parmi tous ces grands d'hier et de hasard,
Juvénal vivrait-il sans déchaîner sa verve?

Nous voguons, direz-vous, en pleine liberté;
Il n'est plus de pouvoir qu'on n'attaque et ne fronde,
Et, quand on jette enfin la vérité
A la face de tout le monde,
Pourquoi voiler sa nudité?
D'accord, mais qu'a produit cette véracité?
De l'aigreur, de la haine et toujours du scandale,
Sans nul profit pour la morale;
Des injures, des démentis,
Qu'à la tête et partout, d'une façon brutale,
Se lancent tour à tour les gens et les partis.
En face du public, dont l'œil malin les guette,
Nul à ses détracteurs n'ose donner raison.
L'orgueil se fait en eux l'avocat du démon.
La fausse honte les arrête.
Nul regret, s'il en vient, n'arrive au repentir;
On se cabre et roidit contre sa conscience;
Et l'on meurt dans l'impénitence,
Pour n'oser pas tout haut se convertir.
Mais lorsque, se couvrant d'un voile allégorique,
Sous le nom emprunté d'un être fantastique,
La fable attaque un vice, un travers, une erreur,
L'homme, en qui la leçon goutte à goutte pénètre,
Pour juge et pour témoin n'ayant plus que son cœur,
Se travaille en secret, et s'amende peut-être,
Si, tant qu'il peut pécher, s'amende le pécheur.

Je suivrai donc ma tâche; et, si la voix publique
Daigne encor applaudir à ma muse critique,
Je ferai bonne guerre aux vanités du jour.
C'est là que doit frapper l'arme du ridicule.
C'est là qu'est le danger, je le dis sans détour.
Mais cette fois, en prenant ma férule,
Je m'adresse aux petits; les grands auront leur tour.

Au temps où Jupiter menait la race humaine,
Pour se désennuyer des humeurs de la reine,
Qui souvent tourmentait son infidèle époux,
Il avait fait venir des plages de Cayenne,
Que les dieux connaissaient bien longtemps avant nous,
Le plus joli des sapajous.

Un jour le favori, las d'amuser son maître,
Lui disait : « Sais-tu bien, mon Jupiter tonnant,
Que le monde va mal? et, si tu l'as fait naître,
Je ne t'en fais pas compliment;
Il n'est pas ce qu'il devrait être.
Que font, pour ne citer que le règne animal,
Tant d'êtres inégaux, enfants de ton caprice?
C'est de la part d'un dieu la plus dure injustice.
Chacun enfin de tous devrait être l'égal.

— C'est juste, répondait le roi de toute chose;
Je reconnais ma faute et la veux réparer.
Vois-tu ces animaux qui sucent une rose?
Eh bien! en pucerons je vous métamorphose.
Vous serez tous pareils, cesse de murmurer.

— Doucement, dit le singe, il faut bien nous entendre.
Si j'aspire à changer, ce n'est pas pour descendre.
— Soit, » reprit Jupiter; et les êtres vivants,
Que nourrissaient et la terre et ses îles,
Cirons, mouches, fourmis, jusqu'aux moindres reptiles,
Furent tous par un mot changés en éléphants :
La terre en était pleine; et toute sa surface
Ne suffisait plus même à l'effrayante masse
De ses monstrueux habitants.

Mon péroreur, serré par la tête et les flancs,
Ne pouvant plus bouger de place,
N'ayant pour paître que l'espace
Où par ses gros voisins il était enchâssé,
Criait : « Bon Jupiter, délivre-moi de grâce
De ce peuple géant dont je suis oppressé. »
Mais le dieu répondait que toute créature
Avait droit comme lui de croître et de grandir;
Qu'étant tous désormais de la même nature,
Il ne pouvait à chacun départir
Plus d'espace ni de pâture.

Mon singe reconnut que son rêve était fou,
Et, revenant à sa première forme,
Aima mieux vivre sapajou
Que de mourir de faim dans une taille énorme.
Mais tous les rêveurs d'aujourd'hui
Le comprendront-ils comme lui?
Oui, dira chacun d'eux, cette belle utopie
N'est qu'une illusion de la philanthropie.

Mais, puisqu'il faut des petits et des grands,
Pourquoi ne suis-je pas au rang des éléphants?
Et cette outrecuidance, en révoltes féconde,
Peut durer autant que le monde.

FABLE II.

LES TROIS SAINTS.

Saint Ange a le cœur bon, l'âme compatissante.
Un poulet qu'on égorge, un lièvre ensanglanté
Font frissonner sa sensibilité.
Aux cris plaintifs de leur voix expirante,
Il pâme de douleur ou fuit épouvanté.
Mais saint Ange est gourmand; et, quand la nappe est mise,
Quand du malheureux lièvre et du pauvre poulet
Son odorat aspire le fumet,
Qu'il dépèce leur chair exquise,
Adieu pitié, scrupule et souvenir dolent.
Ce n'est plus qu'un mets succulent,
Que savoure sa gourmandise.

Saint Bris parle toujours d'honneur et de vertu,
De conscience et de droiture;
A la plus faible créature
Il n'oserait faire tort d'un fétu.
Mais des immenses biens que lui légua son père,
Vieux croquant par la fraude et l'usure enrichi,

Saint Bris jouit en paix sans remords ni souci,
Et du haut de son char jette boue et poussière
Sur la veuve et sur l'orphelin,
Que son père a laissés sans refuge et sans pain.

Saint Luc s'est fait un nom dans la littérature.
Il aime fort la gloire et la veut noble et pure.
L'intrigue est à ses yeux une honte, un ennui.
Mais il a des amis qui cabalent pour lui,
Et, contre ses rivaux déchaînant leur critique,
Remplissent l'univers de son panégyrique.
Il le sait, il l'oublie; et fou de vanité,
Étourdi du vain bruit que fait sa renommée,
Se pavanant dans sa fumée,
Il jette au nez de tous son immortalité.

Je sais bien d'autres saints que sans doute on devine;
Mais je m'en tiens à ces trois-là,
Et dis que, pour jouir en paix de ce qu'on a,
Il ne faut pas toujours en chercher l'origine.

FABLE III.

L'ÉCHAFAUDAGE ET LE PALAIS.

Un vaste échafaudage, à grands frais assemblé,
Et d'ouvriers divers incessamment peuplé,
Masquait d'un beau palais la façade nouvelle;

Et, grâce à leur travail actif, industrieux,
Sous le marteau, sous la truelle,
Le palais à grands pas cheminait vers les cieux.

Enfin parut sur le faîtage
Le drapeau couronné de rubans et de fleurs,
Annonçant à tous les flâneurs
Que l'architecte avait achevé son ouvrage.
Mais, à peine investi de toutes ses splendeurs,
Le palais s'avisa que ce lourd équipage
De chèvres et de cabestans,
De madriers et de palans
Était pour sa grandeur un fort sot entourage;
Et pièce à pièce démonté,
Tout l'attirail du pauvre échafaudage
Fut au fond d'un hangar pêle-mêle emporté.

Cela se fait partout, direz-vous? oui, sans doute;
C'est là précisément que j'en veux arriver.
Je dis que, si le sort vous jette sur la route
De quelque ambitieux qui tend à s'élever,
Le plus sage est de vous sauver.
Il est, tant qu'on le sert, doux, avenant, facile.
Mais que ce soit un prince, un ministre, un tribun,
Dès qu'on a cessé d'être utile,
On est bien près d'être importun.

FABLE IV.

LES OISONS ET LE FLEUVE.

Sur un fleuve au courant rapide,
Des oisons s'ébattaient, et par cent et cent tours,
Fiers de bouleverser cette arène liquide,
S'avisèrent enfin d'en refouler le cours.
Voilà donc ma troupe amphibie
Qui se range et s'étend de l'un à l'autre bord,
Sur une ligne étroitement unie,
Et contre le courant fait un commun effort.
Sur leurs poitrails battus par la vague écumante,
S'amassaient les débris des forêts et des champs,
Les chaumes, les gramens que lui jetaient les vents,
Qu'entraînait son eau bouillonnante.

A les saisir, à les entrelacer,
L'escadron emplumé s'empresse et se fatigue,
Pense opposer au fleuve une puissante digue,
Croit en le remontant qu'il le fait rebrousser;
Et, redressant alors leurs trompettes bruyantes
Au sommet d'un long cou qui domine les flots,
De leurs fanfares discordantes,
Mes oisons triomphants fatiguent les échos.
Mais le fleuve se rit de leur burlesque audace.
Sur eux, entre leurs cous, son onde filtre et passe.
Sous leurs pieds, sous leur digue, il coule à plein canal.

Leurs efforts et leur bacchanal
N'en ont troublé que la surface.

Les changements d'État, les révolutions,
Qu'amène le temps dans sa course,
Sont aussi des courants, que nos rébellions
Ne font point aisément reculer vers leur source ;
Et quand je vois tant d'honnêtes vivants
Tourner vers le passé leurs regrets décevants,
En faveur du vieux temps écrire des volumes,
En méditer, en rêver le retour,
Je ne dis pas : Oisons ; mais je suis à mon tour
Tenté de regarder s'il leur pousse des plumes.

FABLE V.

LE MOUTON RÉVOLTÉ.

« Pourquoi me chasses-tu du champ où je veux paître?
Disait au chien qui lui mordait la peau
Un mouton séparé du reste du troupeau.
— C'est que le champ n'est pas à notre maître,
Répondit le chien irrité ;
Le bien d'autrui doit être respecté. »
Le maraudeur n'admet point la sentence
Qu'oppose à ses désirs le fidèle gardien.
Les règles du tien et du mien
Révoltent son indépendance.
Il veut incorporer dans le code mouton

Les doctrines de Saint-Simon.
Il crie au privilége, à l'abus de puissance;
Et sur le besoin de manger
Fondant le droit de paître en tous lieux, sans défense,
Finit par demander avec impertinence
A quoi servent les chiens et même le berger.

Pendant qu'il argumente en profond communiste,
Un loup terrible arrive et s'élance en hurlant.
Le mouton s'enfuit en bêlant.
Mais à cet ennemi le chien court et résiste,
Le terrasse, le mord; et, le berger aidant,
Le laisse inanimé sur le gazon sanglant.
« Eh bien! dit-il au tribun porte-laine,
Dont la peur rabattait la parole hautaine,
Et qui se tenait coi parmi ses compagnons,
Tu vois à quoi les chiens et les bergers sont bons :
Empêcher qu'on te nuise, et t'empêcher de nuire,
Voilà ma charte et rien de plus. »
Solon n'eût pas mieux dit; et, sans suer à lire
Les cent et cent traités à ce thème cousus,
Avec ces mots bien entendus,
On gouvernerait un empire.

Mais de ce pacte social
La moitié seulement plaît à mon réfractaire.
En trouvant juste et bon d'être à l'abri du mal,
Il voudrait retenir le plaisir de mal faire;
Et je connais sur cette terre
Bien des portraits de cet original.

FABLE VI.

LA CORNEILLE ET LA FRÉSAIE.

Loin de son ténébreux réduit,
Une frésaie, oiseau de nuit,
S'était pendant le jour sur un chêne endormie.
Une corneille l'y surprend,
Et, l'attaquant avec furie,
Fait voler sous son bec le plumage sanglant.
La frésaie a grand'peine à défendre sa vie.
Sa paupière au soleil ne pouvant se rouvrir,
Elle fuit au hasard devant une ennemie,
Qu'elle ne peut voir ni punir.
Dans le creux d'un rocher enfin elle s'abrite;
Et le peuple frésaie, à ses cris ameuté,
Proclame l'infamie et la déloyauté
De cette brutale poursuite.

La nuit revient; la frésaie à son tour
Voit dans l'obscurité comme l'autre en plein jour,
Et, dans un bois trouvant une corneille
A coups de bec l'attaque et la réveille.
C'est la corneille alors qui crie au guet-apens,
A l'assassin, à l'infamie,
Qui, fugitive et poursuivie,
Invoque maintenant justice et droit des gens;

Et le peuple corneille à ses cris se rallie
Pour condamner ces mauvais traitements.

C'est qu'en ce monde, hélas ! nous avons deux langages,
Suivant que le destin nous sert ou nous trahit.
Aux dépens du prochain, chacun à son profit
Abuse de ses avantages,
De sa force ou de son crédit.
Mais, quand la chance tourne, on change de système.
Tel, qui de grand et fort devient faible et petit,
Condamne dans autrui ce qu'il a fait lui-même.

FABLE VII.

LA LIGNE DROITE.

« La ligne droite est la meilleure;
Suis-la toujours, mon fils, sans jamais dévier, »
Disait un bon bourgeois ; et le jeune écolier,
Pour voir Paris sorti de sa demeure,
Rumine, en suivant le trottoir,
L'avis que de son père il vient de recevoir.

Au coin du boulevard son étoile l'adresse ;
C'était un vaste et bruyant carrefour,
Où se croisaient à toute heure du jour
Des embarras de toute espèce.
Pour franchir ce pas périlleux,

Mon jeune homme, docile aux leçons de son père,
Sur le mur opposé prend un point de repère.
Et marche droit au but où s'attachent ses yeux.

Un chien accourt, le froisse et le couvre de fange.
Il se plaint, mais il va; puis viennent deux porteurs,
Dont le brancard pesant le heurte et le dérange,
Qui passent en riant de ses vaines clameurs.
Tandis qu'il les maudit, un cheval qu'on exerce
De son large poitrail le frappe et le renverse;

Et sur ses pieds endoloris,
A peine a-t-il dressé son épine dorsale;
Ses yeux un peu troublés ont à peine repris
Son point de mire et sa ligne fatale,
Que d'un terrible gare ébranlant le quartier,
Un cocher d'omnibus, dont le fouet le menace,
Le force à reculer devant la lourde masse,
Dont l'avant-train l'allait broyer.

Le colosse roulant lui cède enfin la voie;
Il se remet en ligne, et tout en clopinant
Vers son point de repère il s'élance avec joie.
O dieux! un tilbury, plus léger que le vent,
L'atteint de sa rapide roue,
Lui démonte le bras, et sur un tas de boue,
A quinze pas du but, le jette pantelant.

La foule accourt, l'entoure, le ranime;
Et d'un accent piteux mêlé de quelques pleurs,

Il conte son histoire et surtout la maxime
Qui lui causa tant de malheurs.
Quand un des assistants, qui, sous trois dynasties,
Avait, en louvoyant à travers les partis
Passé d'une mansarde en de riches lambris,
Et gagné des châteaux, des croix, des armoiries,
Lui dit : « Votre cher père est un homme loyal;
Mais croyez-en votre disgrâce :
En suivant ici-bas la ligne qu'il vous trace,
On ne va droit qu'à l'hôpital. »

FABLE VIII.

LE BLOC DE MARBRE.

Des rochers de Paros aux murailles d'Athène
Un bloc de marbre transporté,
Et par un Phidias habilement sculpté,
Avait pris la figure humaine
D'un héros qu'honorait cette illustre cité.
Déjà, pour recevoir la nouvelle statue,
Un piédestal s'élève au pied du Parthénon;
Et de tous les côtés la foule est accourue,
Pour solenniser la venue
D'un chef-d'œuvre rival de l'antique Apollon.
« Qu'il est beau, disait-on, quel noble et fier visage!
Non, jamais le ciseau n'a produit rien de mieux;
C'est de notre héros la plus parfaite image,

C'est le héros lui-même, et tel qu'à notre hommage
Doivent s'offrir les demi-dieux. »

Un rustre, confondu dans cette foule avide,
A ces mots louangeurs opposait les éclats
D'un rire accompagné de ce dédain stupide,
Qu'un sot répond toujours à ce qu'il n'entend pas.
« Un héros, disait-il, un demi-dieu ! quel conte !
Mon pays en aurait à revendre à ce compte ;
Car je suis de Paros, d'où ce marbre est sorti.
De mon pic sous ses pieds vous voyez le vestige.
Qui le prend pour héros est frappé de vertige ;
Ou, s'il est sain d'esprit, il a parbleu menti. »

Dans ce vieux temps moins philanthrope,
Moins savant que la jeune Europe,
Les vieux Grecs ignoraient que pour un démenti
On dût couper la gorge à son meilleur ami.
Mais ils riaient des sots comme on en rit en France,
Et l'homme de Paros fut berné d'importance,
Mais n'en fut pas plus converti.
Prospérez, devenez illustre,
Vous trouverez toujours des sots pour le nier.
Vous ne serez pour eux qu'un enfant du quartier,
Ce que le bloc de marbre est aux yeux de ce rustre.

FABLE IX.

L'AVARE ET SON CHIEN.

Si l'homme rarement tolère dans les autres
Les vertus qu'il n'a point en lui,
Nous aimons les vices d'autrui,
Quand ils servent d'excuse aux nôtres.
Maître Harpagon, lassé d'admirer son trésor,
Suivait de l'œil son chien, qui, sous un tas de paille,
Allait cacher un pilon de volaille.
« C'est bien, dit-il, c'est bien, mon cher Azor;
C'est très-bien d'amasser. Laisse dire et redire
Que l'avarice est un défaut.
L'instinct qui te guide et t'inspire
Est un avis qui vient d'en haut.
Contre nos détracteurs cela doit nous suffire. »
Et, tout en répétant : « C'est bien, »
Harpagon caressait son chien.

Mais le soir même, hélas! voyant la pauvre bête
A pas de loup marcher vers sa cachette,
Reprendre l'os et le ronger :
« Que fais-tu là? dit l'avare en colère;
Je louais ce matin ta sagesse exemplaire,
Et tu cachais cet os, maraud, pour le manger.
— Eh! quel meilleur emploi pouvais-je donc en faire?
Répond Azor en broyant son pilon.

Je n'avais ce matin nul besoin de pâture,
Et j'ai caché ce rogaton.
J'ai faim, je le reprends. C'est la loi de nature.
C'est avoir un coup de marteau,
Que de cacher son bien pour n'en pas faire usage.
Autant vaut le jeter à l'eau. »

La maxime était bonne et sage;
Mais n'ayant cette fois, pour prix de son adage,
Qu'un coup de pied sur le museau,
A ses dépens, hélas! mon chien put reconnaître
Que, pour être aimé de son maître,
Il valait mieux flatter que blâmer ses penchants;
Et c'est l'avis de bien des gens,
Que l'on reconnaîtra peut-être.

FABLE X.

LES DEUX SOLEILS.

« Mon père, s'écriait un enfant curieux,
Tu sais bien ce soleil si brûlant, si terrible,
Dont le visage ardent, l'éclat impérieux,
A mes regards inaccessible,
Me forçait à baisser les yeux;
Viens le voir maintenant; pâle, terne, obscurcie,
Sa lumière s'est adoucie.
Il souffre que sur lui s'arrêtent mes regards.

— Ce soleil, mon enfant, ressemble aux grands du monde,
Humbles, doux, avenants, quand la tempête gronde,
Quand leur face et leur ciel sont voilés de brouillards.
Mais que le ciel s'épure, et que leurs feux rayonnent,
L'orgueil reparaîtra sur leurs fronts radieux.
Profite des beaux jours que ces soleils te donnent,
Et pour les voir de près ne risque point tes yeux. »

FABLE XI.

LE CHAT RÉFORMATEUR.

Des murs abandonnés d'un antique manoir
Un vieux renard s'était fait un empire.
A quel titre ? ma foi, je n'ai pas été voir.
Il occupait; cela doit me suffire.
Ce titre fut celui de Hapsbourg, de Tudor,
De Pépin, de Capet, de bien d'autres encor;
L'histoire les absout et souvent les admire;
Et bien fou qui se bat pour savoir si ses rois
S'appelleront Claude ou François.

Un fait plus important, c'est que le poids de l'âge
Otait à mon renard la force et le courage;
Que ses sujets se moquaient de ses lois,
Que son royaume était mis au pillage;
Que d'un ministre enfin il fallut faire choix.
Il prit un chat, Caton des plus austères,

Ferme, vaillant, actif, dans la force des ans,
Incorruptible, juste, à l'épreuve du temps,
N'ayant à remplumer ni frères, ni beaux-frères,
Ni fils, ni gendres, ni parents,
Un ministre en un mot comme on n'en voit plus guères.

Le voilà donc à l'œuvre, attaquant les voleurs,
Réprimant les abus, faisant bonne police,
N'oubliant que lui-même, et, fort de sa justice,
Bravant menaces et clameurs.
Il eut tort sur ce point. Ligués par la vengeance
Contre un réformateur à leur repos fatal,
Ceux à qui profitaient le désordre et le mal
Minaient sourdement sa puissance.
La couleuvre en rampant jusqu'au roi se glissa,
Et, se faisant l'écho de mainte calomnie,
Du favori surtout blâma l'hypocrisie.
D'arbitraire à son tour le lézard l'accusa.
La chouette et la raine, intraitables bavardes,
Dirent que le matou, par ses amours criardes,
Dans son sommeil troublait Sa Majesté.
La souris se plaignit de sa brutalité;
Et tous insinuaient que l'infâme, le traître
Songeait à détrôner son maître.

Le renard, qui d'abord méprisait ces cancans,
Ouvrit au dernier trait son oreille ébahie.
Aucun roi là-dessus n'entendra raillerie.
Il fut la dupe des méchants.
Il renvoya son ministre fidèle;

Et les pillards, libres et triomphants,
Recommencèrent de plus belle.

Réformer les abus est le vœu des grands cœurs.
Mais on y perd sa peine, on s'use à les poursuivre.
Ils renaissent toujours ; et les gens qu'ils font vivre
Seront toujours plus forts que les réformateurs.

FABLE XII.

LES DEUX TISONS.

Aux deux coins d'un foyer deux tisons rejetés
S'éteignaient lentement l'un de l'autre écartés.
Comme un léger duvet, leur cendre chaude encore
Les couvrait à peine ; et sur eux
Leur dernière étincelle, en zigzags lumineux,
Courait comme le météore
Sur la nue aux flancs caverneux.
Encor quelques instants, leur chaleur était morte,
Quand un chef de cuisine ou marmiton, n'importe,
Au centre du foyer bout à bout les remit.
O contact merveilleux ! leur chaleur ranimée
Par des petillements tout à coup se trahit.
Bientôt elle s'échappe en épaisse fumée.
L'étincelle éclate et jaillit ;
Et de leur flamme rallumée
Le foyer enfin resplendit.

Tuteurs et mères de famille,
Vous aussi, maris ombrageux,
A qui le ciel remit, comme un don périlleux,
La garde d'une femme ou d'une jeune fille,
Songez que la nature, en je ne sais quel lieu,
A mis en nous un certain feu,
Qui ne petille ni ne fume,
Qui ne produit ni cendre ni charbons,
Mais qui dure longtemps et qu'un regard allume.
Ne rapprochez pas les tisons.

FABLE XIII.

LES DEUX ÉLÉPHANTS.

Deux éléphants d'un roi du Malabar,
Rivaux de faveur et de gloire,
Dans une chasse au léopard,
S'étaient si rudement disputé la victoire,
Qu'à l'aspect l'un de l'autre enflammés de courroux,
Ils dressaient, agitaient leurs trompes menaçantes.
Leurs oreilles battaient sur leurs énormes cous,
Le sol tremblait des bonds de leurs masses pesantes.
De leurs cris de vengeance ils troublaient le palais,
Se défiaient, s'attaquaient avec rage,
Comme faisaient jadis les Francs et les Anglais,
Singes de Rome et de Carthage.

Jamais chez le peuple éléphant,

Peuple très-susceptible et très-intelligent,
On n'avait vu de plus mauvaises têtes;
Et vous savez que, chez toutes les bêtes,
L'orgueil monte toujours en raison du savoir,
De la fortune ou du pouvoir.
Las enfin de souffrir des querelles fatales,
Qui troublaient ses fêtes royales,
Le sultan décréta qu'ils n'auraient plus l'honneur
De chasser avec Sa Grandeur;
Qu'exilés des lambris et des auges dorées,
Dépouillés des harnais de soie et de brocart,
En deux cahutes séparées,
Les deux rivaux seraient mis à l'écart,
Qu'ils recevraient dans une auge de pierre
La pâture la plus grossière,
Et que dans un profond oubli
Le nom de ces brouillons serait enseveli.

On leur dit d'où venait cette dure sentence;
Et la fierté d'abord soutint l'entêtement.
Ils firent le même serment
De ne jamais pardonner leur offense.
Mais six grands mois de pénitence,
L'ennui de ne rien être et de vivre oubliés
Fléchirent par degrés leur folle résistance.
Ils se virent un jour sans trop d'inimitiés.
Le lendemain ensemble on les fit paître.
Un autre jour enfin, libres et graciés,
A la chasse royale on les vit reparaître,
Heureux de retrouver encor

Et leurs palais de marbre et leurs mangeoires d'or,
Et les caresses de leur maître.

Le silence et l'oubli sont un art merveilleux,
Pour corriger la sequelle importune
Des faquins et des vaniteux.
Mais comment se dépêtrer d'eux,
S'ils ont la presse et la tribune?

FABLE XIV.

LE TABLETIER ET LE MINISTRE.

Dans un coin de son atelier,
Un fort habile tabletier
Avait en un monceau balayé ses rognures.
C'étaient fragments de buis, de frêne, d'ébénier,
Du bois de toutes les natures.
« Que faites-vous de ces ordures?
Lui disait un noble chaland,
Le ministre d'un roi que je place en Asie,
Qui venait commander à son rare talent
Un meuble de marqueterie.
— Tout sert à qui sait l'employer, »
Répond le malin ouvrier,
Qui, le bonnet en main, avec cérémonie,
Jusqu'au bas de son escalier
Reconduisait Sa Seigneurie,

Tout en rêvant à la façon
De lui donner une leçon.

Le voilà donc qui s'ingénie,
Qui reprend ses fragments autrefois rebutés,
Et par le ministre insultés.
Il les tourne et retourne et si bien remanie,
Nuance leur couleur avec tant d'harmonie,
Que de ces bois divers, avec art ajustés
Sort un chef-d'œuvre d'industrie.

Il apporte son meuble, et chacun se récrie.
Le ministre lui-même accourt; et monseigneur
Du tabletier admire le labeur.
« C'est pourtant ce tas de rognures,
Que Votre Grâce appelait des ordures,
Dit l'artiste en se rengorgeant.
Chacune est à sa place et concourt à l'ensemble.
C'est ainsi que tout va dans l'État, ce me semble,
Ajouta-t-il en ricanant.

— Vous avez raison, notre maître,
Lui répond le ministre, en riant à part soi;
L'art de l'homme d'État consiste à bien connaître
Des hommes de son temps la valeur et l'emploi.
C'est ainsi qu'à Paris tout se passe peut-être.
Mais en Asie on suit une autre loi.
L'esprit de corps, le patronage,
L'apostille surtout nous gâtent le métier;

Et j'en connais plus d'un qui chez un tabletier
Devrait faire un apprentissage. »

FABLE XV.

LES DEUX BATEAUX ET LE SINGE.

Deux bateaux descendaient des riantes savanes,
Où de l'Européen les cités et les bourgs
Avaient des vieux Natchez remplacé les cabanes,
Et du Meschassébé suivaient en paix le cours.
Un singe par hasard s'était mis du voyage;
Domestique animal par son maître égaré,
Et dans une des nefs par un mousse attiré,
Il amusait l'un et l'autre équipage.

Quand, au gré des vents et des eaux,
Se rapprochaient les deux bateaux,
Appelé, tiraillé par cent voix discordantes,
Il franchissait d'un bond les vagues bouillonnantes,
Courait après les fruits, fondait sur les gâteaux
Offerts des deux côtés par des mains agaçantes;
Et l'infatigable sauteur,
De l'un à l'autre bord promenant ses gambades,
Changeait à chaque instant, au gré de son humeur,
De navire et de camarades;
Et chacun des bateaux, triomphant à son tour,
Par des transports joyeux saluait son retour.

Quelques singes d'une autre espèce,
Qui, par ambition, souvent même par peur,
De partis en partis voltigent sans pudeur,
Vanteront et peut-être envîront son adresse.
Attendez la fin de la pièce.
Pour être pris à ce jeu périlleux,
Il ne fallait qu'une imprudence.
Dans un élan malencontreux,
Mon singe des deux nefs jugea mal la distance,
Et disparut entre les deux.

« Il pouvait, dira-t-on, se sauver à la nage. »
Sans doute ; mais le ciel ne permet pas toujours
Que l'homme adroit passe pour homme sage.
Un tournant l'engloutit ; et, comme c'est l'usage,
Ceux qui s'amusaient de ses tours
S'amusèrent de son naufrage.

FABLE XVI.

UNE BATAILLE DE CHIENS.

Deux chiens s'étaient pris de querelle,
Et pour moins qu'une bagatelle
S'aboyaient l'un à l'autre et se montraient les dents.
De tous les quartiers de la ville,
Cent autres couraient à la file
Prêter main-forte aux contendants ;
Et, sans savoir d'où venait la dispute,

Quel était l'agresseur, qui des deux avait tort,
Les survenants se jetaient dans la lutte,
Et mordaient l'ennemi que leur offrait le sort.

Bassets, griffons, dogues et braques
Mêlaient leurs aboîments, confondaient leurs attaques.
C'était un tintamarre à ne s'entendre plus,
Une babel de gueules glapissantes,
De fémurs fracassés, de museaux pourfendus,
Et de cuirs éraillés et d'oreilles sanglantes.
Mais que faisaient pendant tout ce fracas,
Les deux provocateurs de ces bruyants combats?
A cent pas du champ de bataille,
Des restes d'un gigot tous deux faisaient ripaille,
Et dînaient côte à côte, aussi calmes et doux
Que s'ils n'eussent jamais éprouvé de courroux.

Bonnes gens de province, il faut bien vous le dire :
Au bruit de la tribune, au fracas des journaux,
Vous croyez que, sous vingt drapeaux,
Le monde politique à Paris se déchire.
Calmez vos sens un peu trop agités.
Tout ce tapage est peu de chose.
Le journal fait et la séance close,
Journalistes et députés
S'en vont dîner ensemble et boire à leurs santés.
Faites comme eux, ne choquez que des verres,
S'égorger sur parole est un métier de fous;
Et, quand il pleut du fer, tous ces prêcheurs de guerres
Ont toujours le secret d'être à l'abri des coups.

FABLE XVII.

L'ÉCREVISSE ET LE PRÉJUGÉ.

Vous, dont les préjugés et les préventions
Troublent les intérêts et les ambitions,
Que l'esprit de parti tourmente et calomnie,
Résignez-vous ; rien n'est plus entêté
Que l'humaine crédulité.
Contre elle, en pure perte, on userait sa vie ;
Et si vous en doutez, écoutez, je vous prie :
L'écrevisse un beau jour vint aux pieds de Jupin
(C'était alors le dieu du ciel et de la terre),
Se plaindre que le genre humain
Calomniait son caractère :
« Père des hommes et des dieux,
Disait-elle en langue divine,
Le préjugé propage un mensonge odieux,
Prétend qu'à reculons notre espèce chemine,
Fait même de mon nom un titre injurieux.
Qu'un homme au temps passé rende quelque justice,
Et, niant le progrès des mœurs et des esprits,
Soutienne qu'ici-bas tout va de mal en pis,
Les méchants et les sots le traitent d'écrevisse.
Nous avons trop longtemps supporté ces affronts.
Ne laisse point ainsi triompher l'imposture.
Sans doute, quand je veux, je marche à reculons.
C'est une faculté qu'a toute créature ;

Mais l'auteur de ma race, et je m'en fie à toi,
N'a point par une injuste loi
A tous nos mouvements imposé cette allure.
Vois donc, et fais défense à tout être vivant
De nier désormais que je marche en avant. »

L'écrevisse à ces mots dresse sa double antenne,
Et jetant en avant ses ciseaux dentelés,
Devant tous les dieux assemblés,
Sous sa cotte d'acier fièrement se promène.
« Bravo! » s'écrie alors la cour olympienne,
Et de par Jupiter un arrêt solennel
Dit qu'on l'accuse à tort de n'aller qu'en arrière;
Que l'écrevisse enfin dans son pas naturel
Marche la tête la première.

L'arrêt a deux mille ans; qu'en est-il advenu?
Le préjugé s'est-il rendu?
Je m'en rapporte à vous; et, si votre malice
Rencontre tout à l'heure un esprit à rebours,
Vous lui direz, comme toujours :
« Tu marches comme une écrevisse. »

FABLE XVIII.

LA PERDRIX ET L'ÉPERVIER.

On opprime le faible, on ménage le fort.
C'est vrai de notre temps comme au vieux temps de Rome.

Je remonterai même aux fils du premier homme,
Dont l'un fut assassin et l'autre mis à mort;
Et, passant par le Gange et les peuples de Chine,
Que l'Anglais empoisonne et mitraille et ruine,
J'irai dans l'avenir aussi loin qu'on voudra.
Cela fut et cela sera,
Tant qu'autour du soleil tourneront les planètes,
Tant que sur la terre on verra
Des petits et des grands, des hommes et des bêtes.

Une perdrix, qu'en ses ongles d'acier
Tenait un méchant épervier,
Lui disait d'une voix plaintive :
« Mon doux seigneur, permettez que je vive.
Mes petits sont à peine éclos.
Ils ont besoin de moi ; pitié pour ma couvée !
Je n'ai d'ailleurs que la plume et les os,
Comme toute couveuse à peine relevée ;
Mais tenez, regardez là-bas.
Allez manger cet oiseau gros et gras,
Qui, sur le dos d'un cerf abattu dans la plaine,
Vit à gogo depuis une semaine.
Vous ferez un meilleur repas.

— Merci de ton avis, répond l'oiseau rapace.
Cet autre est un vautour, et je n'en mange pas.
J'ai beaucoup de respect pour son illustre race ;
Et si tu demandes pourquoi,
Je te dirai qu'il est plus fort que moi. »
A ces mots, en vertu de la loi naturelle,

De sa faible victime il étouffe les cris;
Et, vers le bois voisin fuyant à tire-d'aile,
Sans pitié ni remords va croquer la perdrix.

FABLE XIX.

L'OIE QUI VEND SES PLUMES.

Une oie, ayant appris par la rumeur publique,
Que du Tibre au Pérou, du Cap à la Baltique,
Des plumes de son aile on faisait grand débit,
Voulant pour elle seule avoir tout le profit,
Se mit à voyager et courir la pratique.
Elle alla tout d'abord droit chez la Vérité,
Et crut se mettre sur la voie
D'un siècle d'abondance et de prospérité.
Elle raisonnait comme une oie;
Et la pauvre divinité
Eut bientôt rabattu sa joie.
« A mes discours, dit-elle, on met fort peu de prix.
On parle encore de ma gloire;
Mais on lit peu ce que j'écris;
Et bien des gens sans moi font même de l'histoire.
Si quelques grains de mil.... »

La marchande à ces mots
Dédaigne de répondre, et, lui tournant le dos,
Chez la Raison trottinant se transporte.

La Raison se mourait, et les fous et les sots
Aux médecins avaient fermé sa porte.

Chez le Bon Goût elle eut accès;
Mais ce dieu du grand siècle avait peu de succès.
Trois banqueroutes de libraires,
Quatre refus au Théâtre-Français,
A faire prose et vers ne l'encourageaient guères.
« Va chez la Nouveauté, dit-il, tu reviendras. »
Le conseil était bon à suivre;
Elle y courut, car enfin il faut vivre;
Et la gent porte-plume aime les bons repas.

La Nouveauté menait joyeuse vie.
Sous les lambris dorés d'un hôtel opulent,
Dans un salon coquet, étincelant,
Elle avait à souper sa mère Fantaisie,
L'Extravagance et la Bizarrerie,
Le Sans-Façon et le Faux Goût,
La Curiosité, sa plus fidèle amie;
Le Diable enfin, qui se fourrait partout.
Mon oie y fut reçue et largement fêtée.
Elle y trouva des chalands à foison.
On lui servit dans un plat du Japon
La plus succulente pâtée.
La Vogue l'adopta : la publique faveur
De ses plumes bientôt eut doublé la valeur.
Le prix en fut triplé par une compagnie
Exploitant à gros intérêts,
Sous la raison Mensonge et Calomnie,

Une fabrique de pamphlets.
A ses chalands plus tard se joignant le Scandale,
Elle eut des colliers d'ambre, et d'agate et d'opale;
Et l'esprit de parti, ce patron sans pareil,
Ne lui permit enfin de manger et de boire
Que sur de beaux tapis, dans des cages d'ivoire,
Et dans une auge de vermeil.

La mort vint cependant mettre un terme à ses joies.
C'est le destin commun des hommes et des oies.
La mienne se souvint, en ce jour de douleur,
Qu'un avis du Bon Goût avait fait son bonheur;
Et sa gratitude posthume
Lui légua sa dernière plume.

Ce fut la seule, hélas! que le grand justicier,
Le temps fit consacrer au temple de mémoire.
Les autres, ne laissant ni souvenir ni gloire,
Avaient pourri sur un fumier.

FABLE XX.

L'HERMINE ET L'OURS BLANC.

Vers les pays où la Norvége
Touche à la terre des Lapons,
Quand, du tiède printemps aspirant les rayons,
La nature sortait de son linceul de neige,

Au pied d'un roc chauffé par le soleil,
Une hermine, plongée en un profond sommeil,
Reposait près de sa nichée;
Quand un ours blanc, seigneur de ces âpres climats,
Les rencontra par hasard sur ses pas,
Et des pauvres petits ne fit qu'une bouchée.

L'hermine avait trop tard aperçu le danger;
Et le monstre à son tour l'eût prise pour victime,
Si, moins alerte à déloger,
La pauvrette du roc n'avait gagné la cime.
Plus fort alors que sa terreur,
En cris injurieux son désespoir éclate;
Et les noms d'assassin, de brigand, de pirate,
Sont les plus doux qu'au monstre a jetés sa douleur.

L'ours redresse la tête; et sans peur ni colère,
En seigneur des temps féodaux,
Semble étonné que ses vassaux
Lui reprochent le mal qu'il lui plaît de leur faire.
« Attends-moi, lui dit-il après un grognement,
Misérable pécore, impertinente bête;
Tu pourras de plus près m'adresser ta requête. »

Sur le roc, à ces mots, il grimpe lourdement.
Mais, loin de fuir, l'hermine a frémi de vengeance.
Si, contre un ennemi si fort, si redouté,
Il lui manque la force, il reste la prudence,
Le courage et l'agilité;
Et, quand la formidable hure

Au sommet du rocher apparaît et rugit,
La belette à blanche fourrure
Dans l'oreille de l'ours se lance et se blottit;
Et du tympan, que perce et ronge sa morsure,
Le sang à grands flots rejaillit.

C'est en vain qu'agitant sa tête ensanglantée,
Au faîte du rocher l'ours se roule et se tord;
Qu'il pense par la fuite échapper à son sort.
La belette, avec lui dans l'espace emportée,
Des ongles et des dents le déchire et le mord.
L'ours enfin épuisé tombe, et de sa poitrine
Poussant avec effort un long et dernier cri,
Reconnaît, sous les coups d'une chétive hermine,
Qu'il n'est pas de faible ennemi.

FABLE XXI.

LE COQ ET LE FAUCON.

« Amis, disait un coq, par la terreur pressé,
A la gent porte-crête autour de lui groupée,
Un faucon, qui par moi se prétend offensé,
S'est logé près d'ici dans une aire escarpée,
Et de sa haine hier ses cris m'ont menacé.
Seul contre sa fureur je ne puis me défendre;
Mais si vous me prêtez un fraternel appui,
Si nous savons bien nous entendre,
Je l'attends de pied ferme et ne crains rien de lui.

— Compte sur nous, répond la cohorte emplumée
Des dindons, des canards, des poules, des chapons;
Qu'il vienne deux ou trois faucons,
Que pourront-ils contre une armée?
Sommes-nous pas tes compagnons,
Tes parents, tes amis, tes frères, tes maîtresses?
En vînt-il dix, nous les battrons.
Ne doute pas de nos promesses. »

Il n'en vint qu'un, et ce fut bien assez.
Le coq, dont ces transports redoublaient le courage,
Défendit en héros sa crête et son plumage.
Mais il combattit seul. Ses amis dispersés,
Moins touchés de son sort que du soin de leur vie,
A l'aspect du faucon faussèrent compagnie.
Il fut battu, mis à mort, emporté,
Obtint à peine une louange,
Un regret des amis qui l'avaient excité;
Et les plus vils de la phalange
Blâmèrent sa témérité.

Un ennemi c'est trop, mille amis ce n'est guère,
Dit un proverbe turc dont j'ignore le père.
C'est une triste vérité.
Qu'en un danger commun un homme se dévoue,
On paîra sa vertu par un lâche abandon;
Et malheur à lui s'il échoue!
Dans un siècle d'or et de boue
Les Curtius ne sont plus de saison.

FABLE XXII.

L'AIGLE ET LE ROSSIGNOL.

DÉDIÉE A M. VILLEMAIN.

Heureux, cher Villemain, qui, fuyant les grandeurs,
Se livre tout entier aux charmes de l'étude!
Le pouvoir est toujours mêlé d'inquiétude,
Quand pour l'ami des lettres, des neufs sœurs,
Le travail et la solitude
N'ont que des plaisirs purs, d'ineffables douceurs.
Bénis donc l'heureuse disgrâce
Qui te rend à toi-même, à tes premiers travaux.
Préfère à la grandeur qui passe
La gloire qui du temps brave les vains assauts.
Crois-en mon amitié fidèle,
Et ce qu'en pareil cas dit au roi des oiseaux
Un petit-fils de Philomèle.

Aux sons mélodieux, que dans l'air embaumé
Lançait d'un rossignol l'harmonieux ramage,
Sur un ormeau de son riant bocage
Un aigle s'abattit, et son œil enflammé
Eut bientôt découvert à travers le feuillage
Le chantre qui l'avait charmé.

« Que fais-tu là, dit-il, digne rival d'Orphée?
Pourquoi donc te cacher dans cet obscur séjour?

Viens, suis-moi dans l'espace, et parais au grand jour.
Dans l'ombre de ces bois ta gloire est étouffée. »

A ce discours mon rossignol fut pris.
De plus gros ont cette faiblesse.
Le voilà donc fuyant, dans une folle ivresse,
De son bosquet natal les ombrages fleuris,
Oubliant par orgueil sa nature timide,
Fier de suivre en son vol l'oiseau de Jupiter,
Défiant le soleil; et d'un élan rapide
Il se perd triomphant dans les champs de l'éther.

Mais il arrive à peine au séjour des orages,
Qu'autour de lui de toutes parts
Les vents ont refoulé les humides brouillards,
Dans les airs assombris entassé les nuages;
Et mêlant ses éclats à leurs mugissements,
La foudre épouvantait de ses longs roulements
L'hôte paisible des bocages.

« Que ce spectacle est beau! s'écriait l'aigle altier.
Chante des éléments la fureur et la guerre.
Oppose au fracas du tonnerre
Les merveilleux accords de ton brillant gosier. »
A lui complaire en vain mon rossignol s'apprête.
Il ne retrouve plus que des sons languissants.
Sa voix n'a plus d'éclat, et ses faibles accents
Se perdent dans le bruit de l'horrible tempête.

Il le regrette alors, il le cherche des yeux,

Ce paysage aimé, ce bosquet solitaire,
Qu'il faisait retentir des accords gracieux
De sa voix flexible et légère,
Où s'écoulaient pour lui des jours délicieux.
Il croit le reconnaître au travers de la nue.
Comme au fond d'un abîme, apparaît à sa vue
La terre, cet objet de ses vœux les plus chers;
Et se précipitant du haut de l'empyrée :
« Adieu, s'écriait-il, superbe roi des airs;
Ces bruits, ces tremblements de la voûte éthérée
Pour mes pareils et moi sont de tristes concerts. »

Il regagne à ces mots sa joyeuse retraite;
Retrouve ses bocages verts,
Sa voix, ses chants si purs, j'allais dire ses vers.
J'oubliais mon héros pour songer au poëte,
Qui vous raconte ses travers.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

GUTTEMBERG ET SATAN.

Quand Guttemberg eut de l'imprimerie
Trouvé le merveilleux secret,
Vous jugez à quel point son orgueil se mirait
Dans cette œuvre de son génie.
L'avenir de l'humanité
S'offrait à ses regards comme une éternité
De savoir, de bonheur, de justice, de gloire.
Il entendait le chœur des nations,
Sur l'hydre des erreurs, des superstitions,
Par des chants éternels célébrer sa victoire.
« J'ai sauvé, criait-il, des ravages du temps,
Ces livres qu'aux auteurs de Rome et de la Grèce
Souffla la divine sagesse,
De la pensée humaine immortels monuments.
Ils vivront désormais autant que notre race ;
Et ce qu'à l'avenir produira son cerveau
D'utile, de grand et de beau,
Durera tant que dans l'espace
Resplendira du jour le céleste flambeau.

De la terre à jamais l'ignorance est bannie.
Plus de guerre, de tyrannie.
Vertu, morale, vérité,
Du monde rajeuni voilà la trinité.
Les peuples, éclairés par des flots de lumières,
Ne feront qu'un peuple de frères,
A l'ombre de la paix et de la liberté. »
A cet élan d'enthousiasme,
Répond, comme un aigre sarcasme,
Un éclat de rire effrayant;
Et devant Guttemberg se dresse une figure
Au teint de Caraïbe, à la haute stature,
Au poil roussâtre, au regard flamboyant.
De sa lèvre railleuse, empreinte d'ironie,
Sort une voix stridente au timbre assourdissant.
Qui dit à Guttemberg : « Satan te remercie.

Oui, par toi seront abattus
Vieilles erreurs et vieux abus.
Mais tu ne changes rien à la nature humaine.
Sa sottise et sa vanité,
Ses passions et sa crédulité
Ne mourront qu'avec l'homme, et c'est là mon domaine.
Le bien que tu feras ne durera qu'un temps.
Les peuples abusés salûront comme apôtres
Les plus effrontés charlatans.
Ces abus, ces erreurs vont faire place à d'autres :
L'esprit de servitude au mépris du devoir,
Le despotisme à la licence,
Et l'ignorance au faux savoir.

De ton art doit enfin surgir une puissance
Qui, rompant tous les freins et se jouant des lois,
Des croyances, des renommées,
Forçant les boulevards, enfonçant les armées,
Brisera dans sa marche et les dieux et les rois.

La vérité, la vertu, la justice,
Dont le règne est par toi promis aux nations,
Seront, au gré de son caprice,
Les jouets des partis et des opinions.
A la force brutale elle rendra la terre;
A moi, tous les pouvoirs que m'a ravis un Dieu.
Merci, c'est me servir que d'y souffler la guerre.
Merci, poursuis ton œuvre, adieu. »

Il dit et disparaît, et Guttemberg frissonne;
Mais par un noble orgueil promptement rassuré :
« Je n'en crois pas, dit-il, le mensonge en personne.
L'esprit du mal a peur que mon art le détrône. »
Et l'art de Guttemberg aux humains fut livré.
Fit-il mal? fit-il bien? Le temps a ses mystères;
Mais ce que l'homme invente, imparfait comme lui,
A du bon, du mauvais; ce n'est pas d'aujourd'hui
Que Satan est mêlé dans toutes nos affaires.
Guttemberg est venu, nous n'y pouvons plus rien.
Le monde périra plutôt que son ouvrage.
Réprimons-en l'abus, s'il en est un moyen;
Nous n'en détruirons pas l'usage.

FABLE II.

LE BOEUF GRAS.

Pendant que le bœuf gras et son brillant cortége
Paradaient sur le boulevard,
Un jeune échappé du collége,
Que par la main conduisait un vieillard,
Lui disait : « Grand papa, pourquoi cette allégresse,
Et cette foule qui se presse,
Qui remplit les airs de ses cris,
Ce bœuf qui sur ses pas attire tout Paris,
Cette pompe qui l'environne,
Et ces fleurs dont on le couronne?
D'un hommage public sont-ce là les témoins?
D'où vient qu'à ce point on l'admire;
Qu'il est l'objet de tant de soins?
Et dans cet appareil où va-t-on le conduire? »

A cet enfant, dont les discours
Lui rappelaient ses premiers jours,
L'aïeul répond d'abord par un triste sourire.
C'était un vieux tribun, qui, jeté par le sort
Dans nos désordres politiques,
Avait, en défendant les libertés publiques,
Dans ce peuple jadis excité ce transport;
Et qui plus tard, au déclin de l'Empire,
L'avait vu, travaillé par un autre délire,
Demander à grands cris son exil et sa mort.

« Viens, dit-il à l'enfant, joignons-nous à l'escorte
De ce nouveau triomphateur. »
Et, perdus dans les flots d'un peuple admirateur,
D'un immense édifice ils atteignent la porte.
« Quel palais, dit l'enfant, vient de le recevoir?
Comment le nomme-t-on, mon père? — Un abattoir.
Ce peuple, qu'à présent un autre espoir anime,
Attendra que le bœuf tombe sous le couteau.
Il applaudissait la victime;
Il applaudira le bourreau. »

Ainsi flotte toujours, au gré de la fortune,
La popularité que donne la tribune.
Ses plus grands favoris ne font souvent qu'un saut
Du piédestal à l'échafaud.

FABLE III.

LES DEUX PRÉS.

Deux prés étaient voisins; l'un, dans un beau vallon
Que des feux du midi garantissait l'ombrage
De cent arbres divers de forme et de feuillage,
Dans son épais et vert gazon,
Offrait dans tous les temps un riche pâturage.
Là, sur les bords fleuris de vingt et vingt ruisseaux,
Qui croisaient sur ce pré leurs méandres limpides,
S'ébattaient de joyeux troupeaux;

Et l'herbe, que broutaient ces heureux commensaux,
Semblait sous leurs langues avides
Renaître chaque jour pour leurs besoins nouveaux.

L'autre, sur la colline à grand'peine arrosée
Par de maigres ruisseaux que tarissait l'été,
D'ombrage et de fraîcheur moins richement doté,
Ne devait qu'au printemps, à sa tiède rosée,
Quelques jours de verdure et de fertilité.
Sur sa pelouse alors, durant ses jours prospères,
La génisse et l'agneau jouaient avec leurs mères;
Mais quand sur son gazon jusqu'au germe brouté
Passait le souffle ardent du lion de Némée,
Nul troupeau n'était plus tenté
Par cette herbe flétrie en chaume transformée;
Et tous l'abandonnaient à sa stérilité.

Tel est, mes chers amis, des amis de ce monde
Le portrait plus vrai que flatteur.
Ils abondent où tout abonde;
Mais la misère leur fait peur.

FABLE IV.

LE CHÊNE COMMUNAL.

Un chêne dont le front, chargé d'épais rameaux,
Bravait depuis longtemps les célestes carreaux,

Abritait de son vaste ombrage
La grande place d'un village.
Les vieillards, à ses pieds tranquillement assis,
Y venaient de leur âge oublier les misères,
Louer les temps passés, comme avaient fait leurs pères,
Comme auraient fait leurs petits-fils.
Les jeunes gens en plus grand nombre,
Après le travail des six jours,
Y cherchaient le repos et la fraîcheur de l'ombre,
Ou les plaisirs, la danse et les amours;
Et l'enfance vive et folâtre,
Au sortir de l'école, en faisait le théâtre
De ses ébats et de ses tours.

Mais aucun ne songeait au chêne séculaire
Qui leur prêtait ce doux abri;
Quand l'été desséchait son feuillage flétri,
Nul n'y venait porter une onde salutaire.
Le fer du bûcheron n'en retranchait jamais
La mousse, le bois mort, la plante parasite;
Et par nos lois en vain la chenille proscrite
Des feuilles du printemps le dépouillait en paix.
Ce n'était point assez de tant d'indifférence :
Les dénicheurs d'oiseaux, les pierres, les bâtons,
Les tireurs d'arbalète et les jeux de l'enfance
Déchiraient ses rameaux, meurtrissaient ses bourgeons.

Un jour advint que le vieux chêne
Ne sentit plus la fécondante haleine
Du printemps par qui tout renaît;

Et quand son triste front, sans verdure et sans séve,
Abattu par la hache et couché sur la grève,
N'eut laissé qu'un grand vide aux lieux qu'il abritait,
Tous se mirent alors à pleurer son absence,
A louer la magnificence
De son feuillage et de son port,
Du bien qu'autour de lui répandait sa présence,
De l'abri protecteur dont les privait le sort.

Ainsi des gens de bien, que vivants on oublie,
Que souvent même on injurie,
Le trépas fait soudain éclater les vertus;
Et, pour sentir le prix des biens de cette vie,
L'homme a souvent besoin de les avoir perdus.

FABLE V.

LE ZÈBRE ET L'ANE.

Un joli zèbre, indigène africain,
Au port leste et fringant, à la robe dorée
De noirs chevrons élégamment barrée,
Était d'un bateleur l'unique gagne-pain.
Mené de Kermesse en Kermesse,
Par sa grâce et sa gentillesse,
Cet animal, fort rare en nos pays,
Dans l'escarcelle du pauvre homme
Faisait, en sous gros ou petits,

Pleuvoir soir et matin une assez forte somme.
Bref, sa compagne et lui vivaient tant bien que mal,
Sans compter un baudet qui portait le bagage,
Quand le zèbre mourut, et de ce coup fatal
Fut d'abord atterré notre ambulant ménage.

La femme cependant observa bel et bien
Que les pleurs vieillissaient et ne réparaient rien.
Presque toujours la femme aux malheurs domestiques
Oppose plus de fermeté,
Et partant plus d'esprit, d'estocs et de rubriques
Que le chef prétendu de la communauté.
« Allons, dit-elle, allons; » et des pieds à la tête,
A l'aide de son vieux couteau,
Elle écorche la pauvre bête;
Puis ses adroites mains en rajustent la peau
Sur le corps du baudet, lequel par aventure
Avait du trépassé la taille et l'encolure;
Et donnant à la mort un heureux démenti,
Notre peccata travesti
Fut dès le lendemain, sans façon ni scrupule,
Offert à la foule crédule;
Et le public comme devant,
Battit des mains et donna son argent.

C'est que la renommée avait parlé du zèbre;
Et qu'en dépit d'un vieux dicton,
L'habit fait tout comme le nom.
Que la presse vous guinde au rang d'homme célèbre,
Vous vendez à prix d'or, si vous êtes auteur,

Et, quoique réveillé par sa vive lumière,
En le voyant passer, le plus timide oiseau
Refermait en paix sa paupière;
Lorsque, par un sentier qui croisait son chemin,
Grondant, sifflant, menant grand train,
Vint une torche étincelante
L'aborder sans façon en l'appelant voisin,
Troublant la paix de l'air dans sa course bruyante,
Effrayant des deux champs les hôtes emplumés;
Allant à droite, à gauche, et de sa tête ardente
Secouant au hasard les débris enflammés.

« Voisin, dit le flambeau, puisque ainsi tu m'appelles,
Tes airs évaporés me semblent dangereux.
Crains pour ces champs d'épis les effets désastreux
De tes brûlantes étincelles.
Pour ses riches moissons le colon tremblera,
Et dans ses vengeances cruelles
Sa colère nous confondra. »
La torche n'en tient compte; et le traitant de lâche,
Grand mot qui fait marcher au rebours du bon sens
Une foule d'honnêtes gens,
Elle poursuit sa course et ses airs de bravache.

Mais le flambeau n'avait que trop raison.
La torche en accomplit le sinistre présage.
Ses flammèches bientôt portèrent le ravage,
La ruine, la mort dans ce riche vallon.
Cette moisson si belle, en proie à l'incendie,
N'offrit en un moment qu'un spectacle d'horreur,

Qu'un océan de flamme, où périt engloutie
La fortune du laboureur.
Il accourt l'œil en pleurs, jure, se désespère,
Hurle de rage, et sous ses pieds,
La torche et le flambeau, que confond sa colère,
Sont foulés, éteints et broyés.

Il eut tort, j'en conviens, j'aime à le reconnaître;
Mais, quand on perd le fruit de ses travaux,
D'un premier mouvement le moins fou n'est pas maître.
Et nous si sûrs, si fiers de nos cerveaux,
Dans ce siècle de pamphlétaires,
De tribunes et de journaux,
Qu'on nomme siècle des lumières,
Dans nos faveurs comme dans nos colères,
Savons-nous distinguer les torches des flambeaux?
L'un prétend éclairer qui sème l'incendie.
Dès qu'il voit la lumière, un autre crie au feu.
A leur gré, quoi qu'on fasse, on fait trop ou trop peu;
Et notre bon pays qui sans cesse varie,
Qui de tout pour un rien et s'engoue et s'ennuie,
Ne veut plus de juste milieu.

FABLE VIII.

L'AGNEAU TEINT EN NOIR.

Favori d'une châtelaine,
Un innocent et bel agneau

Blanc comme neige et doux comme sa laine,
Des autres bêtes du château
Excitait l'envie et la haine.
Le chien, le chat, le perroquet,
Tout le poursuivait, l'attaquait.
Heureux qui de la dent, du bec ou de la griffe,
De la robe laineuse emportait un flocon !
La belle et soyeuse toison
Était souvent comme une chiffe.
Ce n'était point assez. Pour perdre un favori,
Toute cabale est intraitable;
Et, quand par un vieux chat le complot est ourdi,
Autant vaudrait avoir affaire au diable.
Le matou, devinant que de cette faveur
Cette blanche fourrure était la cause unique,
S'embusqua près d'un pot, qu'un garçon barbouilleur
Avait rempli de noir et d'essence caustique;
Et le pauvre agnelet, que guettait sa fureur,
Poussé contre le pot par le chien son complice,
Dans les flots ruisselants de la noire liqueur,
Roulé, saucé par leur malice,
Ne fut plus qu'un objet de dégoût et d'horreur.

La maîtresse accourut au récit d'un tel crime;
Et dans un limpide ruisseau
Fit laver, éponger et brosser la victime.
Vains efforts ! le gros noir fut emporté par l'eau;
Mais, hélas! la laine et la peau
En gardèrent toujours la teinte.
Telle est la calomnie; et de ses traits de feu

Vous aurez beau gratter et nettoyer l'empreinte,
Il en reste toujours un peu.

FABLE IX.

L'IVROGNE ET LA BORNE.

Au bord d'un précipice un ivrogne passant
Heurta ses deux genoux contre une grosse pierre.
La douleur fut poignante ; et roulant en arrière,
Par un juron retentissant
Il exhala sa colère première.
Puis sur ses pieds tremblants bien ou mal se dressant :
« Une borne ! dit-il en frottant sa rotule ;
« Une borne ! fi donc ! ils en mettent partout :
Aux champs, aux près, à chaque bout !
Quelle invention ridicule ! »
Et répétant d'un ton qu'un tribun envîrait
Ses doctrines de cabaret :
« Des bornes ! poursuit-il ; que c'est aristocrate !
Ça fait honte au progrès comme à l'humanité.
Si l'on veut être libre, il faut qu'on les abatte.
A bas les bornes donc, vive la liberté ! »

A ce moment arrive une lourde voiture,
Que laisse aller à l'aventure
Un malhabile conducteur.
Par la roue en trottant la pierre est accrochée ;

Et, par le choc de sa base arrachée,
Au grand ébattement du bachique orateur,
A demi sur le gouffre elle reste penchée.

« Hourra pour la charrette et pour le charretier !
S'écria mon ivrogne en trépignant de joie.
Pour me venger c'est Dieu qui les envoie.
Dieu ne veut point de borne et je vais la noyer. »
A ces mots des deux mains il l'ébranle, il la pousse ;
Et dès la première secousse
La borne avec fracas dans le gouffre a roulé.
Mais, hélas ! emporté par le poids de sa tête,
Ne trouvant plus rien qui l'arrête,
Mon ivrogne la suit ; et, broyé, mutilé,
Poussant au fond de l'eau, que son sang a rougie,
Le dernier hoquet de sa vie,
Il pouvait dire aux casse-cous
Qui pensaient nous flétrir de ce nom satirique,
Qu'en certains cas, surtout en politique,
Les bornes sont des garde-fous.

FABLE X.

LE CANETON GOULU.

Dans la champêtre solitude,
Où dans un doux loisir, embelli par l'étude,
A l'ombre des bosquets que ma main a plantés,

S'écoulent sans ennui mes rapides étés,
J'errais, cherchant peut-être une rime rebelle,
Quand au-devant de moi s'en vinrent en piaulant
De jolis canetons au plumage éclatant,
Sollicitant du bec, du regard et de l'aile
Les croûtons ou miettes de pain,
Que sur mon repas du matin
Je prélevais souvent pour leur faim éternelle.

Je m'étais pourvu cette fois
De leur pitance accoutumée,
Et, pour la départir à leur troupe affamée,
Je l'émiettais entre mes doigts,
Quand un des plus gourmands se fatiguant d'attendre,
Se dressa sur ses pieds ; et son bec allongé
S'enfuit en un clin d'œil triomphant et chargé
D'un gros croûton qu'il venait de me prendre.

Les autres, satisfaits de leur modeste part,
En canards bien appris jusqu'au bout me restèrent,
Et, me remerciant par un dernier regard,
Dans le canal voisin gaîment se replongèrent;
Tandis que mon goulu, ne pouvant avaler,
Contre sa proie encor luttait avec furie,
Et justement puni de sa gloutonnerie,
Avait fini par s'étrangler.

Contentez-vous de peu, dit la vieille sagesse,
Et sur votre gosier réglez vos appétits.
Mais le monde est d'un autre avis ;

Au risque d'étrangler, sa faim n'a point de cesse ;
Et les plus gros morceaux sont toujours trop petits.

FABLE XI.

LES TROIS MULETS.

A travers les rochers de l'aride Murcie,
Trois mulets vers la ville allaient de compagnie.
Les deux premiers, chargés d'un lourd fardeau,
Ruisselants de sueur, perdaient souvent haleine,
Quand sous l'ardent soleil ils grimpaient à grand'peine
Aux degrés raboteux d'un rapide coteau.
Ils se plaignaient du temps, maudissaient leur détresse,
Les aspérités du chemin,
Les rudes travaux, que sans cesse
Leur imposait la rigueur du destin.

Le troisième, dont rien ne gênait les allures,
N'ayant que son bât sur le dos,
Blâmait ses compagnons, riait de leurs tortures ;
A leur paresse imputait leurs murmures ;
Faisait le brave et le héros.
Mais en traversant un village,
Par un marchand forain chargé d'un lourd bagage,
Il sentit à son tour le poids de la chaleur ;
De la route et du temps il maudit la longueur,
Poussa contre le sort des plaintes plus amères

Que ceux dont il raillait naguères
Et la fatigue et la douleur.

Nous sommes peu touchés des misères des autres ;
Mais, quand vient notre tour de porter le fardeau,
Il n'est point de malheur qui soit égal aux nôtres.
Dieu nous a fait le cœur moins tendre que la peau.

FABLE XII.

LA JUSTICE DE LA FERMIÈRE.

Un jeune coq, dont le plumage
Ne comptait qu'un printemps et le tiers d'un été,
Mais qui rêvait déjà dans sa précocité
D'un chef de basse-cour le joyeux apanage,
En ennemi public tout à coup transformé,
De tout le sérail emplumé,
Du coq régnant surtout devint la bête noire.
Meurtri de coups de bec, réduit à se cacher,
Le malheureux ne savait où percher,
Ne pouvait ni manger ni boire,
La cause, je l'ignore ; et je ne prétends pas
Expliquer les antipathies,
Les injustices, les folies
De tous les peuples d'ici-bas.
Je dis le fait ; et quand dans son domaine,
Lasse enfin de voir batailler,

La fermière voulut juger en souveraine
Cette émeute de poulailler,
Je ne vous dirai pas que sa juste vengeance
Châtia des mutins la brutale insolence :
Ils étaient en majorité.
Pas un seul coup de fouet, pas le moindre reproche ;
Mais pour rétablir l'ordre et la tranquillité,
L'innocent fut mis à la broche.

L'équité, le bon droit sont de beaux titres ; mais,
Si dame opinion vous est rude et sévère,
Ne jurez pas de n'éprouver jamais
La justice de la fermière.

FABLE XIII.

LA CLOCHE DU VILLAGE VOISIN.

« Maudite cloche de guignon,
Finiras-tu ton carillon ?
Tu m'annonces toujours la tempête et la pluie.
Tous mes blés verseront, mon malheur est certain ;
Fais, si tu veux, pleuvoir le mois prochain,
Quand ma moisson sera finie. »
Ainsi parlait d'un air marri,
Sur le marché d'un grand village,
Un gros fermier du voisinage,
Pendant que résonnait l'angélus du midi.

Un autre campagnard survient et se récrie :
« Que dis-tu là, Gros-Jean ? c'est une calomnie.
Cette cloche toujours annonce un temps serein.
Lorsque de mon hameau je l'entends le matin,
La contrée en est réjouie. »

L'autre veut repartir, et mes deux paysans
En viennent aux gros mots, aux défis, aux injures,
Aux gourmades, aux meurtrissures,
Se déchirent enfin des griffes et des dents
Pour la pluie et pour le beau temps.
Qui des deux avait tort ? je ne sais trop qu'en dire.
D'abord, ils faisaient mal tous deux de se pocher ;
Mais l'un d'eux demeurait à l'ouest du clocher ;
Et le son lui venait sur l'aile de Zéphire.
L'autre habitait au nord ; et, quand il l'entendait,
C'est le mauvais vent qui soufflait.
Ce corollaire doit suffire.

En deux mots, leur opinion
Venait de leur position ;
Et c'est ainsi qu'on juge en France
Et du pouvoir et du prochain.
Dites-moi ce qu'est mon voisin ;
Je vous dirai comment il pense.

FABLE XIV.

LE CHAT PHILANTHROPE.

L'humanité du chat n'est pas un fait commun;
Mais la philanthropie a fait tant de conquêtes,
Qu'elle a bien pu gagner les bêtes;
Et sur mille matous il peut s'en trouver un
Digne de figurer par sa bonne nature
Dans un congrès de paix, un club de charité,
Un comice d'agriculture,
Ou dans un autre comité
De tempérance et de fraternité.

Le chat dont je conte l'histoire,
S'étant pris pour les rats d'un amour violent,
Eût craint de leur donner le moindre coup de dent.
Il s'en faisait scrupule, il y mettait sa gloire;
Et ne concevait pas dans son zèle fervent,
Que dans un temps de progrès, de lumières,
On n'eût pas interdit par de sévères lois
L'arsenic et les souricières;
Et que les rats enfin, ses bien-aimés, ses frères,
Fussent proscrits comme des rois.

Mes rats, de ses pareils connaissant le manége,
Dans ses façons d'agir virent d'abord un piége.
Il avait beau se mettre en frais;

A vingt pas de la griffe on se croyait trop près.
Un jour enfin, séduit par de tendres œillades,
Provoqué par ses camarades,
Se risqua bravement un rat des plus hardis,
Un gamin de Ratopolis.
Cet âge est très-friand de périls, d'escalades,
Et trop souvent de barricades.
Il se bat les flancs, prend l'essor,
Fait quatre bonds, et s'arrête et regarde,
Tourne, retourne, avance encor;
Et sur le dos du chat à la fin se hasarde.

Minet fait patte de velours;
Prend raton, le caresse; et notre téméraire
N'eut d'autre ennui que de subir un cours
De politique humanitaire.

Il revient enchanté de cet accueil flatteur;
De ses amis dissipe la terreur.
Il en part deux, il en part quatre.
Les voilà tous bientôt à jouer et s'ébattre
Avec le meilleur des matous,
Qui se laissant rouler, mordre, pincer et battre,
Était le plus heureux de tous.

Qu'arriva-t-il de ces façons nouvelles?
C'est qu'à leur nature fidèles,
Les rats lui pelèrent le dos,
Lui crevèrent les deux prunelles;
Et le rongèrent jusqu'aux os.

J'honore la bonté, la pitié, la clémence.
Qu'un sage à ses dépens les pratique, c'est bien;
Mais avec les méchants on perd son indulgence.
Comme l'humanité, l'État n'y gagne rien.

A ma fable pourtant il faut un corollaire.
Un homme aime le sang et se plaît à mal faire.
De son pays il devient le fléau;
Il brûle, il pille, égorge père et mère.
La justice le prend et le livre au bourreau.
« Tout beau, dit la philanthropie,
Vous n'avez pas le droit d'attenter à sa vie.
Dieu l'a créé, Dieu seul peut le rendre au néant. »
C'est à merveille, abattez la potence,
Et qu'au bagne de Brest il fasse pénitence.

« Au bagne! va crier un second prédicant;
C'est avilir un homme et dégrader son être.
Le supplice était moins cruel.
Il se repentira peut-être;
Et vous l'aurez flétri d'un opprobre éternel! »
Allons, supprimons les galères;
Et créons à grands frais des pénitentiaires.

Un troisième survient; de prison en prison,
Il promène sa bienfaisance.
Bien; mais il blâme tout, tout lui fait répugnance.
Le vivre, le coucher, rien n'est sain, rien n'est bon.
Allons, qu'au prisonnier le geôlier porte envie,
Lui donne du pain blanc et mange du pain bis.

Que, s'il a froid l'hiver, l'État le gratifie
D'un édredon et d'un tapis.

Est-ce tout? pas encor; un quatrième arrive.
Il a l'œil larmoyant, la parole plaintive;
C'est le ministre du pardon.
Il avise un captif à figure moutonne,
Qui, resté seul cinq ans, n'a pu tuer personne:
« Grâce, dit-il; voyez, le remords, la raison
Ont assoupli, dompté son naturel farouche.
Il est dans sa cellule entré comme un Cartouche;
Elle rend au monde un Caton. »

Devant le sermonneur la justice s'incline.
Mon Caton prend la clef des champs;
Rencontre au coin d'un bois deux honnêtes marchands,
Les dépouille et les assassine.
Philanthropes niais, changez donc de clients.
Si vous avez de l'or, parcourez les chaumières;
Chassez-en le pain noir, les haillons, les grabats:
Du laboureur paisible allégez les misères;
Mais ne vous mêlez point de régler les États.
Ce ne sont point là vos affaires.

FABLE XV.

LA MONTAGNE ET LE NUAGE.

« Va-t'en, maudit brouillard dont la sombre épaisseur,
D'un voile humide et froid m'embrassant tout entière,

Du soleil fécondant me ravit la chaleur ;
Je transis sous ton ombre, et tu me fais horreur.
Va-t'en, rends-moi le ciel et sa vive lumière. »

Au nuage en ces mots la montagne parlait ;
Et le nuage répondait :
« Ingrate, tu te plains et m'oses faire injure,
Quand moi seul de tes bois j'entretiens la fraîcheur
Et cette riante verdure,
Qui charme et réjouit les yeux du voyageur.
Sans les eaux qu'en ton sein versent mes flancs humides,
Ce soleil dont mon ombre adoucit les rayons,
Eût brûlé dès longtemps tes bois et tes gazons ;
Et tu n'offrirais plus que des rochers arides. »

Faisons du bien quand nous pouvons ;
Mais ne comptons jamais sur la reconnaissance.
L'ingrat, pour l'esquiver, trouve mille raisons,
Et trop heureux encor qu'il n'en tire vengeance.

FABLE XVI.

LE SINGE DE WASHINGTON.

Voyant ce titre et ma pente à médire,
Quelques méchants vont s'écrier
Qu'à l'un des décemvirs éclos en février
J'ai décoché ce trait comme un trait de satire.

C'est faux, je n'en dis rien pour avoir trop à dire.
Mon singe est un vrai singe, un bel orang-outang
Qui servait Washington le Grand.
Il était fort habile à copier son maître;
Il entendait l'anglais et l'eût parlé peut-être
S'il eût vécu dans mon pays,
Où l'on sait tout sans avoir rien appris.

Pendant certaine fête, en style pindarique,
Un poëte chantait le héros d'Amérique,
Disant qu'aux jours de guerre, où les vents d'Albion
Roulaient sur son pays la foudre et la tempête,
Du vaisseau de l'État il saisit le timon,
Et bravant l'ouragan qui grondait sur sa tête,
Se riant des périls, des flots et de la mort,
A travers les écueils et d'abîme en abîme,
Il l'amena triomphant dans le port;
Et que le monde entier d'une voix unanime,
Élevant son nom jusqu'aux cieux,
L'inscrivit dans l'histoire au rang des demi-dieux.

Mon singe, ruminant ce fatras poétique,
Voulut comme son maître éterniser son nom;
Et, connaissant trop peu la rhétorique
Pour y chercher un sens allégorique,
Il attendit l'occasion
De mériter un tel panégyrique.
L'occasion lui vint au retour du bélier.
Sous les tièdes rayons du soleil printanier,
Fondirent par torrents ces vastes monts de neiges,

Que sur les monts du Nord avaient amoncelés
L'humide hiver et son triste cortége
D'orages, de frimas et d'aquilons gelés.
De ces torrents fougueux la Delaware accrue,
Comme une vaste mer dans les champs répandue,
Inondait de ses flots par les autans troublés
Les fermes, les hameaux, les îles, les bocages;
Et du haut de leurs toits les colons désolés
Avec un juste effroi contemplaient ses ravages.

Mais mon jocko, tout plein de ses futurs honneurs,
Dit : « Mon heure est venue; » et sa gaîté barbare
Insulte aux publiques douleurs.
Il avise un esquif, s'y jette, le démarre;
Saute sur le timon, s'y pose avec fierté;
Fait la grimace aux vents, aux vagues, à l'orage;
Et, par le fleuve au hasard emporté,
D'un regard triomphant il voit fuir le rivage.

Il n'alla pas bien loin; à cent brasses du port,
Finirent son rêve et son sort.
Un coup de vent fit pencher la nacelle.
Un autre dans les flots lançant le nautonier,
Dans un gouffre tournant engloutit tout entier
Ce Washington d'une espèce nouvelle.
Et la barque, que devint-elle?
L'histoire n'en dit rien. Si je l'apprends un jour,
Vous le saurez à votre tour;
Mais si vous confiez jamais votre existence,
Vos biens, votre famille au caprice des flots,

Ne prenez pas pour nochers des jockos.
Présomption n'est pas science.

FABLE XVII.

LES DEUX CHEVAUX.

Attelés côte à côte à la même voiture,
Deux chevaux la menaient bon train.
Mais différents de taille et d'encolure,
S'ils faisaient le même chemin,
Ils n'avaient point la même allure.
L'un des deux était grand et fort,
Et trottait lestement sans gêne et sans effort;
Aux formes d'un bidet l'autre atteignait à peine.
Quand l'un faisait un pas, cet autre en faisait trois;
Et pour lui tenir pied, on le voyait parfois
Galoper à perte d'haleine.
A sa taille longtemps suppléa son ardeur.
L'orgueil le soutenait et doublait son courage;
Car de ce noble serviteur
L'orgueil est aussi le partage,
Et lui fait comme à nous sentir le point d'honneur;
Mais plus loin qu'il ne faut souvent il nous engage.
Notre ardent ragotin le devait éprouver.
Le voyage était long, ses forces s'épuisèrent.
Sous son corps essoufflé ses jarrets s'affaissèrent.
Le malheureux tomba pour ne plus se lever.

Ainsi finit toujours qui veut aller trop vite.
Qui fait plus qu'il ne peut est mis au rang des fous.
Consultez votre force, et sur plus grand que vous
Ne réglez pas votre conduite.

FABLE XVIII.

LE TRIBUN ET LE FOURMILIER.

Un tribun de taverne, enjôleur politique,
Dans un moment de calme où chômait l'émeutier,
Chassait pour se désennuyer
* Dans une forêt d'Amérique,
Lorsqu'à ses yeux s'offrit un fourmilier,
Sur qui semblait peser un sommeil léthargique.
Étendu sur un tertre en dôme façonné,
Souterraine cité de termites peuplée,
Il restait immobile; et sa langue effilée,
Comme un lambeau de chair à leur faim destiné,
Était sans mouvement sur la terre étalée.
De toutes parts sur ce butin
Se jetait des fourmis le pétulant essaim.
La langue en un clin d'œil en est toute noircie;
Quand, par un mouvement aux termites fatal,
Elle rentre; et la compagnie
Comme en un gouffre est engloutie
Dans la gueule de l'animal.

« Pauvres bêtes, disait, frottant son œil humide,

Mon philanthrope larmoyant;
Comment Dieu créa-t-il un être aussi perfide
Près d'un peuple aussi confiant? »
Pendant qu'il s'indigne et pérore,
La langue reparaît encore;
Et les fourmis de revenir,
Et mon tribun de discourir.
« A quoi sert donc l'expérience?
Quelle sotte et crédule engeance!
On la prendrait cent fois à ce piége grossier.
Les leçons lui sont inutiles;
Et tout ce peuple d'imbéciles
Y périra jusqu'au dernier. »

Eh! tribun, mon ami, modère ta harangue.
Tu fais l'histoire de ta langue,
Et du sot peuple qui se prend
Aux discours qu'elle jette au vent.
Tu ne le croques point; mais dis-moi, je te prie,
Si mes fourmis ont un pire destin.
Vaincu, c'est la prison, la mort ou l'infamie;
Vainqueur, il va mourir de faim
Dans la gueule de l'anarchie.
Mais tu seras préfet, ministre, ambassadeur,
Consul peut-être, et même dictateur.
Qu'importe après cela le sort de ta patrie?

FABLE XIX.

TIMON ET LES ATHÉNIENS.

Timon le misanthrope au langage acéré,
Parcourant d'un pied désœuvré
La capitale de l'Attique,
Arriva par hasard sur la place publique,
Où s'entassait tout un peuple affairé.
Timon jette à ce peuple un regard sardonique,
S'arrête en ricanant; et se croisant les bras,
Donne en ces mots l'essor à sa verve caustique :
« Vous êtes tous des sots, des fous, des scélérats,
De mauvais citoyens, dont, en bonne police,
On devrait purger les États;
Et qui vous pendrait tous ne ferait que justice. »

A ce sarcasme inattendu,
Malgré le renom bien connu
De ce modèle d'insolence,
Le peuple se retourne; et des cris de vengeance
Partent de tous côtés contre le malôtru.

Mais Timon, sans changer de maintien ni de place,
Narguant ce peuple et sa menace :
« Quand je dis tous, j'ai tort, fit-il d'un ton plus doux,
Il est parmi vous un digne homme,
Grand citoyen, bon père, bon époux.
Pas n'est besoin que je le nomme;

A ce portrait vous le connaîtrez tous.
Mais tout le reste en bloc ne vaut pas quatre sous.»

Le correctif apaisa le tapage.
Personne ne se fâcha plus.
Chacun se prit en soi pour l'heureux personnage
Dont le rude censeur célébrait les vertus;
Et Timon, poursuivant sa course vagabonde,
Aux vices, dont sa dureté
Avait affublé tout le monde,
Joignit tout bas la vanité.

FABLE XX.

LES DEUX OURS.

Deux ours savants, natifs de Circassie,
Couraient les villes de l'Asie,
Paradant sous le fouet d'un jongleur ambulant,
Quand un beau jour, l'orgueil aidant,
L'ambition leur vint comme une frénésie.
Les savants sont sujets à pareil accident.
Ce n'était point la soif qu'a toute créature
De suivre ses penchants, ses goûts et son plaisir,
De vivre à sa façon, d'aller et de venir,
D'aimer comme l'on peut, de choisir sa pâture.
On n'entend plus ainsi la liberté.
C'est peu de faire en tout sa douce volonté;

Il faut qu'aux autres on l'impose,
Dominer un État, un peuple, une cité,
Une secte, un parti, soit même un comité,
Régner enfin sur quelque chose.

Tel était de mes ours le vœu bien établi;
Et, servant malgré lui leur humeur vagabonde,
Le bateleur eut un moment d'oubli.
Qui n'a pas les siens dans ce monde?
Bref, pendant un repas du soir,
Qu'ils prenaient sous la voûte à moitié découverte
Des ruines d'un vieux manoir,
Mes ours démuselés, voyant la porte ouverte,
Une nuit sombre, un ciel tout noir,
Leur maître dormant comme un loir,
Gagnent les champs et vont à l'aventure
Se perdre au plus épais d'une forêt obscure;
Si bien qu'en ses détours fourvoyés, égarés,
Par deux chemins divers nos amis séparés
Galopent devant eux, et tant que la nuit dure.

L'un d'eux arrive enfin avec l'aube du jour
Dans un immense carrefour,
Où s'agitait tout un peuple de bêtes,
Hurlant contre un lion leur monarque et seigneur,
Et défiant par leurs cris de fureur
La plus bruyante des tempêtes,
Quel coup de dé pour un ambitieux!
Un complot, une émeute, un monarque à détruire!
Quel fortuné hasard! dans quel joyeux délire

Il se mêle aux séditieux !
Il n'a jamais connu le tyran ni ses crimes.
N'importe ! il est, il fut au rang de ses victimes ;
Il le charge des noms les plus injurieux.
Je ne vous dirai point les mots qu'il amalgame ;
Depuis longtemps vous les savez par cœur.
Mais il entraîne, il séduit, il enflamme ;
On l'exalte, on le suit comme un libérateur.
Le roi lion, surpris dans sa tanière,
Contre les conjurés s'est en vain défendu.
On l'accable, on l'égorge, il gît sur la poussière ;
Et mon Démosthène velu,
Ayant adroitement bardé sa philippique
Des droits du peuple et des devoirs des rois,
De l'horreur des tyrans et du règne des lois,
La reconnaissance publique
A la place du mort l'élit tout d'une voix.

La paix huit jours entiers règne dans son empire.
Mais on répand bientôt qu'un gros de mécontents
Dans la forêt se rassemble et conspire.
« Aux armes ! » dit le nouveau sire,
Qui veut garder son trône et sait le prix du temps.
« Aux armes ! » il commande et l'on marche aux rebelles
On les disperse, on les détruit ;
Et par deux sangliers à sa cause fidèles
Le chef de la révolte à ses pieds est conduit.
« O ciel ! dit le captif, c'est toi, mon camarade ! »
Mais le factieux couronné
Ne reconnaît plus son Pylade

Dans le factieux enchaîné.
« Tuez cet ours, dit-il, ce n'est qu'un misérable,
Un brouillon qui se plaît à troubler les États,
A conspirer contre les potentats. »
Le captif veut répondre ; hélas ! le pauvre diable
Meurt sans avoir compris qu'un crime impardonnable
Est d'avoir échoué quand l'autre a réussi.
C'est triste, c'est honteux, impie, abominable ;
Mais voilà trois mille ans que dans ce monde-ci
Les choses se passent ainsi.
Quand il s'amendera, je brûlerai ma fable.

FABLE XXI.

L'ESSIEU MAL GRAISSÉ.

D'une voiture de roulage,
L'essieu criait et ses cris incessants
Agaçaient les nerfs des passants ;
Et tous les chiens du voisinage
Répondaient par des cris encor plus agaçants.
Vous savez bien que c'est l'usage
Des animaux jappants et même des parlants.
Un charron, dont la route effleurait la boutique,
Et qu'ennuyait cette musique,
Prit un pot de vieux oing, arrêta le roulier,
Graissa l'essieu qui faisait ce tapage ;
Et l'essieu, cessant de crier,
Poursuivit en paix son voyage.

Que de criards devant moi sont passés,
Qu'un peu de graisse aurait fait taire!
Mais le pays n'en produit point assez;
Et la paix y serait trop chère.

FABLE XXII.

LES DEUX VOYAGEURS.

Un jeune homme au pied leste, à la tête bouillante,
A l'âme avide, impatiente,
Gravissait une côte assez rude à monter.
Un beau vieillard, au front calme et sévère,
A la démarche libre et fière,
Sans effort et sans haleter,
Suivait la même route; et, malgré son grand âge,
En souplesse, en vigueur semblait le disputer
A son compagnon de voyage.

Cependant le jeune homme, en sa fougueuse ardeur,
De ce vieillard accuse la lenteur.
Tantôt il le devance, et l'appelle et le presse,
Tantôt par l'épaule et les reins
Il le saisit, le pousse des deux mains,
Criant : « Allons, point de mollesse,
Marchons; avant d'atteindre au sommet du coteau
Nous serons tous deux au tombeau,
Et j'aurai perdu ma jeunesse. »

Le vieillard ne s'en émeut pas.
Au jeune impatient il aurait trop à dire.
Il lui jette un malin sourire,
Et va toujours du même pas.

Cependant de la côte ils atteignent le faîte.
Quelque temps sur la plaine ils cheminent tous deux;
Et tout en cheminant ils gagnent l'autre crête
Du mont, qui désormais s'abaisse devant eux.
La pente en avançant est toujours plus rapide;
Et dans un nébuleux lointain
On entrevoit comme un gouffre liquide :
Où semble finir le chemin.

Le plus jeune à présent a moins d'impatience.
Sur cette pente il voudrait retenir
Le vieillard qui toujours avance,
Dont naguère sa voix gourmandait l'indolence,
Qui maintenant semble courir.
Au-devant du vieillard le voilà qui se jette.
« Arrête, lui dit-il, arrête,
Respirons un moment; pourquoi tant se hâter?

— Qu'es-tu, dit le vieillard, pour vouloir m'arrêter?
Ne vois-tu pas que c'est folie?
La route où nous marchons n'est autre que la vie.
Tu pressais mon pas à vingt ans,
Et veux le ralentir quand ta tête est blanchie.
Mon pas ne change point comme ta fantaisie.
Adieu, mortel, je suis le Temps. »

LIVRE SEPTIEME.

FABLE PREMIÈRE.

LES RATS ET LES SERPENTS.

D'un haut et vieux donjon, qu'aux ravages du temps
Avaient abandonné ses nobles habitants,
Tout un peuple de rats faisait son domicile.
Le nombre en était grand ; les animaux rongeurs
Ne sont pas de race stérile ;
Et le sol d'alentour étant gras et fertile,
Mes rats vivaient en grands seigneurs.
Au pied de ce donjon étaient amoncelées
Les ruines du vieux manoir,
Que dominait jadis de ses tours crénelées
Ce dernier monument du féodal pouvoir ;
Et dans ce vaste amas de pierres écroulées,
Sous la mousse et la ronce et les lierres rampants,
Logeait un peuple de serpents.

Ceux-ci vers le donjon levaient souvent la tête ;
Et, forcés à regret de demeurer en bas,
Tandis que leurs voisins galopaient jusqu'au faîte,
Ils enviaient le sort des rats.

Le dépit, l'orgueil et l'envie
Poussent à la vengeance; et de la trahison
Les serpents, comme on sait, possédant le génie,
Contre les hôtes du donjon
Une trame infernale en commun fut ourdie.

Sur le passage des voisins
Le plus fin des serpents se mit en sentinelle;
Et prenant des airs patelins,
A force de bonjours et de regards câlins,
S'unit avec les rats d'amitié fraternelle.
« Chers frères, leur dit-il (c'était l'argot du jour;
Mais bien fou qui s'y laissait prendre),
A quoi bon vous lasser à monter et descendre,
Pour butiner ainsi dans les champs d'alentour,
Tandis que, sans sortir de votre heureux séjour,
Vous mèneriez joyeuse vie?
Voyez-vous cette pierre en rosace arrondie,
Au centre de la voûte? examinez-la bien.
Je tiens de mon aïeul, qui le tenait du sien,
Qu'elle cache un dépôt, un grenier d'abondance.
Rongez-la, qu'elle tombe, et vous ferez bombance. »

Donner un tel avis, sans soupçon d'intérêt,
A gens que sollicite une faim éternelle,
C'est jouer à coup sûr; et, comme l'espérait
Le perfide inventeur de la bonne nouvelle,
Sur la clef de la voûte, en fourrageurs ardents,
Tous mes rats à l'envi s'escrimèrent des dents;
Et le peuple d'en bas applaudit à leur zèle.

Le travail fut long, mais enfin
Cent mâchoires de rats allant soir et matin,
Dessus, dessous, par devant, par derrière,
Eurent raison de la fatale pierre.
Elle tomba dans un jour d'ouragan.
Après elle, à grand bruit, vingt autres s'éboulèrent.
Battus par la foudre et l'autan,
Les murs avec les rats pêle-mêle croulèrent;
Et le donjon fut au niveau
Des ruines du vieux château.

Vous jugez des serpents quelle fut l'allégresse.
De leurs repaires élancés,
Sur les rats fugitifs, tremblants et dispersés,
Fondit de toutes parts leur fureur vengeresse.
Il en périt fort peu; mais plus ou moins blessés,
Du lit qu'ils s'étaient fait ils furent tous chassés.
Ils contemplaient de loin cette ruine immense,
L'un à l'autre en pleurant se jetaient leur démence:
Et les meilleurs se mirent à jurer
Qu'au prix de tout leur sang ils voudraient réparer
Ce grand désastre et leur folle imprudence;
Quand un hibou, comme eux exilé de son nid,
Et comme eux regrettant son lit,
Arrêta son vol pour leur dire :
« Pleurez, messieurs les rats, repentez-vous, c'est bien;
Mais les pleurs, les remords ne raccommodent rien.
Il valait mieux ne pas détruire. »

FABLE II.

LA LANGUE ET LA PAROLE.

La langue d'un jeune orateur,
Qu'emportait quelquefois une fougue imprudente,
Avait lancé dans un accès d'humeur
Une parole malsonnante;
Et le décri public excitant ses regrets,
Elle voulut courir après.
Mais elle eut beau hâter sa course et sa poursuite,
La parole courait plus vite.
Les échos du pays, par d'autres répétés,
La lui rendaient de tous côtés.
Dans les joutes de l'éloquence,
La langue n'avait plus son heureuse assurance.
La parole fatale, à chaque élan nouveau,
Lui revenait comme un pesant fardeau;
Et, quand la mort l'eut réduite au silence,
Cette parole encor pesait sur son tombeau.

C'est un bel instrument que la langue de l'homme,
C'est un levier à soulever les monts.
Par elle ont gouverné dans la Grèce et dans Rome
Les Périclès, les Cicérons.
Dans Londres, dans Paris, elle gouverne encore;
Mais de cette arme à deux tranchants,
Quand l'enfer saisit les méchants,

Autant vaudrait la boîte de Pandore.
Que de tourments, de regrets et d'ennuis,
L'homme ne doit-il pas à ses inconséquences?
Que de duels, de guerres, de vengeances,
Notre langue ici-bas n'a-t-elle pas produits!
Veillez toujours sur elle avec un soin extrême.
A chaque instant elle est prête à briser
Le frein qu'on lui veut imposer.
On n'est pas maître de soi-même,
Quand on ne peut la maîtriser.

FABLE III.

LE SERIN MAL ÉLEVÉ.

Un jeune et beau serin, doué par la nature
Du plus mélodieux gosier,
Était né sous le toit d'une taverne obscure,
Où nuit et jour chantaient et buvaient sans mesure
Tous les ivrognes du quartier.
Dieu sait ce qu'il apprit à cette belle école,
De quels jolis refrains il meubla son cerveau;
La Ça ira, la Carmagnole,
Et tous les airs grivois que, depuis Ramponneau,
Chantaient les Porcherons, la guinguette et la geôle.

Un cocher de bonne maison,
Mais qui dans ses loisirs fréquentait ce bouchon,
Des talents du serin, qu'il admirait sans cesse,

Entretint un jour sa maîtresse.
Elle voulut l'avoir, le paya chèrement :
Et le voilà dans un salon charmant,
Sous les barreaux vernis d'une cage dorée,
Au milieu d'une grave et brillante soirée.

La surprise d'abord le tient silencieux ;
Mais à la fin d'une sonate,
Mon serein se réveille, il prélude, il éclate ;
Et par les sons les plus harmonieux,
Le drôle entonne un air à boire,
Le plus gaillard, le plus séditieux,
Le meilleur de son répertoire.

De jeunes étourdis, la fleur de ce salon,
Répondent à cet air par un rire homérique ;
Et la dame étonnée exige qu'on explique
Les paroles de la chanson.
C'était le difficile, et chacun se récuse,
Hors un vieux libertin, il en est de bon ton,
Qui, tout en se couvrant de mainte et mainte excuse,
De ce rire fatal lui donne la raison :
« Quelle horreur ! dit la dame, et quelle impertinence !
Qu'on apporte à mon chat cet oiseau mal appris.
— Grâce, grâce, ont crié mes jeunes étourdis.
Du criminel révoquez la sentence.
C'est merveilleux, c'est un oiseau de prix.
C'est le plus beau gosier des bocages de France. »

Mais la dame en ces mots leur impose silence :

« Apprenez de moi, jeunes gens,
Que l'homme honnête, l'homme sage,
Ne doit que du mépris aux plus rares talents,
Quand on en fait mauvais usage. »
L'arrêt est dur, mais juste ; et je ne voudrais pas
Que cette prude un peu sauvage,
Près de certains palais voués au bavardage,
Se promenât avec ses chats.

FABLE IV.

LE CORBEAU ET L'HIRONDELLE.

Un corbeau sur un pré rencontre une hirondelle,
Qui vers les climats du midi
Se disposait à déployer son aile ;
Et d'un air mécontent il l'apostrophe ainsi :
« Qu'as-tu fait pour être adorée
Du peuple de cette contrée ?
J'entendais tout à l'heure un méchant pastoureau
Gémir de ton départ, de ta prochaine absence,
Tandis qu'en ce pays déplorant ma présence,
Il m'appelait maudit corbeau.
Qu'ai-je donc de si laid ? qu'as-tu donc de si beau ?
Nous avons le même plumage.
Ta chair est aussi noire et n'est bonne pour rien.
Serait-ce que ton corps est moins gros que le mien ?
Aimerait-on enfin ton petit bavardage ?

— Frère, tu n'as point deviné,
Répond la fille de Progné.
Sais-tu pourquoi l'on me préfère?
C'est qu'avec moi revient le doux printemps,
Que tout semble renaître, et qu'à l'homme des champs
De ses rudes travaux j'annonce le salaire,
Tandis que ton retour lui prédit les frimas,
Les ouragans, la neige, la froidure,
Le chômage si dur à qui vit de ses bras;
Et que les hommes n'aiment pas
Les oiseaux de mauvais augure. »

FABLE V.

LA CONVENTION DES PYRÉNÉES.

Les loups, les ours, les sangliers,
Et maint autre habitant des bois et des terriers,
Mécontents de leurs destinées,
S'étaient, dans un vallon des Hautes-Pyrénées,
Réunis en convention,
Pour changer les lois surannées,
Que, depuis la création,
L'Éternel leur avait données.
D'une commune voix d'abord furent proscrits
Les temps passés et surtout leurs amis.
« Que l'avenir en rien ne leur ressemble;
Proclama le congrès avec le même ensemble.
Du nouveau, du nouveau, qu'on en fasse à tout prix. »

Le principe posé, vinrent les conséquences.
Du nouveau, c'est bien dit; mais il faut en trouver.
Donc nos grands novateurs se mirent à rêver,
Et tinrent nuit et jour de bruyantes séances.
Enfin, après avoir longuement disputé
Sur les droits de la gent velue,
Sur sa grandeur, sa dignité,
Après d'autres débats sans but, sans gravité,
Des discours à perte de vue,
Le code suivant fut voté
Par la quadrupède cohue.

« Primo : tout ce qui vit ayant droit d'être heureux,
Fût-on joueur, prodigue, ivrogne ou paresseux,
Nous voulons qu'à jamais, sur les deux hémisphères,
Les animaux vivent en frères;
Et leur interdisons de se manger entre eux.
Secundo : Dès janvier de l'an cinquante-deux,
Devra marcher debout, sur ses pieds de derrière,
Notre famille tout entière.
Tertio : tout ourson, marcassin, louveteau,
Tout autre rejeton des races animales
Naîtra sans queue et sans museau
Et sans oreilles verticales;
Et, comme Dieu lui-même est l'auteur de ces lois,
Sous peine enfin de forfaiture,
Défense est faite à la nature
De nous former comme autrefois. »

Ce grand œuvre achevé, l'allégresse fut grande.

L'air mugit de bravos mille fois répétés.
On dépêcha de tous côtés
Des messagers de propagande;
Et le code pyrénéen
Fut applaudi, reçu, de la Crète à l'Islande,
Par tous les animaux du monde européen,
Par les petits surtout. Il fallait les entendre
Dans leurs élans de joie et de félicité.
Les petits se font toujours prendre
A l'appât de l'égalité.

Mais qu'en arriva-t-il? l'indocile nature,
Se moquant de leurs lois, de leur illusion,
Fit, comme on dit ailleurs, de la réaction.
Nul animal ne changea de figure.
Aucun instinct, aucune passion,
Rien ne fut corrigé : tout prit la même allure.
Frère loup, comme avant, mangea frère mouton.
De sœur morue et de frère saumon
Frère requin fit toujours sa pâture.
Les grands réformateurs n'avaient dans leurs décrets
Oublié que les mœurs, les vœux, les caractères,
Les besoins et les intérêts
De ceux dont par malheur ils réglaient les affaires;
Et du Caucase au pays des ours blancs,
De Gibraltar aux rochers des Sarmates,
Furent bernés, honnis, traités de charlatans
Mes Lycurgues à quatre pattes.
On se battit un peu, mais tout reprit son cours,
Le bon sens triomphe toujours.

Croire à l'impossible est sottise!
Le promettre est infâme et souvent dangereux.
Mais de quel nom faut-il que je baptise
Les bipèdes qui font les deux?

FABLE VI.

L'ENFANT ET LE GUÉRIDON.

En courant à travers les meubles d'un salon,
Un enfant étourdi, comme on l'est à cet âge,
Quoiqu'il eût l'âge de raison,
Au niveau de son nez rencontre un guéridon,
S'y heurte, jette un cri de douleur et de rage;
Et, le traitant de gueux, de méchant polisson,
L'accusant seul de son imprévoyance,
A coups de pieds et de bâton,
Sur le meuble innocent déchaîne sa vengeance.

On accourt, on s'informe; et de ce grand courroux
Croyant justifier l'absurde violence,
Il conte son malheur et redouble ses coups.
« A qui la faute? dit la mère.
Ne le voyais-tu pas? t'est-il venu heurter?
A ce choc violent se pouvait-il soustraire?
Avait-il une voix, des bras pour t'écarter? »
C'était parler en femme raisonnable;
Mais voulant du bambin ramasser le bonnet,

Elle a contre une chaise engourdi son poignet,
Et se relève en la donnant au diable.

C'est que grands et petits nous nous ressemblons tous.
Comme des imprudents nous allons devant nous;
Et si mal nous en vient, nul de nous n'est coupable.
Demandez à l'auteur qui se casse le nez,
Aux cavaliers désarçonnés,
Au valet qui brise une aiguière,
Aux entrepreneurs ruinés,
Au promeneur qui rencontre une pierre,
Aux ministres déchus, aux princes détrônés,
Au tribun qui les a minés,
Et qui sans le vouloir les a jetés par terre.
S'accusent-ils? jamais, c'est la faute du sort,
C'est ci, c'est ça, c'est Paul, c'est Pierre.
Tout le monde en est cause, eux seuls n'ont jamais tort.

FABLE VII.

LE FOUET DU POSTILLON.

Dans un coupé de diligence,
Je gagnais ma maison des champs,
Pressé comme toujours d'y trouver le silence,
Les doux loisirs et les fleurs du printemps;
Et bien loin de répondre à mon impatience,
L'attelage engourdi cheminait à pas lents.

Ses trois chevaux pourtant me semblaient pleins de vie.
Leurs vigoureux jarrets, leur croupe rebondie,
Leurs poitrails, tout en eux regorgeait de santé.
Le postillon par nos cris excité,
Par ses jurons, par sa voix menaçante,
Excitait à son tour leur allure indolente.
Vain espoir! vain courroux : le trio se jouait
De nos cris et de sa détresse;
Et d'où venait tant de paresse?
C'est que le pauvre diable avait perdu son fouet.

Il le retrouve enfin ; et sa main triomphante,
Sans frapper ses coursiers, sans effleurer leur dos,
Fait de sa lanière vibrante
Siffler les airs et les échos.
O prodige! tout se réveille.
Les chevaux ont dressé l'oreille.
Leur ardeur se ranime, ils partent de la main.
L'air, que fend leur galop, fait flotter leur crinière.
Sous leurs pieds vole la poussière.
L'équipage emporté dévore le chemin.
Et maintenant, ô vous qui tenez la puissance,
Instruisez-vous, conducteurs des États.
Je n'aime point la violence;
Je hais la tyrannie et ne la prêche pas.
Mais qu'on sente le fouet au bout de votre bras.
Voilà ce que j'ai vu; tirez la conséquence.

FABLE VIII.

LE CHIEN AMBITIEUX.

Munito, chien savant, bien connu dans Paris,
Ayant cent et cent fois vidé le répertoire
Des tours qui lui donnaient du relief et du prix,
Las à la fin de les voir applaudis,
Voulut changer de talent et de gloire.
« J'excelle dans un art, j'excellerai dans tous, »
Se disait-il; et dans sa suffisance,
Il traiterait de sots et de jaloux
Ceux qui voudraient douter de son intelligence.

Un jour, après avoir dansé
Aux accords admirés d'un pianiste habile,
Sur l'instrument muet mon caniche élancé
Pose ses deux ergots sur le clavier mobile;
Et de sons discordants un horrible fracas
D'une gaîté bruyante excite les éclats.
Il prend ces ris moqueurs pour des cris de louange.
Les artistes en pareil cas
Sont sujets à prendre le change.
Son museau sur son cou pivote avec fierté.
Il parcourt le salon d'un regard enchanté.
La gaîté s'en accroît et double son courage;
Mais quand, mêlant sa voix à l'infernal tapage
Que rend le piano par ses coups démonté,

Il file en sons aigus un hurlement sauvage,
Un cri d'horreur s'élève; on le siffle, on l'outrage;
Et tout s'enfuit épouvanté.

Dans les arts comme en politique,
Sa folie aujourd'hui devient épidémique.
Dès qu'on est quelque chose, on se croit propre à tout.
La gloire qu'on possède, on la prend en dégoût,
Pour courir follement à celle qu'on souhaite.
On veut tout effacer de son immense éclat.
Richelieu veut être poëte,
Et Lamartine homme d'État.

FABLE IX.

L'ANE CHARGÉ DE VESSIES.

Un âne, chargé de vessies,
Traversait gravement un populeux quartier,
Et disparaissait tout entier
Sous cet amas de peaux bouffies.
Deux ou trois cents ballons, l'un à l'autre liés,
S'élevaient en monceau sur le dos de ma bête,
Retombaient sur ses flancs au niveau de ses pieds,
L'enveloppaient enfin de la queue à la tête.
Ce n'était pas le plus lourd des fardeaux.
Mais ces ballons gonflés tenaient un large espace;
Et les piétons, voitures et chevaux

S'écartaient pour lui faire place.
Cette hâte, ce soin qu'on met à l'éviter,
Ces regards qui sur lui paraissent s'arrêter
Sont à ses yeux respect et déférence.
Il en prend de l'orgueil et des airs d'importance;
Et mon baudet se rengorgeant
Se croit au moins un éléphant.

Mais par malheur, sur son passage,
Se rencontre un méchant gamin,
Qui, tenant par hasard un poinçon à la main,
De piquer ces ballons se fait un badinage.
Par mille trous bientôt s'échappe et fuit le vent.
Les ballons désenflés s'en vont tous en mourant;
Et mon âne, sur qui cette pile s'affaisse,
Réduit à sa chétive espèce,
Passe à travers les flots d'un peuple indifférent
Sans qu'un regard sur lui se détourne et s'abaisse.

Cet espiègle et son jeu me semblaient amusants.
Je pensais à tous ces pygmées,
Que l'intrigue aujourd'hui nous donne pour géants,
Dont sectes et partis gonflent les renommées,
Qui du poids de leurs noms écrasent le bon sens;
Et, lassé de subir ces gloires de fabrique :
« Prends ce poinçon, criais-je à la raison publique,
Crève tous ces ballons, fais-les tomber des cieux :
Et, sous leurs peaux flasques et vides,
Montre à leurs courtisans stupides
Les oreilles de ces faux dieux. »

FABLE X.

LES CASTORS ET LES GRUES.

Vers lè pays des Illinois,
Au temps où, du dieu Pan effeuillant la couronne,
Le souffle humide de l'automne
Peint de mille couleurs la parure des bois,
Au bord d'un lac profond était tombé des nues
Un bruyant bataillon de grues,
Qui, du froid Labrador désertant les frimas,
Cherchaient pour leur hiver de moins rudes climats

Pendant qu'elles vaguaient en un gras pâturage,
Dans une anse du lac apparut à leurs yeux
Un élégant et modeste village,
Que des castors le peuple ingénieux
Avait bâti sur le rivage.
« Quel tableau séduisant! quel site gracieux!
S'écrièrent en chœur mes oiseaux de passage.
Heureux cent et cent fois les hôtes de ces lieux.
Le climat en est doux. Cette riche nature,
Ces champs, ces bois, ces prés, par ce lac humectés,
Nous présentent de tous côtés,
La plus abondante pâture.
Pourquoi chercher ailleurs? fixons-nous sur ces bords.
Contre la bise et les tempêtes,
Bâtissons-nous aussi de commodes retraites.
Ne valons-nous pas des castors? »

L'avis est emporté d'une voix unanime.
L'escadron emplumé s'évertue et s'escrime
Des ergots, de l'aile et du bec.
Dans le bassin fangeux d'une mare voisine,
Tombent des tas de joncs, de mousse, de bois sec,
Qu'aux plaines d'alentour tout ce peuple butine.
Sur ce mélange épais il s'agite, il piétine;
Mais broyer du mortier ce n'est pas être grec.
Il faut bâtir, il faut, en parois, en voussures,
En rotondes, en couvertures,
Elever, façonner, affermir ce torchis.
C'est là le difficile et, pour cette œuvre ardue,
Des serres et des becs de grue
Ne sont pas les meilleurs outils.
Rien ne tenait, c'était chaque jour à refaire.
Tous mes oiseaux en vain liguaient leur savoir-faire.
L'ouvrage allait de mal en pis.
Pour tout dire en un mot, après bien des semaines,
Bien des moments perdus, bien d'inutiles peines,
Ils n'avaient fait que du gâchis.

A qui donc en veut-il? crîront à mon oreille
Les républicains de la veille,
Ou du jour ou du lendemain,
Ceux qui, sous Charles dix et son royal cousin,
Par une politique acerbe ou maladroite,
Au ministère, au centre, à la gauche, à la droite,
Ont de la République aplani le chemin.
Eh! messieurs, ce n'est pas contre vous que je grogne.
Je disais seulement ce que je dis encor,

Que chacun ici-bas doit faire sa besogne,
Et qu'une grue enfin n'était pas un castor.

FABLE XI.

LE LOUP ET LES TROIS CHIENS.

Que servent aux humains les leçons de l'histoire,
Et leur expérience et même leurs revers?
On leur a dit cent fois, en prose comme en vers :
« L'union fait la force et donne la victoire;
En face du péril soyez toujours unis; »
Et quand le péril vient, rois, peuples et partis,
Perdent le sentiment et jusqu'à la mémoire
Des désastres qu'ils ont subis.
D'un vaisseau, dont jadis j'ai dépeint le naufrage [1],
Vous souvient-il, mes chers lecteurs?
Battu par tous les vents, jouet de leurs fureurs,
Ce vaisseau de l'État me présentait l'image.
« Vous périrez, » disais-je à l'équipage;
Et l'équipage alors riait de mes terreurs.

Je disais vrai pourtant; et je n'en fais pas gloire.
Mais si dans l'avenir à mes yeux attristés
S'offrent d'autres périls, d'autres calamités,
Serai-je plus heureux? daignera-t-on me croire?

1. Le vaisseau en péril.

Et mes nouveaux conseils seront-ils écoutés?
Non, non, les passions ont la voix plus hautaine
Que la sagesse et la raison;
Et, sans rien espérer de la folie humaine,
A mon pays encor j'adresse une leçon.

Dans une ferme où régnait l'abondance,
Où le bonheur peut-être endormait la prudence,
S'était avec la nuit par surprise glissé
Un loup des plus cruels, qui, par la faim pressé,
Par de longs hurlements signalait sa présence.
Là veillaient cependant trois chiens, dont le danger
Avait souvent éprouvé le courage.
L'un était un chien de berger
Fier de son antique lignage,
Qui même prétendait avoir reçu des cieux
Le périlleux et superbe apanage
De mener les troupeaux et de veiller sur eux.

Né d'un père divers, quoique de même race,
L'autre était un barbet, plus jeune, plus vivace,
Se croyant plus de droits pour être plus nouveau.
Le troisième, à forte encolure,
Grand querelleur de sa nature,
Grognard au nez camus, au large et gros museau,
Avait pour père un dogue; et dans mainte aventure
Ses deux oreilles et sa peau
Avaient reçu plus d'une égratignure.

Tous trois dans cette ferme ils avaient vu le jour;

Et longtemps de concert ils l'avaient défendue.
Mais entre eux la discorde était enfin venue
Pour un chenil par eux occupé tour à tour.
Chacun d'eux désormais le voulait sans partage.
C'était un éternel tapage,
Un débat sans issue; et les trois prétendants
Se déchiraient à belles dents,
Quand ce loup affamé vint à leurs aboîments
Mêler ses hurlements de rage.

Mes chiens de leur débat ont suspendu le cours,
Mais non leur haine et leur rancune.
Les malheureux moutons, qui tremblaient pour leurs jours,
Criaient en vain comme des sourds :
« Au loup, courez au loup, votre cause est commune.
Prêtez-vous l'un à l'autre un fraternel secours. »

Inutiles conseils! incroyable délire!
Les chiens n'écoutent plus qu'un orgueilleux dépit.
A terrasser le loup chacun d'eux croit suffire.
Chacun en veut pour soi la gloire et le profit.
Mais d'un désastre affreux leur discorde est punie.
Le dogue, le premier, par sa fougue emporté,
Sur le fumier ensanglanté,
Roule percé de coups, et demeure sans vie.
Le barbet qui le suit subit le même sort.
Le troisième, assailli sur le seuil de l'étable,
Pour réparer un tort, un crime irréparable,
Fait un dernier et vain effort.
Sous la terrible dent d'un vainqueur intraitable,

Comme ses compagnons il a trouvé la mort;
Et le troupeau, livré sans force et sans défense
Au monstre qui de sang peut enfin s'abreuver,
Maudit en expirant la coupable démence
De ceux qui plus unis auraient pu le sauver.
Mes chers lecteurs, je vous laisse y rêver;
Et que Dieu protége la France!

FABLE XII.

LE LÉOPARD ET LE SINGE.

Par le roi des forêts chassé du ministère,
Un léopard faisait un grand éclat
De sa haute disgrâce, et, comme à l'ordinaire,
Voyait dans ce malheur la perte de l'État.
« A qui vit dans les cours la franchise est fatale,
Criait-il en quittant la tanière royale;
On n'obtiendra jamais par la sincérité
Ni la faveur des rois ni même leur estime.
J'ai dit au roi la vérité;
Son orgueil m'en a fait un crime.

— Il n'a puni qu'un méchant oppresseur,
Répond d'une voix aigre et d'un ton ricaneur,
Un singe familier de la cour léonine.
Tu voulais tout soumettre à tes conseils hautains.
Ta seule tyrannie a causé ta ruine;
Et le peuple a battu des mains. »

Sur le singe en hurlant le léopard s'élance;
Mais le singe en un tour de main
A gagné le chêne voisin,
Et sa harangue recommence :
« Menace, lui dit-il, dévore-moi des yeux.
Tes longs rugissements, tes regards furieux
Contre la vérité ne sauraient te défendre.
Et si les rois ne savent pas l'entendre,
Les ministres déchus ne l'entendent pas mieux. »

FABLE XIII.

L'AVALANCHE.

Des sommets glacés du Mont-Blanc,
Une horrible avalanche à grand bruit détachée,
Sur un gouffre immense et béant,
Comme un mont de neige penchée,
Sous son énorme poids s'affaissait en craquant.
Les échos en hurlaient; et par des cris sauvages
De sa chute prochaine accueillant les présages,
Les aigles, les vautours s'éloignaient en tremblant.

Comme une borne inébranlable,
Un rocher de granit sur sa route placé
Défiait cependant sa masse épouvantable.
« Tu n'iras pas plus loin, » disait-il.... Insensé!
Il roule comme un grain de sable;

Mirabeau le premier a vu son impuissance.
Barnave, comme lui, d'un vain remords pressé,
Au trône qu'a longtemps sapé son éloquence
Prête sa tardive assistance;
Dans le sang de ses rois Barnave est renversé.
La Gironde, à son tour, honteuse régicide,
Attaquant la Terreur dans sa marche homicide,
Veut de la République épurer le berceau.
La Gironde y périt, ses remords sont des crimes.
Elle a suivi de près ses royales victimes,
Et trouvé le même bourreau.

Avec les rois, plus tard, j'ai revu les Barnaves;
Ils niaient l'anarchie, et, brisant ses entraves,
Ils assuraient contre elle et le trône et les lois.
Le monstre s'est joué de leurs vaines paroles.
Il a d'un pied sanglant repoussé ces idoles
Et broyé le sceptre des rois.
Plus vaniteux que leurs ancêtres,
D'une autre République imprudents fondateurs,
De nouveaux Girondins ont cru s'en rendre maîtres;
Le peuple, qu'ils flattaient jusque dans ses fureurs,
N'y voit déjà plus que des traîtres;
Et sur eux prêt à se jeter,
Sa voix menaçante leur crie :
« Le bras qui lance l'anarchie
Est impuissant pour l'arrêter. »

FABLE XIV.

LES ANIMAUX MARQUÉS DU B.

Un lion de l'Atlas qui s'ennuyait parfois,
Comme tous les princes du monde,
Campait avec sa cour dans l'épaisseur d'un bois,
Que le Chélif arrosait de son onde;
Et des bords où Colomb descendit le premier
Étaient venus pour le distraire
Trois sapajous, bouffons de leur métier,
Fort habiles à contrefaire
Les animaux du monde entier.
Ils parurent d'abord cheminant à la file,
Le nez au vent, le cou mollement balancé,
Allant d'un pas grave et tranquille,
Le dos en voûte rehaussé.

Le prince à leur mimique ayant daigné sourire,
Toute la cour rit aux éclats,
Hors les chameaux, qui se plaignaient tout bas
De voir livrer ainsi leur bosse à la satire;
Quand tout à coup, changeant d'allure et de jouet,
Mes singes, trottinant sur des jambes tortues,
S'en vont flairant le sol de leur mufle inquiet,
Ou, les naseaux béants, les oreilles tendues,
D'un gibier qui s'échappe en tirant vers les nues,
Semblent en glapissant respirer le fumet.

Les chameaux cette fois des premiers applaudirent ;
Mais de ce jeu nouveau les bassets courroucés,
Sur les sapajous élancés,
Pour venger les bancals jusqu'au sang les mordirent.

« Tout beau, dit le lion ; quel stupide courroux !
Voilà comme vous êtes tous :
Vous aimez à railler sur les défauts des autres,
Et, quand on se moque des vôtres,
Vous vous fâchez comme des fous. »
Sa majesté parlait comme un Socrate ;
Et mes trois sapajous, remis de leur effroi,
Clopin-clopant, traînant la patte,
Allèrent rendre grâce à la bonté du roi.

Mais un rugissement répond à leur hommage ;
Et les courtisans de frémir,
Et mes singes de déguerpir,
Ne sachant d'où venait cette attaque de rage.
Un vieux renard eut pitié d'eux :
« Ce sage couronné, leur dit-il à l'oreille,
Perdit un de ses pieds dans un combat fameux ;
Et ce moraliseur, qui si bien nous conseille,
A cru que devant lui vous faisiez les boiteux. »

FABLE XV.

LE CHEVAL ET LES CORBEAUX.

Un jour que dans les airs luttaient avec furie
Les Autans et les Aquilons,
Un superbe coursier, enfant de l'Arabie,
Échappé de son écurie,
Franchissait au hasard et coteaux et vallons.
Dans sa course que rien n'arrête,
Il semble défier les vents,
Et provoquer par ses hennissements
L'ouragan furieux qui mugit sur sa tête.

A son terrible aspect, plus craint que la tempête,
S'épouvante et s'enfuit un vol de noirs corbeaux,
Et sur un chêne aux sourcilleux rameaux,
Le troupeau croassant se cherche une retraite.
Mais l'éclair fend la nue, et les cieux ont grondé.
La foudre éclate, frappe, et l'Arabe intrépide,
Atteint dans sa course rapide,
Tombe sur le gazon de son sang inondé.
Les corbeaux sont alors sortis de leur repaire.
La peur fait place à la colère,
Et l'air a retenti de leurs cris insultants.
Sur le coursier sans vie ils fondent avec joie ;
Et, foulant en vainqueurs ses membres palpitants,
De la serre et du bec ils déchirent leur proie.

Tels sont les envieux, les sots et les ingrats,
Quand a sonné la mort ou la disgrâce
D'un grand homme ou d'un roi dont ils baisaient les pas,
Qu'ils n'osaient regarder en face;
Heureux qu'ils ne réclament pas,
Dans leur honteuse et vaine audace,
L'honneur de l'avoir mis à bas.

FABLE XVI.

LE CHAT, LE RENARD, LE LOUP ET LE TIGRE.

Quatre animaux, carnassiers d'origine,
Un petit chat, un renardeau,
Un jeune tigre, un louveteau,
Suçaient leur premier lait dans la même cuisine;
Et leur maître pareil à tous les novateurs,
Prétendait, à son gré réformant la nature,
Soumettre à ses calculs leurs instincts et leurs mœurs,
Leur imposer enfin la même nourriture.
Tant que le lait suffit, ils parurent contents;
Mais avec l'âge il leur poussa des dents;
Et les choux, les fruits, la salade
Furent pour leur gosier un ragoût assez fade.
Un jour qu'ils s'en plaignaient tout bas,
Un avis fut ouvert par l'héritier des chats.
« Il est dans la maison, dit-il avec mystère,
De méchants animaux, dont les affreux dégâts

Du patron quelquefois excitent la colère.
Ce sont les souris et les rats.
Je me sens né pour l'en défaire.
Pour lui c'est un bienfait, pour nous un bon repas;
Et nous en mangerons, je crois, sans lui déplaire.

— Vive le chat! bravo! répondent les amis.
Que son nom monte jusqu'aux nues.
Sers-nous des rats et des souris.
Nous te dresserons des statues. »
Encouragé par ce discours flatteur,
Mon chaton se met en campagne;
Et durant quelques nuits, grâces au pourvoyeur,
Le logis est pour eux un pays de Cocagne.

« Mais toujours des souris, observa le renard.
Il est des mets plus doux, mon instinct me l'indique;
Et dans ce poulailler.... — C'est un vol domestique,
Dit l'honnête chaton, c'est l'avis d'un pillard.
J'ai tué sans remords des bêtes malfaisantes,
Mais des poules.... — Tais-toi, sermonneur ennuyeux,
Répond le tigre en roulant ses gros yeux,
Et lui montrant l'émail de ses dents menaçantes.
Quoi que valent les rats, les poulets valent mieux;
Il te sied bien d'avoir un tel scrupule.
Dans la route du bien qui s'arrête recule. »

Le chat s'enfuit de peur, son temps était fini.
Par le loup et le tigre à son tour applaudi,
Le renard s'est hâté de payer leur louange;

Et quatre jours entiers, dans le fond d'une grange,
De poulets succulents le trio s'est nourri.
Mais voilà que le loup, au milieu d'une orgie,
S'échappe et revient à grands pas,
Portant un bel agneau dans sa gueule rougie.
A cet aspect le renard se récrie :
« Passe pour des poulets, on ne les compte pas.
Mais toucher au troupeau ! — Paix ! tu n'es qu'une chiffe, »
Dit le tigre en levant sa redoutable griffe.
Le renard à son tour s'enfuit, et de l'agneau
Bientôt les deux amis n'ont laissé que la peau.

Le succès donne du courage ;
Le jour suivant mon loup s'emparait d'un mouton ;
Et le tigre, à César comparant le larron,
Prenait sa part de ce nouveau pillage,
Quand tout à coup apparaît le patron.
Il a vu le larcin, et s'armant d'une gaule,
Il accourt châtier le drôle.
Mais dès le premier mot le tigre rugissant
A jeté sur son maître un regard menaçant.
Le loup, qui, bien repu, fut toujours débonnaire,
Veut alors réprimer sa rage sanguinaire ;
Le tigre, tout entier à sa férocité,
L'égorge en lui jetant l'infâme nom de traître,
Et recouvre, en passant sur le corps de son maître,
Son effrayante liberté.

Tels sont dans tous les temps les partis anarchiques.
Habiles à cacher leurs desseins ténébreux,

Ils avancent d'abord par des routes obliques,
Exaltant qui les sert et qui marche avec eux.
Malheur à qui recule, hésite ou les décèle!
Mais quand vient l'heure d'éclater,
Quand le tigre enfin se révèle,
Il n'est plus temps de l'arrêter.

FABLE XVII.

L'INDUSTRIEL ET L'ARAIGNÉE.

Certain industriel, quêteur de commandites,
Que ses inventions n'avaient point enrichi,
Qui, sous les barreaux de Clichy,
Expiait une ou deux faillites,
Dans son esprit aventureux
Roulait encore une brillante affaire,
Dont, suivant ses calculs, les produits merveilleux
Devaient en moins d'un an réparer sa misère.
Il en traçait le plan et le devis,
Se donnait un caissier, des bureaux, des commis,
Hôtel, cave et surtout cuisine bien soignée,
Quand, tout en caressant le fruit de son cerveau,
Il aperçut une araignée,
Qui traçait dans un coin son merveilleux réseau.

« Vient-elle me railler? se dit-il à lui-même,
Se moquer à mon nez de ma crédulité?
Et sa toile fragile est-elle donc l'emblème

Du projet que j'ai médité? »
Et ses regards suivaient l'industrieux insecte,
Qui travaillait sans bruit dans les airs suspendu,
Et de ses fils légers, en habile architecte,
De l'un à l'autre mur rattachait le tissu.

Sa tâche est enfin accomplie,
Et l'heureuse ouvrière en un trou s'est blottie,
Veillant sur le filet que ses doigts ont tendu.
« Elle admire son œuvre, et croit à sa durée!
Dit l'homme, et cependant, d'un coup de mon crayon,
Je puis mettre en lambeaux sa toile déchirée;
Et n'est-ce pas la même illusion
Dont ma tête s'est enivrée? »
Au milieu des regrets que ce penser produit,
Une mouche étourdie en bourdonnant arrive,
S'abat sur le filet, et de son noir réduit
L'araignée à grands pas fondant sur sa captive
S'abreuve de son sang, la dévore et s'enfuit.

L'industriel éclate à cette barbarie :
« Misérable, dit-il, c'est donc un guet-apens,
Un piége qu'à l'étourderie,
A la tourbe des ignorants,
Avait tendu ton industrie?
— Tes reproches sont ingénus,
Réplique l'araignée à mon faiseur d'affaires.
J'ai suivi ton exemple et ne fais rien de plus.
Mouches et moucherons sont mes actionnaires,
Et mes filets tes prospectus. »

La leçon était bonne ; à quoi servira-t-elle?
L'industriel reprend sa liberté,
Jette ses hameçons à la crédulité,
Fait sans profit mainte dupe nouvelle,
Et, sous les verrous de Clichy,
Revient comme il était sorti.

FABLE XVIII.

LES DEUX TOILETTES.

Sur le pavé d'une ville princière,
Roulait un beau coupé, que deux fringants chevaux
Emportaient dans leur course en des flots de poussière.
Un blason rehaussait l'azur de ses panneaux.
Sur un velours bordé d'une frange dorée,
Le fier automédon étalait sa livrée,
Et dans ce char brillant, sur deux coussins moelleux,
Reposait une femme élégamment parée,
Dont l'or et le saphir ornaient les blonds cheveux.

Un passant la regarde et frissonne de rage.
Il la suit d'un œil menaçant,
Sans la connaître en rien, il éclate, il l'outrage.
« Quel scandale, dit-il, quel luxe impertinent!
Voilà les heureux de la terre!
Voilà les riches d'à présent!
Ils insultent à la misère. »

Et tout en suivant son chemin,
Il répète en jurant son sinistre refrain.

A quelques pas plus loin se présente à sa vue
Une femme modeste et simplement vêtue,
Allant à pied, sans cocher ni laquais.
Elle avait cependant un blason, un palais;
Et mon homme l'a reconnue.
Mais, s'il a pris le même ton,
Son courroux maintenant prend un autre langage.
« Voilà, s'écria-t-il, les riches de notre âge.
Au plus crasseux avare ils feraient la leçon.
L'ouvrier meurt de faim quand chez eux tout abonde.
Qu'importent aux heureux du monde
Le maquignon, le carrossier,
Le fabricant, le marchand et l'artiste,
Et le doreur et le sellier,
Et la lingère et la modiste?
A qui vit du travail leurs mains n'en donnent plus.
Ils aiment mieux enterrer leurs écus. »

Et qui tient ces discours? Est-ce un Cafre, un sauvage?
Est-ce un ivrogne? non. Un fou? pas davantage.
Il est Français et mécontent;
Tout critiquer est son système.
Mais dire blanc et noir, et presque au même instant,
C'est trop; et j'aimerais autant
Qu'il fût d'accord avec lui-même.

FABLE XIX.

LE RENARD ET L'OURS.

Un fin renard, disciple ou descendant
Du célèbre flatteur qu'a chanté la Fontaine,
En courant les monts de Pyrène,
Dans les pattes d'un ours tomba par accident.
C'était bien l'ours le plus vorace,
Le plus dur, le plus loup-garou,
Que de Bayonne au Canigou,
De Callisto jamais eût enfanté la race.
Mais comme il digérait son second déjeuner,
En attendant l'heure de son dîner,
Il avait mis le renard en fourrière,
Et, pour veiller son prisonnier,
Sur le devant de sa tanière
Il s'était en travers étendu tout entier.

Mon renard cependant fait bonne contenance ;
Et ce répit lui rendant l'espérance,
Il se met à flatter son terrible geôlier.
Vain espoir ! ce geôlier d'une nature étrange
A peu de goût pour la louange.
Le flatteur a beau s'enrouer,
Rien ne fléchit ni ne dérange
Le cerbère au long poil qu'il veut amadouer.

Vante-t-il son courage en un jour de bataille?
Un sourd grognement lui répond.
La majesté de sa royale taille?
De sa large poitrine il en sort un second.
La beauté de son poil? On grogne de plus belle.
La noble fierté de son port?
Monseigneur grogne encor plus fort.
Le pauvre diable en perdait la cervelle,
Lorsqu'en examinant d'un regard effaré
Ce vieux groin si dur et si revèche,
Sous la paupière gauche il remarque une brèche,
Et que d'un œil l'ours était déferré.

Le voilà qui se met à conter des histoires.
Il parle d'Annibal, la terreur des Romains,
Du sultan Bajazet, l'effroi des Byzantins :
« Et ces deux héros, ces deux gloires,
D'où leur venait, dit-il, cette faveur des cieux ?
C'est qu'ils étaient borgnes tous deux. »

Le grognement s'apaise ; et, la tête penchée,
Mon ours tourne vers lui sa paupière ébréchée.
Mais l'habile flatteur n'a garde de le voir,
Du sultan Bajazet sa verve intarissable
Vient aux Cyclopes de la Fable.
« Borgnes, s'écria-t-il, mais quel œil vif et noir ! »
L'ours en avait un de semblable ;
Il relève à ces mots ses pattes de devant,
Et se remet sur son séant.
« Non, poursuit le renard, notre commune mère

N'a jamais enfanté d'aussi beaux demi-dieux :
Non, la beauté, pour séduire et pour plaire,
N'eut jamais besoin de deux yeux.

— Je le crois bien, dit l'ours tout fier et tout joyeux.
Je mangerai qui dira le contraire.
Mais toi, mon bon ami, j'en aurais du chagrin.
Je ne toucherai pas un seul poil de ta tête.
J'aimerais mieux mourir de faim ;
Va-t'en. » Et le renard est parti de la main,
Sans attendre qu'il le répète.

Il n'est pas de tyran, fût-il des plus brutaux,
Dont ne puisse un flatteur adoucir la nature.
Attachez-vous surtout à louer ses défauts :
C'est la recette la plus sûre.

FABLE XX.

LES DEUX BOXEURS.

Deux boxeurs renommés par leur force athlétique,
Rivaux de gloire, et partant ennemis,
Pour amuser la tourbe britannique,
S'étaient assez longtemps assommés et meurtris.
De bonnes gens lassés de leur brutale escrime,
Espéraient mettre un terme à cette déraison,
Quand le hasard, qui n'est pas toujours bon,
Les remit face à face au bord d'un noir abîme.

Le péril était grand; ils le voyaient tous deux,
Sous leurs pieds se brisait une mer mugissante;
Et, comme un géant monstrueux,
La falaise abrupte et glissante
Inclinait ses rochers sur le gouffre écumeux.

Mais la haine est aveugle; et mes fougueux athlètes,
A l'aspect l'un de l'autre ont roidi leurs poignets,
Et, se posant sur leurs jarrets,
Ramènent en arrière et leurs corps et leurs têtes.
Un horrible combat suit de près ce défi.
Leurs cris injurieux dans les airs retentissent.
Sur leurs flancs, sur leurs fronts, leurs coups ont rebondi.
De leurs yeux, de leurs dents des flots de sang jaillissent.
Les deux rivaux enfin corps à corps se saisissent,
Et de leurs bras nerveux s'étreignent à l'envi.

Le peuple vient en foule au bruit de cette lutte,
Applaudit à leur rage, et des bords du rocher,
De l'abîme avec joie il les voit s'approcher,
Et s'apprête à jouir de leur terrible chute.
Ses vœux cruels sont bientôt exaucés.
Dans les flots, qui sous eux s'entr'ouvrent et bondissent,
Comme une lourde masse ils tombent embrassés,
Et par la foule en chœur des hourras sont poussés.
Mais au grand jour encor les flots les revomissent.
Le ciel à leur malheur offre un dernier recours.
Ils peuvent, nageurs intrépides,
Échapper en s'aidant aux abîmes liquides,
Et regagner le bord pleins de gloire et de jours.

Non, de leur intérêt triomphe la colère.
Chacun croit étouffer, noyer son adversaire;
Et de ce combat inhumain,
De leur orgueil brutal ils sont tous deux victimes.
Affaiblis l'un par l'autre, ils ont même destin;
Et sur eux pour jamais se ferment les abîmes.
N'auraient-ils pas mieux fait de se donner la main?

Hier, sous cette allégorie,
Tu me peignais, Guizot, la stupide folie
De deux partis qui nous sont chers.
J'ai cousu ce matin des rimes à ta prose;
Mais au salut commun leur vanité s'oppose;
Et ni ta prose ni mes vers
Ne peuvent conjurer l'effroyable revers
Que leur démence nous impose.

FABLE XXI.

LE SANSONNET DANS L'EMBARRAS.

« Voyez-vous cet oiseau qui plane dans les cieux?
Disait un sansonnet à sa peuplade ailée.
C'est l'épervier, fuyons, ôtons-nous de ses yeux. »
Et, loin de prendre la volée,
La peuplade lui répondait :
« Ce n'est qu'une hirondelle et tu n'es qu'un benêt. »
Mais sur les étourneaux s'abattit le corsaire.

Il en prit un au bec, un autre à chaque serre;
Et de leurs sots dédains mon sansonnet vengé
Les quitta sans prendre congé.

Tout en plaignant le destin des prophètes,
En blâmant la sottise et l'incrédulité
Des étourdis qui, pour croire aux tempêtes,
Attendent que sur eux la foudre ait éclaté,
Il rencontré un vol d'alouettes,
Qui dans un champ voisin picore en liberté.
« Ces oiseaux-là, dit-il, sont peut-être moins bêtes. »
Il les aborde, et, selon son désir,
La joyeuse tribu s'empresse à l'accueillir.

Voilà qu'en voltigeant et trottant sur la plaine,
En jetant aux échos ses refrains si jolis,
Elle arrive en un pré qu'on vient de tondre à peine;
Et ses regards sont éblouis
D'une clarté vive et soudaine,
Qu'à droite, à gauche, en chatoyant,
Lance en brillants éclairs un miroir tournoyant.
« N'allez point jusque-là, croyez-en ma prudence;
C'est un piége, arrêtez, criait le sansonnet.
L'oiseleur n'est pas loin; et, si quelqu'une avance,
Elle sera prise au filet.

— A d'autres, laisse-nous, dit la troupe étourdie;
Tu n'es qu'un oiseau de malheur. »
Elle accourt; le filet sur elle se replie.
Une moitié demeure aux mains de l'oiseleur;

Et le cœur gros, les paupières baissées,
Déplorant les effets d'un fol entêtement,
Mon sansonnet s'éloigne et s'en va tristement
Chercher des têtes plus sensées.

Dans un vol de perdrix le hasard le conduit.
Deux jours entiers il l'adopte, il le suit,
Lorsqu'en un champ d'épis, où leur troupe butine,
Il voit, sur des sentiers habilement tracés,
De perfides collets par l'oiseleur dressés,
Et veut de la tribu prévenir la ruine.
Mais hélas! ses conseils ne sont pas mieux suivis,
Et les malheureuses perdrix
Vont se prendre aux lacets qu'à leur folle imprudence
A signalés sa prévoyance.

C'était à détester, à perdre la raison.
Mon prophète à ce coup sent fléchir son courage.
Ira-t-il dans les bois chercher un ermitage!
Se fera-t-il épervier ou pigeon?
Où pourra-t-il en paix finir son existence?
Il n'en sait rien; et moi je réponds qu'aujourd'hui,
Lorsque tous les partis luttent d'extravagance,
Le sage, s'il en est, n'en sait pas plus que lui.
Je renonce à donner des leçons de prudence.

AVIS.

J'offre au public trois livres de fables nouvelles, que j'ai composées depuis la seconde édition, et qu'il a eu déjà la bonté d'applaudir pour la plupart dans les séances publiques de l'Institut et de la société philotechnique. Il y en a seulement vingt-cinq qui sont entièrement inconnues, et j'espère qu'elles seront aussi bien reçues que les autres. L'indulgence de mes auditeurs m'a constamment encouragé dans ce genre de composition, auquel je n'ai songé que vers ma soixantaine, et dont le premier mérite, à mes yeux, a été de m'amuser moi-même. Personne ne m'a encore dit qu'elles en aient ennuyé d'autres que moi; et je souhaite qu'en lisant les soixante-trois que j'ajoute à cette troisième édition, personne ne dise qu'elles se ressentent de l'âge du fabuliste.

LIVRE HUITIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE TERRIER VACANT.

Quatre animaux de différente race
Convoitaient la possession
D'un vaste et beau terrier, dont le dernier patron
Avait péri dans une chasse.
C'était une loutre, un blaireau,
Une fouine, un renardeau,
Tous enfants du pays, et de qui les ancêtres
Du logis tour à tour avaient été les maîtres.
Ils rôdaient jour et nuit autour de ce terrier,
Passant le temps à s'épier,
A s'accuser, à se défendre,
Et jurant au besoin de ne pas y prétendre.

Trois de ces aspirants étaient de beaux parleurs,
Et pensaient que leur éloquence
Dérouterait leurs auditeurs.
Le renard au contraire aimait fort le silence,
Il savait colorer d'un air d'insouciance
Ses haines, ses complots, son plus ardent désir,

Et même son intelligence,
Modérer son impatience,
Attendre l'heure et la saisir :
Trois grandes qualités peu communes en France.

Ce calme augmenta les soupçons;
Ses rivaux connaissaient sa ruse et sa finesse.
Pour déjouer ses trahisons,
Ils mirent en commun leur plan et leur adresse.
Mais dans un cas pareil, pour se mettre d'accord,
C'est un grand embarras qu'un intérêt contraire.
L'un voulait l'exiler, l'autre le mettre à mort,
Ou l'enfumer dans son repaire;
Et dans ce long débat ils ne faisaient mystère
Ni des soupçons qu'il excitait,
Ni des projets qu'on lui prêtait,
Ni des moyens de s'en défaire.
Sans trop s'inquiéter le renard écoutait;
Et se riait de leur colère.

« Pauvres sots, pensait-il, vous conspirez tout haut,
Vous consumez le temps en disputes frivoles.
Vous n'êtes hardis qu'en paroles;
Et vous serez pris en défaut. »
Ses espérances s'accomplirent.
Las enfin de parler, mes bavards s'endormirent;
Et mon renard, qui ne s'endormait point,
Se rencontra là tout à point.
De sa retraite il sort à la sourdine,
Casse les reins à la fouine,

Une patte à la loutre, et d'un coup de museau
Au fond d'un puits fait rouler le blaireau;
Et n'ayant plus à craindre leur poursuite,
Il gagne lentement son palais souterrain
Comme s'il rentrait dans un gîte
Qu'il aurait quitté le matin.

En politique comme en guerre,
Qui se borne à savoir les plans de l'ennemi,
N'entend son métier qu'à demi.
C'est à les déjouer qu'est le point nécessaire;
Malheur à tout ambitieux
Qui n'est adroit ni téméraire,
A tout conspirateur qui ne sait point se taire!
Il n'a pour lui les hommes ni les dieux.

FABLE II.

LE CHIEN AUX SIX MAITRES.

Ainsi que la maison à sa garde commise,
Un chien de basse-cour avait eu six patrons;
Et chacun d'eux l'appelant à sa guise,
Mon chien dans peu de temps avait porté six noms.
Le premier occupant l'avait nommé fidèle.
Il jappait aux pieds nus, aux manants, aux vilains.
Mais de la maison paternelle,
Ce maître fut chassé par un gros de mutins;

Et du nom de Brutus qui ne lui plaisait guère,
Baptisé malgré lui par le chef populaire,
Jappant aux chapeaux noirs, aux habits de drap fin,
Mon chien, réduit à faire un assez long carême,
Était près de mourir de faim,
Quand sous le nom de Muscadin,
Il eut quelques croûtes de pain
En mordant au gré du troisième
Et royaliste et jacobin.

Le successeur fut un foudre de guerre,
Il le nomma César, et le fit tout le jour
Aboyer à l'Autriche, au Russe, à l'Angleterre,
Et marcher au son du tambour.
Après ce batailleur il en vint un cinquième,
Il était parent du premier
Et n'était pas toujours d'accord avec lui-même.
Mon chien, nommé Coblentz, fut contraint d'aboyer
Aux blancs, aux bleus, suivant que changeaient de système
Les intendants du maître nourricier.

Cet autre fut enfin chassé par un sixième,
Qui crut tout accorder et qui n'accorda rien,
Justemilieu fut le nom de mon chien;
Et son patron rêvait les jours les plus prospères,
Quand, surpris un matin par les fils des mutins,
Qui venaient d'arborer le drapeau de leurs pères,
Il alla dans l'exil terminer ses destins.
Mais au nom de Brutus, qu'on prétendait lui rendre,
Mon chien ne voulut plus entendre :

Il ne sait même plus quel est vraiment le sien.
Il a l'oreille dure et la gueule édentée;
Ne jappe ni ne mord, fait tête à tous venants,
Caresse même les sortants,
Et ne songe qu'à sa pâtée.
Le cœur s'use et se glace à changer si souvent.
La peur de l'imprévu détruit la confiance,
Tant d'espoirs avortés lassent le dévouement,
Et mènent à l'indifférence.

FABLE III.

LES BROCHETS.

Un riche amateur de poissons
En avait jeté par centaines
Dans un étang de ses domaines.
C'étaient des tanches, des saumons,
Du frétin de carpe ou d'anguille,
Hors le brochet exclu pour sa voracité,
Les habitants des eaux n'avaient point de famille
Où mon homme n'eût recruté.

Des produits de sa pêche, au gré de son envie,
Sa table fut longtemps abondamment servie.
Mais un beau jour son œil demeura stupéfait,
Quand au bout de sa ligne à son bras disputée,
Il vit au bord de l'eau bruyamment agitée

La gueule énorme d'un brochet.
Grande fut sa surprise et même sa colère,
La tête de Méduse eût causé moins de peur.
Il prévoit en tremblant que ce grand ravageur,
De brochetons nombreux devait être le père,
Et voulut éclaircir ce mystère d'horreur.

Par cent bras, qu'animait sa voix impatiente,
L'étang fut mis à sec, ratissé, balayé,
Sous ses yeux avec soin le poisson fut trié,
Remis dans des baquets pleins d'une eau transparente.
Tous les brochets, grands et menus,
Furent traqués, emportés et vendus :
Et quand sa haine vigilante,
De cette race dévorante
Crut avoir extirpé le dernier rejeton,
Il rendit à l'étang ses eaux et son poisson.

Soins superflus : peine inutile!
Un peu de vase, aux balais échappé,
Au frai de mes brochets avait servi d'asile,
Et dans son fol espoir, l'amateur fut trompé.
Mais cette double épreuve éclaire sa folie.
Il se résigne à supporter
Les maux qu'il ne peut éviter;
Et loin de s'engouer d'une folle utopie,
Nos grands réformateurs devraient bien imiter
Cette saine philosophie.
Quoi qu'ils puissent rêver, leurs efforts seront vains,
Les vieux temps leur diront ce que disent les nôtres,

Qu'on ne refond pas les humains.
Sous les meilleurs des rois ou des républicains,
Il en viendra toujours qui mangeront les autres.

FABLE IV.

LES DEUX LIONS.

Deux lions se battaient; et leurs rugissements
Faisaient trembler l'Atlas jusqu'en ses fondements.
Le prétexte de leur querelle
Était une pauvre gazelle,
Qu'un des deux sous sa griffe avait fait expirer,
Et que chacun des deux voulait seul dévorer.
Mais une haine invétérée
Animait ces fiers combattants.
Ils ne pouvaient se voir sans se montrer les dents.
Chacun prétendait seul régner sur la contrée;
Et dans tous les pays comme dans tous les temps,
Qu'il s'agisse d'un prix, d'un trône ou d'une place,
Les gens de cour comme ceux du Parnasse
Ont détesté leurs concurrents.

Les renards, les chacals, hyènes et panthères,
Tous les hôtes des bois, des rochers, des tanières
Se partageaient entre les deux;
Mais nul dans ce combat ne hasardait sa vie.
Leur prudente amitié se bornait à des vœux.

Le danger comprimait leur belliqueuse envie;
Et la muette galerie
Sagement retranchée en un taillis voisin,
Attendait l'arrêt du destin.
D'autres rois auraient fait appel à leur courage;
Et les peuples en pareil cas
N'ont point la liberté de se croiser les bras.
Mais les rois des forêts suivent un autre usage;
Ils vident tout seuls leurs débats.

Bref au pire des deux le destin fut propice;
Et le grand nombre eût préféré
Que son rival l'eût dévoré.
Mais nul ne condamna la céleste justice.
Pour blâmer, insulter, maudire le vaincu,
Pour louer le vainqueur et pour lui faire fête,
Ils sortaient à l'envi de leur sombre retraite;
Ils célébraient en chœur sa gloire, sa vertu;
Et tout en exaltant leur amour et leur zèle,
Ils mendiaient de l'œil une part de gazelle.
« Merci, dit le vainqueur en croquant son butin,
Merci de vos souhaits; je me plais à vous croire.
Mais le repas est court et je mourais de faim,
Ajoutait-il d'un air malin.
Si l'on a peu d'amis avant une victoire,
On en a trop le lendemain.
Mangez mon ennemi si cela peut vous plaire.
Il est là-bas, voyez, il gît sur la poussière. »

Sur le mort à ces mots fondent mes carnassiers;

Il n'en resta pas une oreille;
Et ceux qui le flattaient la veille,
N'arrivèrent pas les derniers.

FABLE V.

LA POUTRE ET L'ORAGE.

Une poutre de chêne et d'un poids assez lourd,
Gisait au bord d'une rivière.
C'était pour les enfants des hameaux d'alentour
Un rendez-vous d'école buissonnière.
Après avoir cent fois cabriolé, sauté
Autour de ce bloc immobile,
Il leur prit fantaisie, il leur parut facile
De le faire changer de place et de côté.
Les voilà tous à l'œuvre; ils sont trente, cinquante.
Ils s'encouragent de la voix,
Leurs épaules, leurs mains agissent à la fois.
Mais en de vains efforts leur orgueil se tourmente.
La poutre inébranlable à leur ligue impuissante
Oppose sa force et son poids;
Quand survient tout à coup un violent orage,
Une trombe effrayante, un de ces ouragans
Qui, brisant tout sur leur passage,
Changent les ruisseaux en torrents.
Le fleuve s'enfle, monte, et franchit son rivage;
Et la poutre, cédant à ses flots débordés,

Vogue et roule au hasard dans les champs inondés.
Elle a perdu sa force en perdant son assiette.
Si dans son lit le fleuve était rentré,
Un seul enfant, armé d'une baguette,
La ferait mouvoir à son gré.
Mais elle est le jouet du torrent qui l'entraîne;
A vingt écueils elle va se heurter,
Ne sachant plus où la vague la mène,
Ni sur quel bord elle va s'arrêter.

Ainsi, quand il s'abstient des luttes politiques,
Ou qu'il a l'heur de vivre en des temps pacifiques,
L'homme peut, dans sa force et dans sa liberté,
N'obéir qu'à sa volonté.
Mais lorsque des partis l'impétueux délire
Aux révolutions abandonne un empire,
Malheur à l'imprudent qui se laisse emporter!
Il ne s'appartient plus, n'agit plus de lui-même,
Va d'écueils en écueils, et d'extrême en extrême,
Sans savoir où le flot voudra le rejeter.

FABLE VI.

PIGEONS, CORBEAUX ET VAUTOURS.

Un vol de pigeons domestiques,
Rencontrant un vol de corbeaux,
Que l'hiver repoussait des régions arctiques

Vers des climats plus féconds et plus chauds,
Demande brusquement et même avec colère
Ce qu'ils étaient et ce qu'ils venaient faire.
« Nous sommes des oiseaux comme vous, mes amis,
Répondit l'orateur de la peuplade noire.
Nous n'avons plus chez nous de quoi manger et boire;
Nous venons en chercher où le sort en a mis. »
Dans les rangs des corbeaux à ces mots éclatèrent
Les longs croassements d'une folle gaîté;
Et de cette brutalité,
De ces cris insultants les pigeons s'indignèrent.
On en vint aux gros mots. Les premiers occupans
Traitèrent les corbeaux de voleurs, de corsaires,
D'usurpateurs et de forbans,
Invoquèrent enfin leurs droits héréditaires.
« Vos droits! dit l'orateur des nouveaux arrivants.
Nous en avons aussi qui valent bien les vôtres.
Si vos becs sont plus durs et plus forts que les nôtres,
Nous passerons pour des brigands,
Mais si nous triomphons, nous serons comme d'autres
Des héros et des conquérants. »

La guerre en fut l'arbitre. Une prompte défaite
Donna tort aux pauvres pigeons;
Et les corbeaux dans leurs vallons
Régnèrent par droit de conquête.
Tant qu'on est le plus fort ce droit a sa valeur;
Mais il vint des vautours, race encore plus sauvage
Et plus avide de pillage;
Et les corbeaux alors crièrent au voleur,

A l'injustice, au brigandage,
Alléguant leur bon droit, et les mêmes raisons
Que naguère contre eux alléguaient les pigeons.

Mais le peuple vautour, suivant le vieil adage,
Proclamé par Brennus, enseigné par Vatel,
Commenté par Machiavel,
Ne les admit pas davantage.
C'est que ce monde, hélas! je le dis à regret,
Est le jouet sanglant de la force brutale.
Le seul point est de vaincre, et sans peur du scandale,
On fait impunément suivant son intérêt,
Sa politique et sa morale.

FABLE VII.

LES OISEAUX DES TUILERIES.

Dans le jardin royal par le Nôtre planté
Et dont, pour échapper aux ardeurs de l'été,
Les oisifs de Paris vont chercher les ombrages,
Autour d'un vert gazon des enfants rassemblés
Contemplaient les ébats des bipèdes ailés
Qui peuplent ces riches bocages.
D'allants et de venants entourés tout le jour,
Ces oiseaux ne sont point sauvages;
Ils sont trop voisins de la cour.
Mais en vain mes bambins essayaient de les prendre.

A ce vol de moineaux, de merles, de pigeons,
Ils prodiguaient en vain de leur voix la plus tendre
Les noms de fifis, de mignons.
Mes oiseaux s'approchaient, mais dès le moindre geste,
Ils fuyaient d'une aile plus leste;
Et retournaient à quelque pas
Reprendre leurs joyeux ébats.

Un seul de ces bambins avait le privilége
De les attirer tous, même de les fixer.
Ses bras avaient beau s'exercer,
Aucun d'eux ne levait le siége.
Quel était le secret de cet heureux bambin
D'où lui venait ce don de plaire?
Faut-il le dire, hélas! son agaçante main,
Pardonnez-moi ce langage vulgaire,
Leur faisait voir un gros morceau de pain.
Sur le gazon d'abord il lança quelques miettes,
Que mes oiseaux couraient se disputer.
Puis, plus près de la grille il risqua ses boulettes;
Et les gloutons encor vinrent les becqueter.

Bientôt pour rapprocher leur troupe parasite,
Il leur tend la pâture au bout de ses dix doigts;
Et plus timide cette fois
Le peuple ailé se consulte, il hésite.
Mais s'il recule un pas, il en avance deux;
Et bientôt un pigeon des plus aventureux
Saute, enlève sa proie, et s'échappe au plus vite.
Le succès l'encourage, il revient, et soudain

D'autres s'élancent à sa suite.
Bref, sur l'épaule du bambin,
Sur sa tête et ses bras ils se posent enfin,
Sans que la moindre peur les trouble et les agite.
Mais tout finit, surtout le pain,
Et l'enfant ne donnant plus rien
Tous mes oiseaux prirent la fuite.
Du jeune Amphitryon dont ils prenaient congé,
Ses compagnons raillaient la tristesse profonde
Quand un promeneur plus âgé,
Lui dit : « Consolez-vous, c'est ainsi qu'est le monde.
Si par le Dieu qui règle l'avenir
Dans les conseils d'un roi votre place est marquée,
Des oiseaux plus gourmands viendront vous assaillir,
Et vous n'oublirez pas que pour les retenir
Il faut toujours leur donner la becquée. »

FABLE VIII.

LES DEUX PILOTES.

Sur un même bateau voguaient en pleine mer
Deux pilotes fameux par leur expérience.
Tant que la paix régna dans l'air,
Rien ne troubla leur route et leur intelligence.
Mais il vient un orage et l'accord est rompu.
Au gouvernail tous les deux ont couru.
L'un vante son savoir, l'autre invoque son âge,

L'un veut serrer le vent, l'autre veut y céder,
Où l'un voit le salut, l'autre voit le naufrage,
Et le malheureux équipage
Les prie en vain de s'accorder.
Leur funeste discord s'accroît avec l'orage;
Et le bateau, jouet des aquilons,
Jeté sur les rochers qui bordent le rivage,
S'abîme dans les flots avec les deux patrons.

Le désastre de ce navire
Est pour tous les états un avis menaçant.
Deux maîtres, l'un régnant et l'autre gouvernant,
Ne sont bons qu'à perdre un empire.
Qu'en serait-il s'ils étaient cent?

FABLE IX.

LE NAIN QUI SE CROIT GÉANT.

(1854.)

Un enfant de la Laponie,
Que la nature avait par fantaisie
Fait naître un peu plus grand que ce peuple de nains,
Se prit pour un colosse, et ses contemporains,
N'ayant vu de leur vie une taille pareille,
Le citaient comme une merveille.
Bref, d'éloges flatteurs se laissant enivrer
Il crut que pour faire fortune,

En tout pays éclairé par la lune,
Il n'avait plus qu'à se montrer.

Plein de cette espérance, il se met en voyage,
Léger d'argent et n'ayant pour bagage
Qu'une trompette, un tambour, un rideau.
Il arrive de nuit dans un bourg de Finlande,
S'installe dans un bouge, et par un écriteau,
Où d'un géant du Nord s'étalait la légende,
S'annonce sous ce titre, et fait savoir à tous
Qu'il se fera voir pour deux sous.

Mais quand vint le soleil éclairer sa cachette,
Qu'il vit courir le peuple au bruit assourdissant
Du tambour et de la trompette,
Le malheureux reconnut en tremblant
Que le plus chétif habitant
Le passait de toute la tête;
Il sentit que les coups, les sifflets et les ris
Allaient châtier son audace,
Et s'enfuit par une crevasse,
Pendant que les badauds l'appelaient à grands cris.
Que faire? osera-t-il rentrer dans son pays,
Aux lazzis des lapons exposer sa disgrâce?

Non, il reste, il observe, il voit avec bonheur
Que le sort l'a conduit chez un peuple railleur,
Amateur de bons mots, de pointes, de saillies
D'épigrammes, de facéties,
Que le meilleur aimait à rire du prochain,

A médire de son voisin;
Et le voilà sur la place publique
Débitant les lazzis de sa verve caustique,
Vendant du fiel et du venin,
Et sur les gens de plus haute stature
Vengeant enfin sa taille et sa mésaventure.

Le peuple court en foule autour de ses tréteaux
Il gagne à ce métier des terres, des châteaux;
Tient école de calomnie;
Et les orgueilleux avortons,
Les nains qui suivent ses leçons,
Ne sont pas tous de Laponie.

FABLE X.

LES GRENOUILLES ET LES CIGALES.

Par d'horribles coassements,
Les grenouilles en chœur célébraient le printemps;
Et le sommeil fuyait de tout le voisinage;
Et ses paisibles habitants
Maudissaient leur affreux ramage.
Une cigale s'indigna
Qu'on mit à les honnir si vive acrimonie,
Parla d'injustice et d'envie,
Soutint effrontément que nos vers d'opéra
S'accorderaient fort bien avec leur symphonie,

Et tout le monde s'étonna
Qu'on osât admirer cette cacophonie.
L'été vint et l'on devina
Le secret de sa sympathie.

C'est qu'aux premiers rayons du jour,
La cigale et ses sœurs entonnaient à leur tour
Leur chant criard et monotone;
Et par un doux retour les chanteuses des eaux,
En échange de leurs bravos,
Leur en faisaient une abondante aumône.

Quoi qu'en disent les gens qui n'en ont pas besoin,
La camaraderie est chose bien trouvée.
Qui loûrait Chapelain et sa sotte couvée,
Si les Cotins n'en prenaient soin?
Mais s'il fallait choisir entre les deux musiques,
Je leur dirais à tous pour sortir d'embarras,
Brocanteurs de panégyriques,
Vantez-vous, mais ne chantez pas.

FABLE XI.

L'OURS ET SES CONSEILLERS.

Sous le titre de duc, de comte ou de marquis,
Une famille d'ours régnait de père en fils
Dans un vallon des Pyrénées.

Ce n'est pas de mon temps; mais on tenait jadis
A ces coutumes surannées;
Et l'ours dont je vous parle était toujours heureux,
Surtout dans ses vieilles années,
De vivre avec son peuple et d'écouter ses vœux.

Or, une vieille pie, intraitable bavarde,
Du haut d'un chêne vert lui criait tout le jour
Que les abus perdaient ses États et sa cour.
Qu'il était temps d'y prendre garde.
Mon ours voulut donc s'informer
De ceux que sa justice avait à réformer.
La margot, qui pour elle aimait fort l'abondance,
Lui dit alors que par son indulgence
Des milliers d'étourneaux trop longtemps enhardis,
Venaient de ses sujets dévorer la substance;
Qu'en un mot il fallait en purger le pays.

Le renard se plaignit que par scélératesse
Dans le creux des rochers presque voisins du ciel,
Les abeilles faisaient leur miel,
Qu'on n'en trouvait d'aucune espèce
Pour les rhumes de son altesse;
Et qu'on devrait les forcer d'habiter
En des lieux où l'on pût monter.
Il exposait encor d'une voix attendrie
Que la pie et d'autres oiseaux
Choisissaient pour couver les arbres les plus hauts;
Que leurs pauvres petits, au péril de leur vie,

Par la moindre tempête en tous sens ballottés,
De leurs nids dans les airs étaient précipités.

Un loup trouvait que lapins et belettes
Se creusaient méchamment des terriers trop étroits,
Que des chasseurs et des tempêtes
On ne pouvait jamais s'abriter sous leurs toits.
La loutre allait aussi faire sa doléance,
Sur les étangs trop chargés de limon,
Qui dans un tas de boue étouffait le poisson,
Quand mon ours rompit l'audience.
J'aviserai, dit-il, mais il avait compris
Que ces honnêtes gens prenaient pour injustices,
Pour des abus et pour des vices
Ce qui gênait leurs appétits,
Leurs intérêts et leurs caprices,
Et sans aller loin de Paris,
Je leur connais bien des complices.

FABLE XII.

LA POULE COQUETTE.

Une poule gentille et dans la fleur de l'âge,
Se prit à dédaigner le modeste plumage
Qu'elle tenait des auteurs de ses jours;
Et sans songer à la dépense,
Comme une lionne de France,

Elle voulut briller par de plus beaux atours.
De plumes de pigeon, de serin, de mésange,
Elle para d'abord sa poitrine et son cou.
Elle les payait un prix fou,
Et pour deux en donnait cinq ou six en échange.

Mais que ne fait-on pas pour être du bel air?
On en exigea vingt pour quatre de pivert;
Et ma poule gaîment en fit le sacrifice.
Le lendemain, pour un nouveau caprice,
Celles de perroquet lui coûtèrent plus cher.
L'une était rouge, l'autre bleue;
Comment se refuser de s'en faire un esprit?
Bientôt pour deux ou trois qu'un vieux paon lui vendit,
Elle livra toute sa queue.
C'était beaucoup, qu'importe! on l'admire, il suffit.
Enfin, pour satisfaire à des modes nouvelles,
Il ne lui restait plus que son corps et ses ailes;
Et, comptant sur le temps, elle achète à crédit.

C'est une ressource funeste
Le temps passe, la dette reste,
Le terme arrive, il faut payer.
Ma poule ne le peut, et sourd à la prière
L'impitoyable créancier
Vient la dépouiller tout entière.
Que faire alors? Comment se pomponner?
A quel saint recourir dans sa détresse extrême?
Las! n'ayant plus rien à donner,
La belle fut réduite à se vendre elle-même,

Un jeune coq fut le premier,
Dont elle entreprit la conquête.
Et le galant dut la coquette
A trois plumes de son collier.

Plus tard, pour obtenir cette bonne fortune,
Un second n'en donna que deux,
Le troisième n'en donna qu'une.
Le rabais devenait fâcheux :
A sa toilette un peu flétrie,
Elle mêla les fleurs de la prairie,
Quelques graines d'épine en guise de rubis;
Et se croyant encor élégamment parée,
Elle espéra qu'au même prix
Un beau faisan, lion de la contrée,
Lui céderait quelque plume dorée,
Mais elle n'y trouva qu'un faquin mal-appris.
L'insolent sur sa friperie
Jetant un regard dédaigneux,
Se rit de sa coquetterie;
Et ce premier affront lui dessilla les yeux.

Que devint à ce coup la pauvre déplumée?
Triste objet de mépris, de regrets consumée,
Au fond du poulailler elle alla se blottir.
Elle y mourut de froid, de honte et de misère,
En se disant trop tard qu'elle eût dû s'en tenir
A la toilette de sa mère.
Qu'on se le dise avant, on s'en trouvera bien;
Mais qu'il advienne un bal, un concert, un spectacle,

Jusqu'à ce qu'au logis il ne reste plus rien,
On se rira de mon oracle.

FABLE XIII.

L'AIGLE ET LE FAUCON.

Avec un faucon son voisin,
Un aigle fort souvent s'était mis en campagne.
Enfants de la même montagne,
Ils étaient, comme on dit, les deux doigts de la main;
Et toujours en amis partageaient leur butin.
Un jour qu'en poursuivant un vol de tourterelles
Le faucon s'était égaré,
Un vautour, de sang altéré,
Fond sur lui, le saisit dans ses serres cruelles;
Et si le roi des airs, par ses cris attiré,
N'avait forcé le vol de ses rapides ailes,
Le faucon était dévoré.

Le vautour prit la fuite; et vous croyez peut-être
Que mon faucon sut reconnaître
Le généreux secours de son libérateur.
A ce trait d'amitié sans doute il rendit grâce;
Mais sans le regarder en face,
D'un air confus, honteux et même un peu boudeur,
Les yeux distraits, la tête basse.
Bientôt de son ami la joie et le bonheur

Lui parurent empreints d'un air de protecteur,
D'un manque de délicatesse.
Il y vit une insulte à sa propre faiblesse.
Son orgueil en souffrit; il en prit de l'humeur.

Cette vieille amitié lui devint importune,
Sous des prétextes vains, des motifs spécieux
Il fuyait la rencontre, il évitait les yeux
Du témoin de son infortune.
Plus de plaisirs communs, plus de chasse commune.
Sans pudeur comme sans regret,
Ce fut en peu de jours un abandon complet;
Et de mon vaniteux telle fut l'infamie,
Que, pour mieux se justifier,
Il en vint à calomnier
Celui qui lui sauva la vie.

Sans parler même de l'honneur,
Les ingrats gagneraient vraiment à ne pas l'être.
Du bien qu'on leur a fait le souvenir vengeur
Doit les suivre partout comme un remords au cœur
Il vaudrait mieux le reconnaître.

FABLE XIV.

UNE GUERRE DE POULAILLER.

Les poules d'une basse-cour
S'étaient en deux partis sottement divisées

Leurs querelles sans fin, par des riens attisées,
Éclataient à chaque heure, à chaque instant du jour,
Elles se distinguaient par leur divers plumage
Les unes l'avaient blanc, les autres l'avaient noir.
Elles se déplumaient du matin jusqu'au soir;
Et se disputaient avec rage
L'eau, l'avoine, le son, les auges, le perchoir.
Jamais Florence au moyen âge
N'avait subi, sous les mêmes couleurs
Plus de combats et de fureurs.

Une poule, plus débonnaire,
N'ayant ni noir ni blanc sur sa queue et son dos
Voulut terminer cette guerre,
Et rendre au poulailler son antique repos.
Elle était fort diserte; et le don d'éloquence
Souffle à qui le possède un peu de vanité.
Cette poule en avait, et se flattait d'avance
Qu'à sa faconde, à sa toute-puissance,
Aucun parti n'eût résisté.
« Quelle rage, dit-elle, à la façon d'Homère,
Quelle fureur vous pousse à vous entr'égorger?
Vous êtes sœurs, et vous.... » mais il faut abréger
Un discours qui fut long, comme c'est l'ordinaire,
Et qui ne fut point sans danger.

On l'écouta d'abord, mais quand sa voix sévère
En vint à signaler les torts des deux partis,
Tous deux jetèrent les hauts cris
Aucun des deux n'avait de reproche à se faire.

Sur la pauvre prêcheuse éclata leur colère.
Sous les becs, les ergots contre elle réunis,
Ses plumes tombaient en débris.
Les blanches l'appelaient noirâtre,
Les noires l'accusaient de tourner à l'albâtre ;
Et si le coq n'eût protégé ses jours,
La pauvrette eût subi la mort la plus cruelle
Sous les coups des partis, dont ses nobles discours
Voulaient terminer la querelle.

Bien des gens, dont le cœur s'est enfin endurci
A voir des factions l'intraitable délire,
Diront qu'un épervier aurait mieux réussi.
Mais je me garde de le dire.
Je soutiens seulement qu'en ces jours de malheur,
Où des partis armés la colère s'escrime,
Le rôle de médiateur,
Est un rôle de dupe et souvent de victime.

FABLE XV.

LE RHINOCÉROS ET SES FLATTEURS.

En s'abreuvant dans une eau claire et pure.
Un Rhinocéros se mirait;
Et reconnaissant sa figure,
Il fut triste et honteux de se trouver si laid.
Ses petits yeux, sa tête énorme,

Sa corne sur le nez, son stupide museau,
Les larges rides de sa peau,
Tout son corps lui parut difforme.

Mais sa taille et sa force étant à redouter,
Les animaux de faible race,
De peur d'encourir sa disgrâce,
Se mirent tous à le flatter.
Or pour flatter les grands, il faut sur toutes choses
En belles qualités transformer leurs défauts;
Les courtisans sont faits à ces métamorphoses;
Et mon rhinocéros devint sous leurs pinceaux
Le plus joli des animaux.

La louange à ses yeux parut d'abord extrême,
Mais on le lui dit tant et de tant de façons,
En madrigaux, en sonnets, en chansons,
Qu'il finit par le croire et le dire lui-même.
Les gens de cour, avec impunité
Peuvent jusqu'à l'excès pousser la flatterie.
Les grands ont plus de vanité
Que les flatteurs d'effronterie.

FABLE XVI.

L'HOMME ET SON ÉTOILE.

A travers un pays qu'il ne connaissait pas,
Un homme dans la nuit s'était mis en voyage.

Ce n'était pas l'œuvre d'un sage ;
Mais il disait avoir pour diriger ses pas
Un astre, qu'au sommet de la céleste voûte
Dieu lui-même avait mis pour éclairer sa route ;
Et l'œil toujours fixé sur ce flambeau divin,
Sans regarder ni devant ni derrière,
Ne craignant ni fossé ni pierre,
Mon homme suivait son chemin.

En vain, l'aile des vents apporte à son oreille
Un bruit lointain de flots brisés contre un rocher.
Ce bruit à chaque pas semble se rapprocher ;
Il ne veut rien entendre, et sa raison sommeille.
Les yeux sur son étoile, il avance toujours ;
Mais au bord d'un abîme amené par son guide,
Du haut d'une falaise il roule dans le vide,
Et finit dans la mer et son rêve et ses jours.

Compter sur la fortune ou sur la Providence
Est plus d'un fou que d'un chrétien.
Regardons à nos pieds, un peu de prévoyance
Aux yeux même de Dieu ne gâte jamais rien.

FABLE XVII.

LA BOULE D'OR ET LA BOULE D'ARGILE.

Un désœuvré, qui sous ses doigts
Avait roulé cent et cent fois

Pétri de cent façons une motte d'argile,
Après en avoir fait un triangle, une croix,
Un quadrupède, un volatile,
En globe enfin la voulut arrondir;
Et par une autre fantaisie
D'une couche dorée il la fit revêtir.

La voilà luisante et polie,
Sur un socle de serpentin,
Près d'un globe pareil mais de l'or le plus fin,
D'un beau surtout de table ornant la galerie.
Tous les yeux s'y trompaient; le monde assez souvent
Estime les gens sur la mine,
Et la boule d'argile avait à sa voisine
Jeté plus d'un mot insolent,
Quand du lustre soudain les chaînes se brisèrent;
Tout par ce lourd fardeau fut broyé, fracassé:
Et du surtout en éclats dispersé
Sur le parquet les deux boules roulèrent.

L'amphitryon courut après sa boule d'or,
Qui dans cette mêlée, allant à l'aventure,
Aux pieds qui la foulaient résistant sans effort,
N'eut pas même une égratignure,
Mais l'autre en ce malheur n'eut pas le même sort.
Par les pieds des valets écrasée, aplatie,
En un clin d'œil anéantie,
Ce n'était plus qu'un rien sans forme et sans couleur,
Comme tant de faquins, que sans valeur aucune,
D'un prince ou d'un ministre élève la faveur,

Que fort souvent le mérite importune;
Et que rend au néant un revers de fortune,
Ou la chute du protecteur.

FABLE XVIII.

LE LOUP ET LE CHACAL.

Si vous tenez à vos amis,
Craignez de tenter leur faiblesse
Aux premiers temps de leur jeunesse.
Un loup pour un chacal d'amitié s'était pris,
Et le chacal au loup vouant son existence,
On les citait dans le pays
Pour des modèles de constance.
Un soir qu'au fond d'un bois épais,
Ils venaient de croquer en paix
Les quartiers d'une biche encor toute fumante,
Le loup dit au chacal : « Dès l'aurore naissante,
Je t'attendrai demain au pied du grand ormeau,
Que tu vois là-bas près de l'eau.
Sous le couvert de la roche voisine,
J'ai caché ce soir un agneau;
Et sa chair délicate et fine
Nous promet un régal nouveau.
Bonne nuit. »

A ces mots nos amis se séparent.

Le rendez-vous est accepté.
Chacun gagne son gîte et dort de son côté.
Mais aux premiers rayons dont les coteaux se parent,
Le loup de son sommeil prompt à se dégager,
Vole vers sa cachette et se fait une joie
D'offrir à son ami la moitié de sa proie,
Le cher ami venait de la manger.

FABLE XIX.

LE LÉZARD ET LA SALAMANDRE.

Un lézard, insulté par une salamandre,
Pour un motif fort innocent,
Fut de ses coups de dent réduit à se défendre,
Et de la mordre jusqu'au sang.
Mais le lézard est bon, et de cette querelle
Il eut en peu de jours perdu le souvenir,
Tandis que, lui jurant une haine éternelle,
La salamandre plus cruelle
De sa perte en secret nourrissait le désir,
L'occasion ne la fit point languir.

Le lézard un matin s'était mis en voyage,
Et suivant un étroit sentier,
Fut arrêté par un brasier,
Dont les charbons ardents lui barraient le passage.
La salamandre arrive sur ses pas

Et fondant sur son embarras
Un projet infernal dicté par la colère,
Lui dit d'une voix débonnaire :
« Pourquoi donc ne passes-tu pas?
— J'ai peur, dit le lézard, ce brasier m'épouvante.
Cette chaleur est si brûlante,
Et je crains d'y laisser ma peau.
Qu'en pensez-vous? — Pauvre étourneau!
Répond-elle en riant, ta crainte est ridicule.
Je vais parcourir devant toi
Ce feu dont la chaleur te cause tant d'effroi;
Et tu verras si je m'y brûle. »
La perfide à ces mots s'élançant dans le feu,
Sautillant, bondissant comme sur la verdure,
De ces charbons ardents semble se faire un jeu,
Et sort enfin sans la moindre brûlure.

A cet aspect le lézard se rassure.
Dans le brasier comme elle il entre en étourdi;
Mais à trois pas il jette un cri
Dont triomphe la salamandre;
Recule en se traînant, brûlé, cuit à demi,
Et vient expirer sur la cendre,
Reconnaissant trop tard qu'il ne faut jamais prendre
Les conseils de son ennemi.

FABLE XX.

LE LIMAÇON PHILOSOPHE.

Un limaçon, fuyant le sabot meurtrier
D'un intraitable jardinier,
D'un poirier en rampant avait gagné le faîte,
Et tout en se plaignant de sa condition,
Du sort qui le forçant à traîner sa maison,
Avait alourdi sa retraite,
Promenait sa double lunette
Sur tous les points de l'horizon.

Sur un lièvre qui court il jette un œil d'envie;
Un chien atteint le lièvre et lui donne la mort.
De ce chien plus agile il souhaite le sort.
Un loup survient, l'attaque et le laisse sans vie.
Suit-il des yeux le vol d'un rapide ramier,
Un épervier l'arrête et l'égorge à sa vue.
Un aigle dans sa serre étouffe l'épervier.
L'aigle triomphe à peine, et du haut de la nue,
Tombe aux pieds d'un chasseur, dont le plomb meurtrier
Dans les airs en sifflant vient de le foudroyer.

« Voilà le fort, voilà le maître!
Disait le limaçon, de nos destins jaloux,
Jardinier ou chasseur, il nous domine tous,
Il est le roi de tout, c'est homme qu'il faut être. »

Mais tandis que de l'aigle admirant le vainqueur,
Dans la grandeur de l'homme il semble se complaire,
Ce Nemrod, ce grand roi pousse un cri de douleur,
Chancelle et roule sur la terre.
Eh! qu'aperçoit le limaçon?
Une misérable vipère,
Qui mordait cet homme au talon.

« Gardons dit-il, le lot que nous fit la nature,
Le mien en vaut un autre, aucune créature
N'est exempte de maux, de périls, d'ennemis.
Vivons loin des jardins dont on veut nous exclure.
Il est partout de l'herbe et partout des abris.
Dans un taillis, une charmille,
Je puis cacher l'été ma vie et ma famille.
Je n'ai pendant l'hiver ni besoin ni souci.
Tapi sous une pierre ou dans un trou blotti,
Je dors en paix dans ma coquille;
S'il est de plus heureux que moi,
Il en est qui sont plus à plaindre,
Et puis vienne la mort, il est fou de la craindre,
Quand tout est ici-bas soumis à cette loi. »

Cette morale est d'un grand philosophe:
Et dans ce temps d'ambition,
Où nul n'est satisfait de sa condition,
J'en connais peu de son étoffe.

FABLE XXI.

LE VIEILLARD ET LES DEUX DÉESSES.

Un vieillard sur ses pas rencontre une déesse.
C'était la volupté, puissante enchanteresse,
Dont il avait longtemps encensé les autels,
A qui la plupart des mortels
Immolent gaîment leur jeunesse;
Et que dans l'arrière saison,
Nous quittons à regret pour la froide raison.

« Pourquoi me fuis-tu, lui dit-elle,
Je fus de ton printemps, même de ton été
La joie et la félicité.
Tu me vouais ta vie et tu m'es infidèle.
Pourquoi, si jeune encor, te soustraire à mes lois?
Reviens: est-ce à ton âge, ingrat, qu'on m'abandonne,
Quand tu peux ajouter les jours d'un bel automne,
Aux heureux jours que tu me dois! »

Le vieillard sans regret ne l'entend point se plaindre.
Des souvenirs heureux les conseils sont à craindre,
Et plus encor ceux de la vanité.
Le cœur rempli d'une nouvelle ivresse,
Il revole avec allégresse
Au temple qu'il avait quitté.
Des mille et mille fleurs dont sa route est semée,

S'exhale un doux parfum dans la nef embaumée.
Le soleil glisse à peine à travers les vitraux.
A l'entour des piliers s'enroulant avec grâce,
Aux myrtes odorants la rose s'entrelace,
En festons élégants se suspend aux arceaux.
        Une suave mélodie
        Descend de la voûte assombrie,
Comme un écho lointain des célestes concerts.
Dans les riants tableaux, dont les murs sont couverts,
Les Grâces, les Amours, guidés par la Folie,
Jouaient sur la fougère, et dans leurs jeux divers
Rappelaient au vieillard les fêtes d'Idalie.

La raison vainement tente un dernier effort.
        Vers la déesse qui l'attire,
Il s'élance, brûlant d'un amoureux transport.
Un rideau la couvrait, il l'écarte, il le tire;
Et recule à l'aspect d'un infernal sourire.
        Cette déesse était la mort.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LES CASTORS ET L'ÉCUREUIL.

Non loin du Missouri, sur les bords d'un ruisseau,
Qui lui portait d'une course rapide
Le modeste tribut de son onde limpide,
D'un peuple de castors s'élevait le hameau.
Ce peuple aime des lacs l'eau profonde et captive,
Et ce ruisseau bruyant, son onde fugitive
Importunant son oreille et ses yeux,
Il voulut que joignant et l'une et l'autre rive,
Une digue en contînt le cours impétueux.

Les voilà donc formant deux troupes séparées,
Qui rongent tour à tour, de leurs dents acérées,
Un sapin vigoureux sur la grève planté,
Quand du faîte de l'arbre un cri se fait entendre
Et vers les travailleurs se hâte de descendre
Un écureuil épouvanté.
« Arrêtez, leur dit-il d'une voix attendrie,
Grâce pour ce sapin, grâce, mes bons amis,
Il fut de mes aïeux la demeure chérie;

Je dois la léguer à mes fils.
— Tant pis pour eux, il nous est nécessaire.
Lui répond un castor, change de logement.
Nous avons une digue à faire;
Et cet arbre en sera le plus sûr fondement.

— Ce n'est pas pour mon toit que ma voix vous implore,
Repart l'infortuné que ces mots font frémir.
Mais j'ai trois fils jeunes encore,
Trop faibles, pour me suivre, hélas! ils vont périr.
Vous êtes les plus forts, nous sommes sans défense.
Abuserez-vous sans rougir
De votre force et de votre puissance?
Par pitié laissez-vous fléchir. »

Les castors gardent le silence,
Mais leur fatal labeur ne se ralentit pas;
Et l'écureuil a perdu l'espérance.
Vers le nid paternel il remonte à grands pas.
Il rejoint en pleurant ses petits et leur mère.
« Allons, dit-il, allons, il faut fuir de ces lieux.
Cet arbre va tomber sous les coups furieux
D'un ennemi cruel et sourd à ma prière.
Chers enfants, sur mon dos un de vous montera,
Femme, que le second s'attache à ta mamelle;
Entre nous deux le plus fort marchera,
Soutenu par ta queue et ma main paternelle. »

Chacun des deux époux a choisi son fardeau.
Ils gagnent à pas lents un solide rameau,

Qui d'un sapin du voisinage,
Venait croiser l'épais feuillage
Où s'était jusqu'alors abrité leur berceau,
Ils sont enfin sauvés : dans ses bras tutélaires
L'arbre voisin les a reçus.
Mais ils frappaient les airs de leurs plaintes amères,
Sans savoir si leurs vœux pouvaient être entendus.

Les castors cependant ont fini leur ouvrage;
Le sapin scié par leurs dents,
Craque, tombe, et soudain de longs gémissements
Des cris affreux sont partis du rivage.
C'est qu'en un coin de l'univers
Veille une éternelle puissance,
Dont les tyrans et les pervers,
Dans leur heureuse imprévoyance,
Ne soupçonnent jamais l'invisible présence.
Un vent fougueux, inattendu,
Sur le sapin branlant tombé comme un orage,
L'avait jeté sur le village
Des inhumains qui l'avaient abattu.
Ils n'avaient rien sauvé de cette immense perte.
Cabanes et greniers tout était saccagé.
De morts et de blessés la plage était couverte,
Et l'écureuil était vengé.

FABLE II.

L'HIPPOPOTAME ET LES INSECTES.

L'hippopotame est laid de sa nature,
Et je lui crois peu de raison;
Mais il n'est point de créature
Qui ne puisse aux humains donner une leçon.
Un de ces monstres amphibies,
Les yeux fermés, les pattes accroupies,
Goûtait aux bords du Nil un instant de repós;
Et, fondant tout à coup sur cette masse épaisse,
Des insectes de toute espèce,
De leurs dards à l'envi lui labouraient le dos.

« Courage, unissons-nous, déchirons-le sans cesse,
Disaient les guèpes aux cirons,
Et les fourmis aux pucerons,
Sa grosseur fait injure à notre petitesse.
Piquons toujours, nous le tûrons.
— Piquez, mes bons amis, si cela peut vous plaire,
Leur répond sans bouger l'objet de leur colère,
Je ne sens pas vos aiguillons. »

Grands du monde, hommes de génie,
Vous tous que vos talents, votre prospérité
Exposent aux traits de l'envie,
Si votre peau n'a point la même dureté,

Suppléez-y par votre fermeté.
Soyez en paix avec votre âme;
Et moquez-vous de tous vos ennemis.
La bonne conscience et le juste mépris
Valent un cuir d'hippopotame.

FABLE III.

LES SINGES DU CONGO.

Las de vivre en républicains,
Les singes du Congo, sur les bords du Zaïre,
Se rassemblèrent pour élire
Un roi qui désormais règlerait les destins.
Des candidats nombreux prétendaient à l'empire.
C'était un des pays où le moindre goujat
Se croit fait pour régir l'État.
Tout se passa suivant notre coutume.
Caisse à deux clefs, président, scrutateurs,
Cabales et solliciteurs,
Bulletins imprimés, bulletins à la plume,
Scrutin secret enfin; et sur mille électeurs,
Un pongo qui, parmi les sages,
Passait pour être des meilleurs,
Obtint les deux tiers des suffrages;
Et comme en tout pays les vivat, les bravos,
Les cris joyeux troublèrent les échos
Du Zaïre et de ses rivages.
Les opposants grognèrent bien un peu,

Mais ils surent cacher leur jeu,
Et, quoique grimaciers, composer leurs visages,
Si bien que dès le lendemain,
Ils vinrent tous en masse apporter leurs hommages
Aux pieds de l'heureux souverain.

Tous le félicitaient, protestaient de leur zèle,
Le proclamaient des rois le plus parfait modèle,
Le désiré, le bien-aimé,
Tous en un mot l'avaient nommé.
Aucun ne prit pour lui les suffrages contraires;
Et le plus fin des adversaires
Dit en raillant que les lutins
Avaient changé les bulletins.

On rit, et tout fut dit, qu'aurait gagné leur maître
A demêler les menteurs des amis?
Mieux vaut prendre les gens pour ce qu'ils veulent être,
Que s'en faire des ennemis.

FABLE IV.

LE DÉSESPOIR ET LE BONHEUR.

Désespéré d'une perte cruelle,
Et d'une douleur éternelle,
Craignant de porter le fardeau,
Un homme fut tenté de se jeter à l'eau.
Sauvé par un passant, et mécontent de l'être,

Ramené malgré lui dans son triste logis,
Il se jette par la fenêtre.
La tringle d'un auvent accroche ses habits;
Et le voisin qui le dégage
Le fait jurer d'être plus sage.

Mais, par sa douleur emporté,
Il suspend au plafond une double ficelle;
Y fait un nœud coulant, et du haut d'une échelle
Se lance dans l'éternité.
Un clou mal attaché lui sauve encor la vie,
Et quand le malheureux retombe sur ses pieds,
Il apprend d'une voix amie
Que sa fortune est rétablie.
Tous ses chagrins sont oubliés;
Comme de destinée il change de folie.
Il ne songe plus qu'à jouir,
A se rassasier de joie et de plaisir,
Et lorsque tout prospère au gré de son envie,
Qu'à ses yeux tout se peint en beau,
Une attaque d'apoplexie
Finit son rêve et le met au tombeau.

Ainsi de nos souhaits la mort se rit sans cesse,
Et nous donne en ceci deux leçons de sagesse.
Ce sont deux faiblesses de cœur
Que de s'abandonner en ses jours de détresse,
Et s'enivrer de son bonheur.

FABLE V.

LA LINOTTE, LA FAUVETTE ET LA PIE.

Une linotte se plaignait
D'une fauvette, sa voisine.
La fauvette à son tour lui faisait grise mine.
Tout le quartier s'en affligeait.
Mais de leur différend la cause était frivole;
A les remettre en paix chacun eût pris plaisir;
Et pensait à bon droit que pour y réussir
Il suffisait d'une parole.

Par une sotte pie, et son caquet maudit,
Leur espérance fut détruite.
La linotte eut d'abord sa première visite.
Elle la flatta, la plaignit,
Montra les sentiments de la plus tendre amie,
Donna tort à son ennemie,
Entretint son humeur, provoqua son dépit,
En tira des plaintes amères,
Des mots blessants, que sans plus s'arrêter,
Chez la fauvette elle alla répéter
Avec d'indignes commentaires.
Enfin de rapport en rapport,
Tout fut si bien aigri par sa langue indiscrète,
Que la linotte et la fauvette
Se firent une guerre à mort.

Méfions-nous de ces méchantes pies,
Qui vont de voisin en voisin
Ramasser, colporter caquets et calomnies,
Qui ne laissent mourir aucun propos malin,
A ceux mêmes qu'il blesse aiment à les redire;
Et brouilleraient le genre humain
Pour le seul plaisir de médire.

FABLE VI.

LES DEUX CHAMPS.

Deux champs étaient voisins; l'un, de peur des moineaux,
N'avait reçu ni labour ni semence.
L'autre, bien cultivé, se résignait d'avance
A nourrir ces pauvres oiseaux,
Et de sa charité reçut la récompense.
Il fut couvert d'une riche moisson;
Et la part des moineaux largement prélevée,
La semence future amplement réservée,
Emplit les greniers du colon;
Tandis que son voisin, délaissé sans culture
Aux caprices de la nature
Par un céleste châtiment
Fut dévoré par le chiendent.

Ce châtiment fut long. Cette herbe parasite
Par trois ans de labour fut à peine détruite.

Les moineaux auraient moins coûté.
Exercez donc la charité,
Dieu frappe tôt ou tard de sa juste vengeance
Qui peut le faire et s'en dispense.

FABLE VII.

LES ÉCOLIERS ET LE CHAR A BANCS.

Des écoliers, qu'à sa maison des champs
Avait menés leur maître en un jour de vacance,
Avaient presque épuisé tous les jeux de l'enfance,
Lorsque mes jeunes imprudents,
Fort vifs, fort étourdis comme on l'est à cet âge,
Sous un hangar du voisinage,
Avisèrent un char à bancs.
Sur les bancs de velours sept ou huit s'installèrent;
Trois des plus forts au brancard s'attelèrent;
Et tiré par devant, par derrière poussé,
Le char à bancs, dans la plaine lancé,
A chaque tour de roue augmentant de vitesse,
Roula d'abord sans accidents
Aux joyeux applaudissements
De cette bruyante jeunesse.

Mais le terrain par degrés incliné
N'offrit bientôt qu'une rapide pente
Où, malgré leurs efforts et contre leur attente,

Le char à bancs fut entraîné.
La joie à cet aspect se change en épouvante.
« Ne poussez pas, » criaient ceux de devant;
« Ne tirez pas si fort, » criaient ceux de derrière;
Et ceux qui le montaient leur criaient en pleurant
Qu'ils allaient s'engloutir au fond d'une rivière.

Ils disaient vrai, mais il était trop tard.
C'est avant de lancer le char
Qu'il eût fallu le reconnaître.
Il est certaine pente où l'homme n'est plus maître
De réprimer un imprudent essor;
Et qui livre au hasard et sa vie et son sort
Doit s'estimer heureux s'il ne meurt qu'à Bicêtre.

FABLE VIII.

GARGANTUA.

J'ai vu Gargantua, vous ne le croirez pas,
Mais je l'ai vu vivant et c'est chose certaine,
Il s'en venait à moi par une immense plaine,
Armé d'un grand sapin que brandissait son bras:
Et faisant sans la moindre gêne
Un kilomètre en quatre pas.
Sa cheville en passant m'ayant frôlé la tête,
Je poussai de tels cris qu'il s'arrêta soudain,

Et me voyant un manuscrit en main,
« Gamin, dit-il, es-tu poëte? »

Et moi, qui ne savais s'il les aimait ou non,
S'il tenait pour Racine ou l'Eschyle breton,
Moi, tout endolori de sa rude secousse,
J'hésitais à répondre et je fondais en eau,
Lorsque, me rassurant de sa voix la plus douce,
Qu'aurait pourtant enviée un taureau,
Il m'enleva comme un oiseau,
Entre son index et le pouce;
Et me voilà posé, tout grelottant d'effroi,
Sur son épaule gauche, immense plateforme,
Où danseraient dix gamins comme moi,
A six pas de sa tête énorme.

« Écoute, poursuit-il, et calme ton chagrin,
Je suis las de souffrir les crimes de la terre.
Je vais faire justice à tout le genre humain;
Et tu mettras en vers tout ce que je vais faire. »
Il va donc dépeupler l'un et l'autre hémisphère;
Me disais-je tout bas; et si de l'univers
Tous les pécheurs éprouvent sa colère,
Il n'en restera plus pour entendre mes vers.

Mais déjà mon géant s'était mis en campagne.
Il arpentait le globe, et suivant son chemin,
De vallon en vallon, de montagne en montagne,
En moins d'une heure, il eut passé le Rhin,
Puis le Danube, et puis je ne sais quel empire,

Car il allait d'un si bon train
Qu'il laissait en arrière et Borée et Zéphire,
Et qu'à la fin du jour nous étions à Pékin.

Il avait mis à bas un millier de faussaires,
D'escrocs industriels, de brocanteurs d'affaires,
D'anonymes patrons, gorgés de pots de vin,
Des fabricants de fausses renommées,
Des derviches inquisiteurs,
Des charlatans de toutes les couleurs,
Quand aux bords de l'Indus il surprit deux armées,
Qui, par leurs souverains au carnage animées,
Par des torrents de sang signalaient leurs fureurs.
Il empoigne au collet les rois qui les agacent;
Et par ses rudes mains l'un sur l'autre aplatis,
Ils tombent en lambeaux entre les deux partis,
Qui les maudissent et s'embrassent.

Le lendemain, je ne sais où,
Nous rencontrons un peuple fou
Qui, sans nulle vertu civique,
Voulait se mettre en république.
Il assomma les chefs des mécontents,
Sauva le roi que tous demandaient pour victime :
Et ce peuple mouton, d'une voix unanime,
Cria : vivent les rois et vivent les géants.

Dans un autre coin de la terre
Il vit un autre peuple accablé de misère,
Criblé d'impôts, mourant de faim,

Maudissant d'indignes ministres,
Qui, sans foi, sans pudeur trompant leur souverain,
Changeaient en bruits flatteurs les bruits les plus sinistres,
Faisaient un peuple heureux de ce peuple opprimé,
Et d'un prince maudit un prince bien aimé.
Mon géant tend sa gaule, et par une fenêtre,
Étend ces imposteurs sous les pieds de leur maître,
Et dit à ce prince tremblant :
Choisis mieux tes conseils ou je t'en fais autant.

Je ne pouvais suffire à raconter sa gloire;
Quand mon Gargantua vers Paris revenant,
S'en alla trébucher contre l'Observatoire,
Et par le contre-coup de ce choc trop subit,
Lancé brusquement dans l'espace,
Près d'aller me broyer contre le Val-de-Grâce,
Je me retrouvai dans mon lit.
Hélas! je n'avais fait qu'un songe,
Le monde allait comme devant,
Et la réalité souvent
Ne vaut pas un heureux mensonge.

Car enfin si le créateur,
Pour la paix et pour le bonheur
Des êtres dont il est le père,
De ces grands justiciers avait doté la terre,
Nous n'aurions eu ni Néron ni Tibère,
Ni rôtisseurs de juifs, ni brûleurs de chrétiens,
Ni Borgia, ni Robespierre,
Ni Pizarre, ni Turcs et tant d'autres vauriens,

Dont les hommes souvent ne peuvent se défaire
Qu'en bouleversant les États;
Et deux ou trois Gargantuas
Auraient mieux fait que le tonnerre,
Qui toujours les menace et ne les frappe pas.

FABLE IX.

LE HIBOU.

Dans le creux d'un rocher vivait seul un hibou,
Qui, trouvant son bonheur dans cette solitude,
Exempt de soins, d'inquiétude,
Tant que durait le jour demeurait dans son trou.
Il en sortait la nuit pour chercher sa pâture,
Pour voir l'objet de son amour,
Car, philosophe ou non, aucune créature
Ne saurait s'affranchir des lois de la nature;
Et las de visiter tous les monts d'alentour,
Dès que l'aurore annonçait son retour,
Il revenait en paix dans sa retraite obscure.

Cependant les bouvreuils, les merles, les pinsons,
Tous les oiseaux du voisinage
L'accablaient de lazzis, de brocards, de lardons,
Dès le matin commençaient leur ramage;
Et jusqu'à l'heure du coucher
Voltigeaient en piaulant autour de son rocher.
Mon hibou s'ennuya de ce bruyant tapage.

Un soir que le soleil, voilé d'un gros nuage,
Dérobait aux mortels ses dernières clartés,
Il sortit avant l'heure, et fondant avec rage
Sur ces braillards épouvantés,
Il s'escrima si bien et du bec et des serres,
Que ses importuns adversaires,
Déchirés, déplumés, fuyaient de tous côtés.

Un aigle, vers ces monts passa par aventure;
Et comme roi des airs s'enquit des querelleurs
Quels étaient de ce bruit la cause et les auteurs;
Le hibou lui conta sa vie et ses injures.
Mais les petits oiseaux, pour étouffer sa voix,
Babillaient, gazouillaient, sifflaient tous à la fois,
Le traitant de vilain, de sauvage, d'avare
De misanthrope, de barbare.

« Qu'il soit ce qu'il voudra, dit notre Salomon;
Quand un être est heureux, s'il ne nuit à personne,
De son bonheur qu'importe la raison :
Que sa vie après tout soit gaie ou monotone,
Laissez-le vivre à sa façon. »

FABLE X.

LE CHAUDRON ET LA CUVETTE.

Une cuvette bien polie,
Reluisante comme un miroir,

Par un étroit chemin allait de compagnie
Avec un vieux chaudron, qu'avait rendu tout noir
Une épaisse couche de suie :
Le sentier était raboteux.
Il s'ensuivit des chocs bien dangereux,
Si bien que la cuvette, après maint abordage
De son compagnon de voyage,
Revint enfin à la maison
Aussi noire que le chaudron.

Un cri d'horreur salua sa rentrée,
On la fuyait comme pestiférée,
Et quand elle en sut la raison,
Ma pauvre voyageuse en fut désespérée.
Vivez entre vous, gens de bien.
A des contacts impurs malheur à qui s'expose.
Les purs y perdent quelque chose;
Et les véreux n'y gagnent rien.

FABLE XI.

LE PLAISIR ET L'ENNUI.

Une jeune beauté, dont j'ignore le nom,
Et la famille et la patrie,
Que pourtant je suppose avoir reçu la vie,
Entre Boulogne et Charenton,
Avait pris pour ami, d'autres disaient pour frère,

Les malins disaient pour amant
Un beau lion, un jeune homme charmant;
Plaisir était son nom de guerre.

La joie et le bonheur remplissaient leurs hivers.
C'étaient le jour, la nuit, des bals et des concerts.
Puis les courses de mai, les primeurs du théâtre.
Elle y montait parfois; et son monde idolâtre
Lui prodiguait les fleurs, les bravos et les vers.
On la trouvait partout où la foule se presse,
Où l'on va pour se faire voir,
Pour s'amuser, pour s'émouvoir,
Où du soir au matin on fait chère et liesse.

Elle courait l'été de châteaux en châteaux,
Toujours choyée et toujours bien venue.
Aux danses du village elle était assidue,
Chassait comme Diane à lasser les chevaux.
Plaisir la promenait ainsi de fête en fête,
Prévenait son moindre désir.
Hors les moments de sa toilette,
Elle n'avait ni repos ni loisir.

Mais à ce doux métier les mois et les années
S'écoulaient comme des journées.
Le temps s'enfuyait à grands pas;
La belle ne s'en doutait pas.
Elle l'apprit un jour de son miroir perfide.
L'aspect d'un cheveu blanc et même d'une ride
Porta le trouble dans ses sens.

« Tu me fais, cher ami, vieillir un peu trop vite.
Ralentis la marche du temps,
S'écriait-elle, ou je te quitte. »
Sitôt dit, sitôt fait. Un nouveau directeur
Comme de son esprit s'empara de son cœur.
Il avait l'art, il lui fit la promesse
De modérer du temps la fatale vitesse ;
De le faire marcher comme marchaient jadis
Les diligences du pays.
C'était un homme grave au visage sévère,
A la lèvre boudeuse, à la parole austère.
Soir et matin il lui parlait raison,
Lui contait les prix Monthion,
La chronique parlementaire,
La menait parfois au sermon,
Aux concours mensuels de l'école primaire,
Lui lisait le journal, lequel? je n'en sais rien,
Ou des romans nouveaux, mais on n'en faisait guère ;
Les éditeurs ne les payaient pas bien.
Il l'occupait enfin des soins de son ménage,
De son mari, de ses enfants.
Le temps ne marchait plus, se traînait à pas lents ;
Les jours étaient des mois ; les mois étaient des ans.
En trois saisons elle perdit courage ;
Et, baillant largement au nez du personnage,
L'apostrophant du nom d'ennui,
Rompant tout à coup avec lui,
Elle alla retrouver l'ami de son jeune âge.

A quarante ans, hélas ! la mort vint l'y saisir.

Mais quand de ses amis la douleur impuissante
De cette mort précoce accusait le plaisir,
Elle leur répondait à son dernier soupir :
« L'ennui m'eût fait mourir à trente. »
La sagesse eût mieux dit, en tout conciliant :
Le plaisir, les devoirs, les fêtes, les affaires.
Mais la sagesse est rare et les vertus légères,
Et le plaisir bien attrayant.

FABLE XII.

LA POIRE DANS UN PLAT D'OR.

Au milieu d'un dessert artistement monté,
Sur un plat d'or une poire étalée,
Et par l'amphitrion à dessein isolée,
Faisait admirer sa beauté.
Du verger de son maître elle était la merveille ;
Et chacun s'écriait, en voyant sa grosseur,
Son coloris et sa fraîcheur,
Qu'aucun poirier jamais n'avait fait sa pareille.

Mais dès qu'on l'eut ouverte, ô surprise ! ô stupeur !
Le dégoût, le mépris saisirent les convives,
Un effroyable ver avait tout dévasté ;
Et sous les couleurs les plus vives,
Ce fruit superbe était gâté.

Méfions-nous de l'apparence,

Du faste, de l'éclat, de la magnificence,
Qui suit les favoris de ce monde imposteur.
Avant de les louer, sachons s'ils en sont dignes,
S'ils ont mérité leurs insignes,
Et s'ils n'ont pas de ver au cœur.

FABLE XIII.

LES ENFANTS ET L'AQUILON.

Un jour que le fougueux, le terrible Aquilon
S'engouffrait en hurlant dans un étroit vallon,
Une troupe d'enfants sortis de leur école,
Eut l'étrange dessein et l'espérance folle,
Cet âge a si peu de raison,
De dompter la fureur de cet enfant d'Éole.

Les voilà donc criant, jetant à pleines mains
Les mottes, les cailloux, le sable des chemins,
Les feuilles dont l'automne avait couvert la terre,
Et leurs casquettes pleines d'eau
Qu'ils puisaient à l'envi dans le prochain ruisseau.
L'Aquilon se jouait de leur vaine colère;
Leur rejetait au nez feuilles, sables, cailloux,
Leur aveuglait les yeux, leur inondait la face;
Mais ce troupeau de jeunes fous
N'en perdait l'espoir ni l'audace.
Sur une seule ligne ils se rangèrent tous,

S'avancèrent de front bras dessus, bras dessous,
Criant au vent : recule ; et culbutés en masse,
Rappelés sous leurs toits par la nuit et la faim,
Lui firent encor la menace
De revenir le lendemain.

Ils vinrent en effet et tous ceux du village ;
Mais la tempête avait cessé.
Le vent ne soufflait plus, et n'avait pas laissé
Un vestige de son passage.

La vogue d'une opinion,
D'un livre, d'un auteur, d'un héros de tribune
Ont parfois la même fortune
De ce vent du septentrion.
L'arrêter dans son cours serait chose insensée :
Mais quand cette vogue est passée,
On se demande bien souvent
Ce qu'était ce héros, cet auteur, cet ouvrage,
Qui faisaient un si beau tapage ;
Ce qu'ils étaient ? ce qu'est le vent,
Et l'on n'en sait pas davantage.

FABLE XIV.

LE POURCEAU DE PYRRHON ET LE CHEVAL DE BATAILLE.

Le sceptique Pyrrhon, qu'emportait sur les flots
Un vaisseau tourmenté par un affreux orage,

Gourmandait sans pitié les pauvres matelots
Que mettait en émoi la crainte du naufrage;
Et, montrant un pourceau, qui, sans peur ni chagrin,
Dévorait en paix sa pitance,
Leur disait d'imiter cette noble assurance,
Qui faisait honte au genre humain.

J'en demande pardon à la philosophie;
Pyrrhon disait une ânerie.
Les philosophes grecs sont parfois dans ce cas:
Mépriser un danger que l'on ne connaît pas,
N'est pas un acte de courage.
Celui qui le connaît et qui l'ose affronter
A seul des droits à notre hommage,
Et le noble animal que je vais vous citer
Est celui qu'il faut imiter.

Près d'un cheval tué par la mitraille,
Un de ses compagnons, le harnais sur le dos,
Pendant une grande bataille,
Prenait un moment de repos.
« Noble victime de la guerre,
Pauvre ami, disait-il à ce corps sans chaleur,
Je t'ai vu ce matin plein de vie et d'ardeur,
Et te voilà gisant sur cette froide terre. »
Et tout à coup se repliant en soi,
« Dans une heure, un instant peut-être,
Pauvre ami, pensait-il, je serai comme toi. »

Il se rappelle alors les lieux qui l'ont vu naître,

Les prés fleuris qu'autrefois il broutait;
Et l'étable qui l'abritait
De l'orage et de la froidure,
Et la mère qui l'allaitait,
Et la cavale aimée et qui sur la verdure,
Dans son jeune âge avec lui s'ébattait;
Et sans doute il les regrettait.

Mais le son du clairon a frappé son oreille,
Son front s'est relevé, son ardeur se réveille.
Des accents belliqueux lui font tout oublier.
Au milieu de la foule au carnage animée,
Parmi les feux croisés de l'une et l'autre armée,
Il emporte son cavalier,
Rien ne l'arrête ni l'étonne,
Ni le cris des blessés, les plaintes des mourants,
Ni le salpêtre qui détonne,
Ni le sang qui coule à torrents;
Il ne songe qu'à la victoire,
Et si devant ses yeux la mort venait s'offrir,
Il ne songerait plus qu'à tomber avec gloire.
Le pourceau de Pyrrhon n'aurait songé qu'à fuir;
Et sans égard pour son système,
Le sceptique aurait fait de même.

FABLE XV.

L'HUILIER CASSÉ.

Renversé par un chat du haut d'une tablette,
Un huilier fut mis en morceaux :
Et l'huile et le vinaigre, en deux petits ruisseaux,
S'échappèrent soudain de la double burette.
En un clin d'œil de tous côtés sortis,
Mouches, pucerons et fourmis
Couvrirent par milliers la moindre goutte d'huile.
En moins d'une minute on les comptait par mille ;
Et ceux que le vinaigre atteignait par hasard,
Se mettaient bien vite à l'écart.

Chefs de corps, d'atelier, de famille ou d'empire,
Voulez-vous des amis, retenez ma leçon.
Vous voyez ce qui les attire.
Ne vous trompez pas de flacon.

FABLE XVI.

LE JOCKO ET LE BABOUIN.

Un jocko voyageait au pays de Benin ;
Et pour se nourrir en chemin,

Emportait un sac de noisettes.
Un babouin l'aborde, et d'un air patelin,
L'appelle son ami, lui fait mille courbettes.
Crédule et confiant, le jocko s'attendrit,
Se laisse prendre au verbiage
De qui vante si bien son cœur et son esprit.
Lui rend grâce des vœux qu'il fait pour son voyage,
L'invite à son premier repas,
Puis au second, puis au troisième.
L'amour du babouin croissait à chaque pas.
Il jurait au jocko d'être un autre lui-même,
De le suivre jusqu'au trépas.

Mais le sac épuisé, c'est un autre langage.
Mon babouin se rappelle à l'instant
Qu'une affaire pressée, un devoir important
L'appelle dans le voisinage.
Il embrasse à ces mots son ami, son très-cher,
Promet de revenir au lever de l'aurore,
Et disparaît comme un éclair.
Mais le jocko l'attend encore.

Fermez la porte à ces écornifleurs,
A ces amis qui vous tombent des nues.
Méfiez-vous de leurs discours flatteurs,
De leurs figures ingénues.
Ces bons amis vous resteront,
Tant que noisettes dureront.

FABLE XVII.

LE LION, LE CHIEN ET LES RENARDS.

D'un lion de l'Atlas, héritier de son père,
On célébrait l'avénement,
Et ses heureux sujets, comme font d'ordinaire
Tous les bons peuples de la terre,
Étaient dans le ravissement.
On distinguait surtout dans la suite royale,
Des renards fort bruyants, qui lassaient les échos
De leurs vivats, de leurs bravos.
Leur fol enthousiasme était même un scandale.
Mais de leur bruyante gaîté
Leur nouveau maître était flatté.
Il souriait à leurs gambades,
Y voyait des preuves d'amour;
Et leur envoyait en retour
Les plus amicales œillades.

Un chien suivait en paix, heureux à sa façon,
De son contentement faisait peu d'étalage,
Et des renards parfois condamnait le tapage.
Mais il ne rencontrait dans les yeux du lion
Que du dépit et de la rage.
Vous devinez que, grâce au bon plaisir,
Chaque jour des renards vit croître la fortune.
Mais tout ce qui commence est sujet à finir;

Et les rois sont soumis à cette loi commune.
J'abrége mon histoire et cours au dénoûment.
Par le plomb d'un chasseur blessé mortellement,
Mon lion à la nuit dut une heure de vie,
Et put dans les forêts cacher son agonie.
Qui le suivit? les renards? non, vraiment;
Ils allaient étourdir de leur bruyant hommage
Le futur possesseur du royal héritage :
C'était le pauvre chien qu'à son dernier moment
Le lion rougissait d'avoir pu méconnaître.
« Pardonne, disait-il, à ton injuste maître.
Je te jure, si j'en reviens,
Que tu seras comblé de faveurs et de biens. »
L'aurait-il fait s'il eût vécu? peut-être :
Mais le bon chien n'y pensait pas,
Il répondait en léchant la blessure.
L'amitié, qu'on affiche avec tant de fracas
Pour les grands et les potentats,
N'est ni bien franche ni bien sûre.

FABLE XVIII.

LES DEUX POULETS.

Deux poulets dans un champ paissaient de compagnie;
L'un était blanc, l'autre était gris.
Le blanc trouvait partout au gré de son envie
Des grains de mil, de chènevis.

Le gris ne trouvait rien, grattait en vain la terre,
Rien ne s'offrait à lui pour remplir son gosier.
C'était pitié, le pauvre hère
Ne becquetait que du gravier.

Pendant ce temps vint un orage,
Ils s'enfuirent tous deux pour chercher un abri.
Aucun grêlon du blanc n'effleura le plumage;
De la queue au poitrail le gris en fut meurtri.
Un grand fossé leur barrait le passage.
Ils crurent le franchir, ce n'était pas nouveau.
Leur aile était mouillée, ils tombèrent dans l'eau,
Mais le blanc par des joncs fut sauvé du naufrage;
Le gris y trouva son tombeau.

Était-il maladroit? non, c'était le caprice
Du sort qui mène ainsi les choses d'ici-bas,
Le blanc était heureux, le gris ne l'était pas.
Le monde en ses arrêts n'a pas d'autre justice.

FABLE XIX.

LE CHIEN DE TERRE-NEUVE ET LE ROQUET.

Un chien de Terre-Neuve à la forte encolure,
Mais que, malgré sa taille, à toute heure on citait
Pour sa débonnaire nature,
S'était pris d'amitié pour un jeune roquet.

Ils étaient commensaux de la même cuisine;
Mangeaient à la même terrine,
Et le même chenil tous deux les abritait.

Un caprice de gourmandise
Vint troubler leurs félicités.
Parmi les rogatons à leur faim présentés
Se trouvait une friandise,
Et sans trop y songer, le gros chien l'avait prise.
Le roquet se fâcha, grogna, montra les dents,
Sauta même au museau de son grand camarade,
Qui, surpris, indigné, d'une telle incartade,
Fond sur lui, le terrasse, et, les regards ardents,
Ouvrant une gueule effroyable,
De ses crocs acérés menace le coupable.

Mais le voyant si faible et surtout si tremblant,
Soit pitié, soit mépris, il retient sa colère,
Et ramenant ses pattes en arrière,
Le fait rouler dans l'âtre et s'éloigne en grognant.
Notre pauvre roquet, heureux d'en être quitte,
Rougit bientôt de sa conduite.
Il suivit à pas lents son ami courroucé.
Le regard suppliant, le corps tout ramassé,
Cherchant à ranimer un reste de tendresse,
Il risqua même une caresse,
Et trois ou quatre fois il se vit repoussé.
Le chenil fraternel, la terrine commune,
Tout lui fut interdit, tout jusqu'à la maison.

De mon gros chien l'intraitable rancune
N'y voyait qu'un ingrat indigne de pardon.

Son terrible regard le tenait à distance.
Cela dura longtemps ; le roquet en perdit
Et le sommeil et l'appétit.
Autour de la maison il rôdait en silence,
Accablé de son repentir,
Jurant cent et cent fois de n'y plus revenir,
Si son ami jamais oubliait cette offense.
C'est un fardeau lourd à traîner
Que le souvenir d'une faute.
Mais il est pour les grands une vertu plus haute,
C'est de croire au remords et de lui pardonner.
C'est ce que fit mon chien, je le dis à sa gloire.
Je n'aurais sans cela pu me déterminer
A vous raconter son histoire.

FABLE XX.

LE SINGE DE L'ANTIQUAIRE

OU L'INFLUENCE DES COIFFURES.

Un singe avait pour maître un savant antiquaire,
Qui, de tous les coins de la terre,
Avait dans son musée à grands frais amassé
Des reliques du temps passé,
Des défroques des rois, des vases, des armures,

Des cercueils de Memphis, des bronzes, des tableaux,
Et parmi ces trésors de diverses natures,
On vantait surtout les coiffures
Dont s'étaient abrités vingt illustres cerveaux.

Sur les pas de son maître entré dans ce musée,
Mon singe prit un casque à visière brisée,
Qu'au grand jour de Ravenne avait porté Bayard.
Et le voilà faisant le diable à quatre,
Jurant, sacrant, n'aspirant qu'à se battre,
Criant : meurs, pille, tue, et frappant au hasard.
Le savant s'ennuya bientôt de ce tapage,
Et, du casque fatal lui dépouillant le front,
D'un tricorne à grands bords coiffa le rodomont.
Mon singe prend alors l'air d'un saint personnage,
Le cou tors, l'œil baissé, le regard patelin;
Mais à l'aspect d'un portrait de Calvin,
Il recule d'horreur, pousse des cris de rage,
Appelle des archers, des bourreaux, et pourquoi?
C'est que le vieux tricorne était un héritage
Du jésuite Tellier, confesseur du grand roi.

Aux cris de l'antiquaire, il le jette à la hâte.
Mais il prend par malheur la toque d'avocat,
Que portait à Clermont le célèbre Domat,
Et parle, parle, parle à se rompre la rate.
Puis croyant la remettre en son premier état,
Il ceint au lieu de toque un bonnet écarlate.
Le maladroit! C'était le bonnet de Marat.
Dans les rois et les grands il ne voit que des traîtres.

Dévoue à l'échafaud les riches et les prêtres.
Crie à l'aristocrate, au suspect, au brigand,
Au réfractaire, à l'émigrant.

Mon savant cette fois en perdit patience,
Saisit un bonnet de coton,
Pris sur Jacques Bonhomme, au pied de sa potence;
En couvrit du braillard la nuque et le menton;
Et le singe endormi fut réduit au silence.

Vous qu'ont endoctrinés ou Gall ou Lavater,
Qui jugez les humains de ce siècle de fer
Par le crâne et par la figure,
Qui rejetez nos mœurs et nos défauts
Sur l'éducation, l'exemple ou la nature,
Vos jugements portent à faux,
Tout dépend de notre coiffure.

FABLE XXI.

LA GUÊPE ET LA GRENOUILLE.

Dans un lac par les vents une guêpe emportée
Se noyait, quand du sein des flots,
Une grenouille remontée,
La sauva du naufrage en lui prêtant son dos.
La guêpe en peu de temps ayant séché ses ailes,
S'envola dans les airs, mais avant son départ,

Au dos de la grenouille elle enfonça son dard.
Les méchants sont toujours à leurs instincts fidèles.

Punissez, pardonnez, vous n'y gagnerez rien.
Au bien-être de tous, leur bonheur est contraire,
Et si parfois quelque regret l'altère,
C'est moins un retour vers le bien,
Que l'impuissance de mal faire.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE CHIEN QUI CHERCHE UN AMI.

Un chien courant, à qui pendant six mois,
Un décret venait d'interdire
Le passe-temps des chiens, des oisifs et des rois,
Le barbare plaisir de troubler, de détruire
Les hôtes des forêts, des étangs et des bois,
Fut bientôt las de ne rien faire,
Et pressé par l'ennui, se mit à faire choix
D'un ami qui pût le distraire.

Un basset son voisin fut choisi le premier ;
Mais son ventre rampant, ses jambes mal tournées,
Lui déplurent si fort, qu'en moins de deux journées,
Il le quitta pour prendre un lévrier.
Celui-ci dura davantage.
Il était leste, gai, comme on l'est au jeune âge ;
Mais il était gourmand, sans égard pour autrui ;
Et les meilleurs morceaux étaient toujours pour lui.
Ce défaut causa sa disgrâce :
Et d'autres tour à tour vinrent prendre sa place.

De belles qualités chacun était pourvu;
Mais nul n'était exempt de vice ou de faiblesse.
Le braque était trop étourdi;
Et l'épagneul trop réfléchi;
Le roquet querellait sans cesse;
Et dans son fol espoir toujours déconcerté,
Mon chien, ne sachant plus où placer sa tendresse,
Regagnait son chenil, le cœur fort attristé,
Quand un dogue à son tour s'offrit sur son passage.
Mais c'était un rustre, un sauvage,
Disant aux gens leur fait sans nul ménagement.
« Gardez votre amitié, lui dit-il brusquement,
Vous êtes par trop difficile.
S'il vous faut un ami qui soit parfait en tout,
Parcourez l'univers de l'un à l'autre bout;
Vous ferez, monseigneur, un voyage inutile. »

Le dogue avait cent fois raison.
Et mon chien méritait cette verte leçon.
Cet argument est sans réplique.
Si, pour tous les besoins que le ciel nous a faits
Nous ne voulions que des êtres parfaits,
Nous n'aurions en ce monde ami ni domestique.

FABLE II.

LE LION ET LE LÉOPARD.

Un lion, souverain d'un canton de Libye,
Eut un matin la fantaisie
De courir le pays pour se désennuyer;
Et, suivi de sa cour, prit un étroit sentier,
Dont il ignorait l'étendue,
Les sombres détours et l'issue.
Il avait pour ministre un jeune léopard,
Qui, plein de tendresse et de zèle,
L'avertissait de tout en serviteur fidèle.

« Cher sire, lui dit-il, en le prenant à part,
Cette forêt n'est pas très-sûre.
Je crains que sous sa voûte obscure,
Elle ne cache un traquenard.
Vous auriez tort d'en courir l'aventure.
— Tu n'es qu'un poltron, dit le roi.
La peur te dicte ce langage.
Te crois-tu plus sage que moi?
— Non, sire, mais.... — Je ferai ce voyage.
Je le veux; si tu crains, reste, j'irai sans toi. »
Le léopard suivit son maître sans rien dire,
En le quittant il eût cru le trahir;
Mais à cent pas de là se devait accomplir
Ce qu'il venait de lui prédire.

Dans un large fossé sur son chemin ouvert,
Et de branchages recouvert,
Le sire alla tomber la tête la première.
Le léopard, qui, pour le retenir,
L'avait avec ses dents saisi par la crinière,
Après lui se vit engloutir.

« Cher maître, criait-il, pourquoi ne pas me croire?
— Traître, répond alors le lion courroucé,
Tu connaissais trop bien ce malheureux fossé,
Pour n'être pas l'auteur d'une trame aussi noire. »
Le reproche est étrange et sent la déraison.
Mais on a vu des rois de cette espèce.
Ils accusaient de trahison
Ceux qui leur prêchaient la sagesse;
Et quand de leur aveuglement
Sur leurs trônes brisés on déplorait les suites,
Ils s'en prenaient dans leur ressentiment
A ceux qui les avaient prédites.

FABLE III.

LE LÉZARD GRIS ET LE CHATEAU.

Un château tombait en ruine,
Et par ses craquements surpris, épouvantés,
Les maîtres, les valets fuyaient de tous côtés.
Les chats même, les chats désertaient la cuisine.

Un d'eux, qui sur son toit jette un dernier regard,
Avise contre un mur un paisible lézard
Qui chauffait au soleil sa grise et longue échine ;
« Allons, dit-il, allons, il faut jouer des pieds,
Viens vite, vois-tu pas quel danger te menace. »
Et par les cris du chat avertis, effrayés,
Deux lézardeaux déjà s'élançaient sur sa trace.
Mais le père lézard, plus calme et plus instruit,
Les retient, les rassure, et gagnant la crevasse,
Qui dans les mauvais temps leur servait de réduit,
« Restez-ici, dit-il, bornez-vous à les plaindre.
Leur malheur ne peut vous atteindre ;
Il leur faut la pâtée ou des os à ronger,
Un foyer pour l'hiver, un chenil où loger.
Ils dépendent d'un maître et sont forcés de suivre
Le cuisinier qui les fait vivre.
Tout vous offre en ces lieux des vivres, des abris.
La nature y pourvoit comme une bonne mère,
Laissez crouler ces murs, vous n'y pouvez rien faire.
Nous paissions autour d'eux, paissons sur leurs débris. »

Pendant qu'il les prêchait, dans des flots de poussière,
Avec un grand fracas s'abîma le château,
Et le danger passé, quittant sa lézardière,
Mon reptile en passant avale un vermisseau;
Sur les murs écroulés monte de pierre en pierre,
Et tendant comme avant son échine au soleil,
Reprend son calme et son sommeil.

Est-ce égoïsme? non : est-ce philosophie?

Je le crois, car enfin ce qu'il a lui suffit.
Il plaint les malheureux, il méconnaît l'envie.
Les voisins des châteaux n'ont pas tous cet esprit.
Mais le mortel qui de rien ne s'étonne,
Qui cherche et trouve à point son modeste repas,
Qui, sans rien envier, n'a besoin de personne,
Est le plus fortuné des êtres d'ici-bas.

FABLE IV.

LES ÉPERVIERS, LES FAUCONS ET LES RAMIERS.

Vers le Cantal ou la Lozère,
Le nom du pays n'y fait guère,
Les éperviers et les faucons
Se faisaient une rude guerre;
Et les autres oiseaux, qui peuplaient ces cantons,
Des deux partis et de leurs crimes
Étaient les premières victimes.

Un beau matin sur un camp de ramiers,
S'abattirent deux éperviers.
« Qu'on nous donne à dîner, » dirent-ils; et de suite
Avant qu'on eût délibéré,
Deux ramiers, égorgés par leur bec acéré,
Avaient payé leur fatale visite.
« Ce n'est pas tout, dirent-ils en partant,
Les faucons vont venir en demander autant.

Ne leur accordez rien, ce sont nos adversaires.
Si vous leur donnez à manger,
Vous serez à nos yeux des traîtres, des faux frères;
Et de vos trahisons nous saurons nous venger. »

Survinrent les faucons; mais comment s'en défendre?
Les ramiers, on le sait, ne sont pas des héros.
A la force il fallut se rendre,
Et se laisser manger la plume sur le dos.
Et quand dans le pays les éperviers rentrèrent,
Sur leur faiblesse en vain les ramiers s'excusèrent;
Il n'en demeura que les os.
Tel est le triste sort des hommes pacifiques,
Qui, par les factions se laissant exploiter,
Dans nos querelles domestiques,
N'ont jamais su s'entendre et se compter.

FABLE V.

LA PIE ET LE SANSONNET.

Contre une margot sa voisine
Un sansonnet s'était battu;
Et le combat fini, chacun dans sa tribu
En avait raconté l'issue et l'origine.
Leurs récits différaient; chacun par vanité
Avait plutôt cherché l'intérêt de sa gloire,
Que celui de la vérité.

Et s'était, comme on pense, adjugé la victoire.
Suivant le sansonnet, surpris au coin d'un bois,
Assailli par le bec de deux méchantes pies,
Il avait triomphé par d'étonnants exploits
    De ses perfides ennemies.
La pie allait disant que par le fanfaron
Forcée à s'escrimer du bec et de la griffe,
Elle l'avait contraint à demander pardon ;
    Et son récit était moins apocryphe.

    Mais les sansonnets plus nombreux
Ayant fait plus de bruit que le parti contraire,
    Leurs chroniqueurs peu scrupuleux
Avaient si bien tourné, paraphrasé l'affaire,
    Que des aigles jusqu'aux pierrots,
    Chez toute la gent emplumée,
    Le sansonnet fut le héros,
Et que la pie, hélas ! n'eut que la renommée
    De la plus lâche des margots.
Cette histoire d'oiseaux ressemble à beaucoup d'autres.
Je crains à la façon dont les divers partis
  Soir et matin nous racontent la nôtre,
    Que les conteurs des temps jadis
Aient un peu frelaté leurs merveilleux récits.
Songez-y bien, de peur que mal ne vous arrive,
Vous tous qui prétendez à l'immortalité.
  Assurez-vous, avant l'éternité,
    D'un Plutarque ou d'un Tite-Live.

FABLE VI.

L'ANE CONVERTI.

Un âne cheminait portant une fermière;
Et voyant dans un pré des moutons qui broutaient,
Près d'un riant bocage où des oiseaux chantaient,
Enviait leur bonheur, et plaignait sa misère.
Ils sont joyeux, contents, disait-il à part soi,
Ils n'ont rien à porter et ne songent qu'à paître;
Et moi, pour travailler le destin m'a fait naître.
Le plaisir est pour eux, la fatigue pour moi.

Sa plainte finissait à peine,
Qu'au bahut d'un boucher deux dogues attelés,
S'arrêtent devant lui sans force et sans haleine,
Tombant sur le chemin de fatigue accablés,
Et laissant panteler leur langue sur l'arène.
Mon âne les regarde et passe en gémissant.
Mais c'est bien pis quand il voit en avant
Un cheval tout couvert de sueur et de boue,
Qui vainement s'efforce à tirer d'un bourbier,
Un lourd tombereau de fumier,
Et les grands coups de fouet dont son maître le roue.

Mon âne à cet aspect, loin de se lamenter,
De maudire son sort, s'y résigne et se loue
De n'avoir pour son lot qu'une femme à porter.

Et toi, bipède humain, quelque soit ton partage,
A plus heureux que toi ne te compare pas.
Pour être heureux soi-même, il est prudent et sage
De regarder toujours en bas.

FABLE VII.

LE PAPILLON, LE PINSON ET AUTRES BÊTES.

Un papillon de nuit, dans sa course étourdie,
Sur la flamme d'une bougie,
S'était dix fois précipité;
Et n'avait dû qu'à sa rapidité
L'heur de n'y pas laisser ses ailes et sa vie.
Ses amis en pensaient que, loin d'y revenir,
Mon étourdi devait frémir
Au seul aspect de la moindre lumière.
Erreur, dès que le soir reparut le flambeau,
Le papillon sur lui s'abattit de nouveau.
Mais cette fois fut la dernière.

Un pinson qui l'aimait, qui même fort souvent
Lui prédisait ce fatal dénoûment,
Le retrouva dès l'aurore naissante,
Au bas d'une fenêtre, où, brûlé, mutilé,
Le pauvre diable avait roulé
Sous le balai d'une servante.
Infortuné ! disait mon pinson larmoyant,

Il ne serait point là s'il eût voulu me croire.
Peut-on manquer ainsi de sens et de mémoire :
A peine avait-il dit, qu'un miroir flamboyant,
Sur le tapis d'une verte prairie,
Vint tout à coup lancer en tournoyant
Mille jets de lumière à sa vue éblouie.

Devant notre donneur d'avis
A ce miroir fatal vingt oiseaux s'étaient pris,
Il l'oublie à son tour, il y vole avec joie
Et tandis qu'à ses chants répondent les échos,
Un filet tombe sur son dos:
Et l'oiseleur en fait sa proie.
« C'est bien fait, on n'est pas plus fou que ce pinson. »
Dit en ricanant un mouton,
Qui paissait près de là sur un puits sans margelle.
Mais je n'ai pas dessein de parcourir l'échelle
De tous les animaux qui se mangent entre eux
Sur la planète de Cybèle.
Remonterai-je, hélas! jusqu'au plus vaniteux,
A cet être si fier de sa vaste science,
De son esprit, de sa raison,
Je trouverai partout qu'il n'est pas de leçon
Plus vaine que l'expérience.

FABLE VIII.

LES DEUX AIGLONS ET LEUR PÈRE.

Deux malheureux aiglons, que de l'aire natale,
Suivant les mœurs de leur race royale,
Dès leurs plus jeunes ans leur père avait bannis,
Chez une orfraie hospitalière,
Avaient trouvé bon gîte, bonne chère,
Et ce qui, dans l'enfance est bien d'un antre prix,
Les doux soins d'une tendre mère.

Devenus grands et forts dans ce séjour de paix,
Ils avaient pour l'orfraie une tendresse vive;
Et de cette mère adoptive
Leur respect, leur amour acquittaient les bienfaits,
Quand, poussé d'un royal caprice,
L'aigle dont ils étaient sortis,
Vint en souverain maître enjoindre à leur nourrice
De déguerpir sur l'heure et changer de pays.
Mais grand fut son courroux, quand il vit ses deux fils,
L'œil enflammé, la tête menaçante,
Tout prêts à repousser cette attaque insolente,
Et défendre le toit qui les avait nourris.

« Retirez-vous, ingrats, s'écria sa colère.
Oseriez-vous, enfants dénaturés,
Au mépris des liens, des droits les plus sacrés,

Combattre contre votre père :
— Tu ne l'es plus, répondent les aiglons.
Si tu nous a donné la vie,
C'est maintenant l'orfraie à qui nous la devons,
Car, en nous bannissant tu nous l'avais ravie.
L'orfraie est notre mère, et nous la défendrons. »

De ces défis un combat fut la suite;
Et blessé par ses fils le père prit la fuite,
En les chargeant de malédictions.
Mais le père avait-il le droit de les maudire?
Les fils étaient-ils criminels?
Quel était leur devoir? qui pourrait me le dire?
Et que prononcerait le juge des mortels?
Je crains également de blâmer et d'absoudre;
Et plaindrais les infortunés,
Qui, par un mauvais père à choisir condamnés,
Auraient ce problème à résoudre.

FABLE IX.

LE LÉROT ET LA PARESSE.

Tapi dans un vieux mur, qu'une charmille épaisse
De ses obscurs rameaux, recouvrait tout entier,
Un lérot fort gourmand comme l'est son espèce,
A travers ce rideau guettait un espalier,
Où pendait une pêche à la peau veloutée,
Au duvet nuancé de pourpre et de carmin,

Qui promettait à sa bouche humectée
Une chair succulente, un savoureux festin.
« Je l'aurai, disait-il, j'en passerai l'envie.
Dès que le jour éteindra son flambeau. »
Mais le moment venu, quelques gouttes de pluie
Ayant chatouillé son museau,
Il rentre dans son trou pour laisser couler l'eau.

La paresse le suit, lui dit : « Attends encore.
Ta pêche ne s'en ira pas.
Aux premiers rayons de l'aurore,
Demain matin tu la retrouveras. »
Il la croit, il s'étend, il dort la nuit entière ;
Et dès que l'aube a rouvert sa carrière,
Vers l'espalier il accourt à grands pas.
O désespoir ! la pêche était partie.
Un maraudeur l'avait cueillie,
Et de son trou reprenant le chemin,
Triste, honteux, baissant et la queue et l'oreille,
Mon lérot vit trop tard comme le vieux Thébain,
Qu'il ne fallait jamais remettre au lendemain
Ce qu'on pouvait faire la veille.

FABLE X.

LE BOEUF ET LA MOUCHE.

Sur un pré fraîchement tondu,
Un bœuf paissant à l'aventure,

Avait, sans y songer, posé son pied fourchu
Sur un brin de fumier, où cherchaient leur pâture
Des mouches de toute nature.
Un de ces insectes volants
Vit dans cet accident plus qu'une impertinence,
Et vint au nez du bœuf, en ces mots insolents,
Lui reprocher sa violence :

« Grosse bête, sot animal !
Il ne veut pas que tout le monde vive.
Grand et fort, il se croit le droit d'être brutal,
Et d'opprimer une mouche chétive.
— Ma foi, répond le bœuf, je ne te voyais pas. »
Et de cette ennemie il fait trop peu de cas,
Pour chercher même à la connaître,
Du vent de ses naseaux la rejette à dix pas,
Et sans plus de colère il se remet à paître.

La mouche s'en indigne et dans un champ voisin,
Par une infecte odeur la cruelle attirée,
Sur le corps d'une biche à moitié dévorée,
Va se gorger, se gonfler de venin.
Alors vers le géant, qu'affronte son audace,
La haine la ramène, et lui montre la place
Où le cuir moins épais est moins dur à percer ;
Et déjà sous le dard qui vient de le blesser,
Le bœuf mugit, bondit et dévore l'espace.
Mais que lui sert de fuir? le venin, la douleur
Triomphent de sa force ; un charbon se déclare.

Le grand, le fort succombe, et l'insecte vainqueur
Célèbre en bourdonnant sa vengeance barbare.

C'est que l'orgueil blessé ne hait pas à demi,
Que d'un traître partout le bras peut nous atteindre.
Il n'est point, en un mot, de petit ennemi :
Le plus faible est toujours à craindre.

FABLE XI.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Un chat, qu'en un bosquet un chien avait surpris,
Se sauva de sa gueule en grimpant sur un chêne,
Et sur le tronc fourchu tranquillement assis,
Se mit à le railler, à gourmander sa haine.
« Jappe, jappe, brutal, dit-il au furieux
Qui, droit comme une quille, assis sur son derrière,
Le mufle en l'air et le front en arrière,
Le menace des dents, le dévore des yeux,
« N'as-tu pas de vergogne, insolente canaille,
D'abuser de ta force et de ta haute taille,
Pour t'attaquer à plus faible que toi?
Avais-tu, misérable, à te plaindre de moi?
T'avais-je fait la moindre offense?
Mais tu naquis hargneux, querelleur et méchant;
Tu ne cherches qu'à mordre, et ton mauvais penchant
N'a pas même pitié de la pauvre innocence! »

Pendant que mon matou pérore et le maudit,
Un cri se fait entendre au-dessus de sa tête.
C'étaient des oisillons qui piaulaient dans leur nid,
Et dont la mère était en quête
Pour contenter leur appétit.
Mon chat a tout à coup oublié sa morale.
Vers les petits oiseaux il monte à petits pas,
Et sans pitié les croque et les avale.
Bien des hommes, en pareil cas,
Ne vaudraient pas mieux que les chats.

Faibles ou malheureux, ils font les bons apôtres.
S'ils sont forts et puissants, ils font ce qui leur duit.
La morale qu'on prêche aux autres
N'est pas toujours celle qu'on suit.

FABLE XII.

LE VIEILLARD ET LES BENGALIS.

Respectez vos parents, enfants, je vous le dis,
Pour que le Ciel, un jour, vous donne de bons fils.
Ayez pour votre père une vive tendresse ;
Et, lorsque par les ans ses cheveux sont blanchis,
N'enviez pas les biens dont jouit sa vieillesse.
Laissez faire le temps, ne hâtez point ses pas ;
Souhaitez plutôt qu'il diffère.
Sachez attendre, il ne l'oubliera pas.

Tels n'étaient point les fils ingrats
Dont je dépeins le caractère.
« L'âge vous affaiblit, disaient-ils à leur père,
Vos pas sont chancelants, vos bras sont énervés,
Donnez-nous à chacun notre part d'héritage.
Nous prendrons soin de vous ; vous aurez en partage
Plus de vin, plus de blé, plus d'or que vous n'avez. »

Le vieillard ressentit une douleur amère,
Mais par un doux sourire il sut la déguiser.
« Venez, dit-il, venez visiter ma volière,
En soignant mes oiseaux, nous pourrons en causer.
Voyez ces bengalis que le père et la mère,
En gazouillant de joie et tressaillant d'amour,
S'en viennent nourrir tour à tour.
Ils vont prendre l'essor, si j'en crois leur plumage,
Et dès l'instant qu'ils l'auront pris,
J'enfermerai dans une cage
Ceux qui les ont si bien nourris.
Si les fils, à leur tour, avec le même zèle,
Rendent à leurs parents les soins qu'ils ont reçus,
Je me mets sous votre tutelle ;
Et mes biens à l'instant vous seront dévolus. »

Ce jour même, en effet, s'envola la nichée.
Et contre la volière une cage attachée
A reçu les vieux bengalis.
Mais la volière en vain retentit de leurs cris ;
Mais deux jours entiers s'écoulèrent ;
Leurs enfants devant eux passèrent, repassèrent,

Sans leur porter un grain de chènevis :
Et, le troisième jour, la cage était muette.
Les vieux bengalis n'étaient plus.
Le vieillard triomphait, l'épreuve était complète,
Et les fils demeuraient interdits et confus.

Mais rien n'avait changé la bonté paternelle.
« Allons, dit le vieillard, le dîner nous appelle.
Votre couvert est mis et le sera toujours
A notre table héréditaire.
Mais jusqu'aux derniers de mes jours,
J'y garderai la place où siégeait mon vieux père ;
Et si vous m'en croyez, vous direz à vos fils
L'histoire de mes bengalis. »

FABLE XIII.

LE CHIEN DE BERGER ET LE MOUTON.

Un gros chien de berger, gardien d'un beau troupeau,
Avisant un mouton qui, sans croire mal faire,
Loin de ses compagnons paissait aux bords de l'eau,
Courut sur lui, les yeux enflammés de colère,
Et d'un choc appuyé par un fort coup de dent,
Le culbuta dans le torrent.
Mais, soit que le remords succédât à la rage,
Soit crainte d'un maître irrité,

Le voilà tout à coup qui se jette à la nage,
Pour sauver le mouton par les flots emporté.

Il l'atteint, le saisit, le soutient, l'encourage;
Et le ramenant au rivage,
« Rends-moi grâce, dit-il, car sans moi, mon très-cher,
Ce torrent furieux t'eût roulé vers la mer.
— Moi! juste ciel! que je vous remercie!
Repond la pauvre bête en secouant son dos
Et sa toison par l'onde appesantie,
Il n'est pas sûr que dans ces flots
Sans vous j'eusse perdu la vie,
Mais je sais, à n'en pas douter,
Que vous eussiez mieux fait de ne pas m'y jeter.... »

Pour un mouton, ce n'était pas trop bête.
Qui répare ses torts fait une chose honnête.
L'honneur, quand on le peut, nous en fait un devoir;
Mais il vaut mieux n'en point avoir.

FABLE XIV.

L'ORANGER DÉPOUILLÉ.

Sur les bords du Volturne et non loin de la plage.
Où de son eau limpide il enrichit les mers,
Un superbe oranger, depuis son premier âge,
Montrait avec orgueil ses rameaux toujours verts,

Et les fruits et les fleurs dont ils étaient couverts,
Dont le parfum suave embaumait son ombrage,
Quand le plus rigoureux le plus froid des hivers,
Fit tout à coup jaunir et tomber son feuillage.

L'infortuné suivait avec douleur
Ses feuilles par les vents dans les airs ballottées,
Ou vers le gouffre amer par le fleuve emportées;
Et par ces mots plaintifs déplorait son malheur :
« C'en est fait, mon heure est venue.
« Mon sort est accompli, je n'ai plus d'avenir.
Mes rameaux pour jamais ont cessé de fleurir;
Et de ma tige, hélas! par la hache abattue
Les tronçons dépecés, dispersés, profanés,
En cent objets grossiers vont être façonnés;
Et le passant, dont je charmais la vue,
Oublîra, quel opprobre! et l'ombre et la fraîcheur
Que prodiguait ma coupole touffue
A son front baigné de sueur. »

Un zéphyr, dont l'aile légère
Se jouait à travers son branchage effeuillé,
Répondit en ces mots à sa complainte amère :
« Pourquoi gémir ainsi? l'hiver t'a dépouillé,
Le printemps peut te rendre à ta splendeur première.
Mais rien ne vient en aide à qui se désespère. »
Le zéphyr disait vrai. Les regrets et les pleurs
Ne réparent point les malheurs.
Luttons contre le sort quand il nous est contraire.

A qui sait braver les malheurs,
Il peut venir des temps meilleurs.

Mon oranger en fit l'expérience.
Un souffle du printemps lui rendit l'espérance.
Bientôt de sa racine à son dernier rameau,
Monte, circule, éclate une séve abondante;
Et du soleil de mai la chaleur fécondante
L'a couvert tout entier d'un feuillage nouveau.
L'air s'embaume des fleurs dont sa tête est parée;
Et rétabli dans toute sa splendeur,
Il est encor l'honneur de la contrée,
Et le charme du voyageur.

FABLE XV.

LES FOURMIS ET LA PERDRIX.

A travers un taillis aux sentiers tortueux,
Une perdrix menait sa joyeuse couvée,
Lorsqu'entre deux buissons apparut à ses yeux
Une motte de terre en coupole élevée.
« Allons dit-elle, enfants, allons, pressons le pas;
Fondons sur cette fourmilière :
Elle promet un bon repas. »
Et voilà mes perdreaux trottant après leur mère,
Des griffes et du bec s'escrimant à l'envi,

Grattant, fouillant le sol par ses pieds envahi,
Le faisant voler en poussière.

Bientôt sont mis à jour les greniers souterrains
Et sur des monceaux d'œufs fond la horde affamée.
Vainement des fourmis l'infatigable armée
Traite les assaillants de voleurs, d'assassins,
S'efforce de soustraire à leurs becs inhumains
Sa future progéniture.
Des perdreaux ravageurs l'essaim n'a délogé
Qu'après s'etre amplement gorgé
De sa succulente pâture.

Notre perdrix plus tard eut son jour de malheur.
Atteinte au même lieu par le plomb d'un chasseur,
La poitrine sanglante et l'aile fracassée,
Elle tomba mortellement blessée,
Sur la cité de ces mêmes fourmis,
Qu'elle avait sans pitié livrée à ses petits.
Tout le peuple au corps noir l'a bientôt reconnué;
Et par la vengeance excité,
Sur elle avec fureur il s'est précipité.
A travers son plumage il se glisse, il se rue.
Sur le cou, sur le dos de tout côté mordue,
Elle criait en vain à ce peuple irrité :
« Grâce, grâce, pardon, calmez votre colère,
Je fus barbare, sanguinaire.
Je vous ai fait du mal, j'eus tort, je m'en repens,
Je ne le ferais point, si j'étais à le faire.
Ayez pitié de mes tourments. »

Vains remords! des fourmis redoublent les morsures.
Elles ne songent plus qu'à venger leurs enfants;
Et la perdrix expire au milieu des tortures.

On ne sent point le mal qu'on fait à son prochain
Quand surtout il profite à celui qui le cause;
Mais comme de son sort nul mortel ne dispose,
Méfions-nous du lendemain.
De l'extrême bonheur à l'infortune extrême,
On passe fort souvent comme passe une fleur.
A la pitié, mortel, ne ferme pas ton cœur.
Tu n'aurais plus le droit, quand viendrait le malheur,
De la réclamer pour toi-même.

FABLE XVI.

LE MILAN SORCIER.

Un vieux milan, par l'âge appesanti,
Et qui par fois manquait de nourriture,
S'ingénia pour vivre et prit l'heureux parti
De dire la bonne aventure.
Pour réussir dans ce métier,
Le savoir ne fait rien, il suffit de l'audace;
Et la crédulité, qui jamais ne se lasse,
En quatre jours l'adopta pour sorcier.
Il choisit alors pour repaire
Une caverne solitaire,

Où du soleil jamais ne perçaient les rayons.
Les charlatans et les fripons
Ont toujours peur de la lumière.

Bientôt, tant que dura le jour,
De tous les pays d'alentour,
Vinrent oiseaux de toute espèce.
C'était une foule, une presse,
Comme on en voit dans tout pays
A tous les spectacles gratis.
Le drôle était doué d'une langue féconde;
Et dans l'art d'enjoler les cœurs et les esprits,
Mon jongleur en aurait appris
A tous les courtisans de la machine ronde.
Il répondait à tous au gré de leurs souhaits.
Du client à ses yeux tout signe était prospère;
Et tous s'en retournaient joyeux et satisfaits,
Lui laissant toujours pour salaire
De quoi vivre à gogo sans fatigue et sans frais.

Ce bonheur eut un terme : un jour que sa faconde
Prédisait son propre avenir,
Comme s'il devait sans vieillir
Assister à la fin du monde,
Un trait parti je ne sais d'où,
Sous les yeux de sa clientèle,
L'étendit roide mort sur le bord de son trou.
Son imposture était réelle.
Mais quel fut son effet sur la crédulité?
Tout ce peuple d'oiseaux fut-il désenchanté?

Que fit-il ?.... ce qu'eût fait le nôtre.
En riant du pauvre milan,
Les dupes de ce charlatan
Allèrent en chercher un autre.

Qu'il soit Arabe ou Turc, idolâtre ou chrétien,
L'homme est depuis Adam curieux et crédule.
Le progrès n'y changera rien ;
Heureux que, pour l'honneur de son nécromancien,
Il ne s'égorge ni se brûle !

FABLE XVII.

LA CLÉMENCE DE L'AIGLE.

Un aigle, roi des monts qui bordent l'Helvétie,
Avait dans ses États quelques séditieux,
Fort agaçants, fort ennuyeux,
Experts en médisance, et même en calomnie,
Une orfraie, un autour, couple d'ambitieux,
Un faucon tapageur, une méchante pie,
Qui se faisait l'écho de tous ces factieux.
Si de son bec et de ses serres,
Mon aigle eût voulu se servir,
Avec ces faibles adversaires,
En deux ou trois combats il pouvait en finir.
Mais il était de ces rois débonnaires,
Qui perdent tout souvent pour ne savoir punir.

Il aima mieux les gagner, les séduire,
Les allécher par des cadeaux ;
Fit chasser pour eux et détruire
Des masses de pigeons, de lièvres, de perdreaux.
L'orfraie eut du poisson, la pie eut abondance
De fruits, d'insectes, de moineaux.
L'aigle eut ainsi raison de leur impertinence,
Si bien que gorgés et repus,
Satisfaits que l'État pourvût à leur bien-être,
Les frondeurs séduits ou vendus,
Célébrèrent en chœur la gloire de leur maître.

Mais les pigeons, mais les perdrix,
Mais les lièvres, qu'en dirent-ils ?
La belle question, quand surtout on l'adresse
A des rois et des courtisans !
Quand les grands sont dans l'allégresse,
Pensent-ils aux petites gens
Qui font les frais de leur liesse ?

FABLE XVIII.

LES DEUX STATUES.

Un colosse de neige, à qui des étourdis
D'un empereur romain avaient donné la forme,
Du haut de sa stature énorme
Jetait un regard de mépris

Sur un bronze dont la figure,
Les épaules, les pieds, les genoux et les bras
N'offraient plus qu'un bloc de frimas,
Et de flocons neigeux durcis par la froidure.

Pendant deux mois d'hiver, au sortir de leurs bancs,
Mes écoliers, joyeux et fiers de leur ouvrage,
Rendaient à leur colosse un éclatant hommage,
Dansaient autour du bronze, et dans leurs jeux bruyants
Lui prodiguaient le sarcasme et l'outrage,
Criant à plein gosier qu'il avait fait son temps.
Mais le soleil de mars mit fin à ce scandale.
Des membres du colosse amollis, dejetés,
L'eau ruisselait de tous côtés,
Emportant par flocons sa forme impériale;
Et dans moins de trois jours, dénaturé, fondu,
Dans un amas de boue il avait disparu,
Tandis que, dégagé de son manteau de glace,
Le bronze avait repris sa première beauté,
Et son élégance et sa grâce,
Et son air d'immortalité.

Ce bronze est l'homme de génie,
Que poursuivent toujours la sottise et l'envie;
Et qui toujours triomphe des Pradons,
Des Zoïles et des Frérons.
Quant à la tourbe sacrilége,
Qui prétend dans son sein lui trouver des vainqueurs,
Sa fausse gloire et ses labeurs
Auront toujours le sort de mon homme de neige.

FABLE XIX.

L'OEUF ET LA POULE.

Dès les temps reculés où, sortis de leur arche,
Les trois enfants du patriarche
Repeuplaient notre globe et se le partageaient,
La poule et l'œuf se disputaient
A qui devait, par droit d'aînesse,
Être le chef de leur espèce.
« C'est dans moi, disait l'œuf, que s'est formé ton corps,
Et tu n'as vu le jour qu'en brisant ma coquiile. »
La poule répondait : « C'est de moi que tu sors,
Je ne peux voir en toi le chef de ma famille. »

Après que chacun d'eux, en style d'avocat,
Eut ressassé dix fois ces arguments contraires,
Ils allèrent tous deux, à bout de corollaires,
Au bon sens d'un hibou, soumettre leur débat,
Comme à l'oiseau de la déesse,
Qui représentait la sagesse.
Dans le creux d'un rocher ils en trouvèrent deux,
Et n'en furent pas plus heureux.
L'un décida pour l'œuf et l'autre pour la poule.
Le procès fit du bruit, il attira la foule ;
Et la vanité s'en mêlant,
On discuta plus longuement.

Depuis que notre globe roule,
Tous les parleurs en font autant.
Tous les hiboux enfin du procès se saisirent,
De père en fils se le transmirent,
Tantôt les poules triomphaient,
Tantôt les œufs les déboutaient.
Et voilà, cher lecteur, à quel point nous en sommes.
Le procès, en effet, est venu jusqu'à nous ;
Et je doute fort que les hommes
En sachent plus que les hiboux.

Ils se sont proposé vingt questions pareilles ;
Et depuis trois mille ans ils n'ont rien éclairci.
Leurs écrits toutefois passent pour des merveilles,
Ceux même, qui jadis y consacraient leurs veilles,
Furent nommés divins ; et ceux de ce temps-ci
Ne seraient pas fâchés d'être nommés ainsi.
Mais, avant qu'en beau marbre on taille leurs figures,
Je voudrais bien qu'ils se missent d'accord,
Qu'Hegel et ses rivaux eussent raison ou tort,
En périodes moins obscures ;
Que leur science enfin nous dît son dernier mot ;
Que mon siècle, à bon droit glorieux de son lot,
Ne léguât point ce doute à nos races futures.
Mais nous n'en finirons, et j'en ai du regret,
Que s'il plaît à celui qui commande aux tempêtes,
Qui fixa le soleil au milieu des planètes,
De nous révéler son secret.

FABLE XX.

LE DOGUE ET LE CHIEN-LOUP JUGÉS PAR L'ÉPAGNEUL.

Dans le vieux pays d'Osiris
Un juge de Cynopolis,
Épagneul de naissance, et l'honneur de sa race,
Avait à juger deux bandits,
A qui le dieu lui-même eût craint de faire grâce.
Devant son tribunal comparut le premier,
Un dogue à la mine hagarde,
A la tête ronde et camarde,
Voleur, rôdeur de nuit et lâche meurtrier.
Il avait étranglé deux ou trois chiens de garde,
Volé vingt têtes de gibier.
Pris en flagrant délit, il ne pouvait nier,
Un roc fut à son cou lié par une corde,
Et sans nulle miséricorde,
Mon épagneul le fit noyer.

L'autre était un chien-loup plus criminel encore.
De dix meurtres et plus il était prévenu.
Il s'avança pourtant d'un air de matamore,
Tenant haut son oreille et son museau pointu,
Signes d'esprit, de hardiesse,
D'intelligence, de finesse;
Et le drôle en était pourvu.

« Le dogue a justement expié tous ses crimes,
Dit-il à l'épagneul, je dois vous en louer.
Il n'égorgeait, ne faisait de victimes,
Que pour le plaisir de tuer.
Mais moi, je suis traduit pour crime politique.
Et votre loi serait inique,
Si le plus éclairé de tous nos magistrats
Me comparait à de tels scélérats.
— Oh ! oh ! fit l'épagneul, prouve-moi cette affaire.

— Il vous souvient, seigneur, repart le téméraire,
Que dans Cynopolis, notre sainte cité,
Alors que d'Anubis on célébrait la fête,
Il fut, l'été dernier, longuement discuté
Pour savoir si le corps de cette déité
D'un braque ou d'un chien-loup devait porter la tête.
Dans notre grand conseil le braque l'emporta :
Et des chiens-loups soudain le parti protesta.
J'aboyai hautement contre nos adversaires.
Aboyer est un droit qu'on ne peut nous ravir.
Nous l'avons reçu de nos pères,
Nous devons le transmettre à tous chiens à venir.
Il s'ensuivit des luttes sanguinaires.
Nos aboiments et ceux de nos rivaux,
Irritant, échauffant, éternisant les haines,
Firent couler le sang à pleins ruisseaux.
J'ai pris part au combat, mais ce n'est pas un crime.
J'ai loyalement combattu
Pour une opinion que je crois légitime.
Mon seul tort est d'être vaincu ;

Et mon vainqueur doit être magnanime.

— Oui-da ! dit l'épagneul, tu raisonnes fort bien,
Mais ton avis n'est pas le mien,
Si pour l'amour de la philanthropie,
Ton juge te laissait la vie,
Tu recommencerais demain.
Le meurtre est toujours meurtre ; et les guerres civiles
Sont des fléaux en désastres fertiles.
Qui les provoque est pis qu'un assassin ;
Et tout examiné, mon devoir est enfin
De t'envoyer aux crocodiles. »

L'épagneul avait-il raison ?
On a dit oui longtemps, aujourd'hui l'on balance ;
Demain peut-être on dira non.
Quelle en sera la conséquence ?
Je n'en sais rien, je vous laisse en juger.
Je suis trop près de déloger
Pour vous dire ce que j'en pense.

FABLE XXI.

LE MOUTON DANOIS.

Pour croquer un mouton fort paisible et fort doux,
Quatre roquets avaient fait alliance.
Quand, sous le faux semblant de prendre sa défense,
Au bruit de leur combat survinrent deux gros loups.

Les roquets en grognant leur cédèrent la place,
Et rentrèrent dans leur chenil.
Résister dans ce cas n'était pas sans péril;
Car les deux survenants étaient d'humeur rapace,
Fort redoutés de leurs voisins,
Fort peu d'accord entre eux, si ce n'est pour mal faire,
Pour tomber sans pitié sur un faible adversaire
Et se partager des larcins.
Déjà d'un vol infâme et d'un honteux partage
Les accusait tout le pays;
Et telle était l'horreur de ce premier pillage,
Qu'à l'égal des voleurs étaient presque flétris
Les voisins qui l'avaient permis.
Ce souvenir n'était d'un bon augure;
Et bientôt des deux loups éclata l'imposture;
Ces prétendus vengeurs étaient de faux amis.

Le malheureux mouton ne gagnait point au change.
Il ne pouvait lutter contre ces deux pandours,
Et, battu, gémissant de leur attaque étrange,
Des dieux et des humains implorait le secours.
On accourut enfin à ses cris de détresse.
De tous les points de l'horizon,
Vinrent en jappant au larron
Des chiens divers de taille et de poil et d'espèce.
D'abord un chien courant, grand chasseur de renards,
Et portant sur le dos une robe tigrée
A la façon des léopards.

Il criait fièrement d'une voix stentorée :

« Tout beau, messieurs les loups, laissez ce malheureux.
Que vous a-t-il fait pour le battre?
Il est seul et vous êtes deux;
Et chacun de vous en vaut quatre.
Et vous osez encor vanter votre valeur,
Entonner des chants de victoire!
C'est à votre ennemi de parler de sa gloire.
La honte en ce combat est la part du vainqueur.
Tout beau, de ce mouton j'embrasse la querelle,
N'oubliez pas qu'il est sous ma tutelle;
Que mes crocs acérés sont prêts à vous broyer,
Et soyez bien certains qu'ils feront leur office,
Partout où le bon droit, l'honneur et la justice
Me diront de les employer. »

A ces mots, qui des loups suspendaient la furie,
Mon rodomont interrogeait de l'œil
Deux autres chiens que son orgueil
Pensait mettre de la partie.
L'un d'eux était un chien de Sibérie,
Au poil épais et rude, au museau refrogné.
Des méfaits des deux loups il était indigné,
Mais une lutte domestique,
Où son poitrail avait un peu saigné,
L'avait pour le moment rendu très-pacifique.
Et puis, s'il faut tout révéler,
Je crois que dans son for intime,
Bien loin de s'échiner pour sauver la victime,
Il eût mieux aimé l'avaler.

L'autre chien n'avait pas de coupable pensée.
C'était un lévrier à la taille élancée,
Leste, souple, fringant, assez grand batailleur;
Mais après la victoire il était le meilleur
De tous les chiens de notre sphère.
Le vaincu qui le cajolait
En faisait tout ce qu'il voulait.
« Mon bon ami, je n'aime plus la guerre,
Dit-il au chien courant, j'ai besoin de repos.
Ce laurier ne me tente guère : »
Et s'accroupissant à ces mots,
Léchant nonchalamment ses pattes et son dos,
Se rappelant, avec quelque rancune,
Qu'en un conflit à peine terminé,
Le chien courant l'avait abandonné,
« Va sans moi, pensait-il, va tenter la fortune.
Si tu te mets dans l'embarras,
Tire-t'en comme tu pourras. »

Les deux loups aisément comprirent ce mystère.
Ils virent que le chien courant,
Malgré ses airs de conquérant,
Ne ferait plus que de l'eau claire.
Mais ils avaient aussi compris
Que, mécontent de leurs façons de faire,
L'auditoire en secret les traitait de bandits.
Il leur prit un remords, une honte, un scrupule.
C'est rare chez les loups; et d'un air patelin,
Sans ambage ni préambule,
Ils tinrent au mouton ce langage anodin :

« Mon pauvre ami, c'est en vain qu'on te flatte.
De ces grands protecteurs n'attends aucun secours.
Mais nous ne sommes pas des tigres ni des ours;
Laisse-toi couper une patte,
Et le reste du corps est à toi pour toujours.

— Une patte! grands dieux! s'écria la victime,
N'est-ce rien qu'une patte? et pensez-vous ainsi
M'offrir un pacte magnanime?
Le reste, dites-vous, me sera garanti?
Par quoi? par quels traités? en est-il qui vous lient?
Le faible seul les tient, les puissants les oublient;
Et j'en atteste ici les chiens comme les loups.
Dix ans déjà passés, dans une même affaire,
Vous en avez fait un avec mon pauvre frère,
Vous l'avez tous juré, vous le violez tous. »

Le chien courant alors ressaisit la parole :
« Ce n'est pas moi qui le viole,
Dit-il, mais je suis seul. J'ai fait le fanfaron,
C'est un peu mon péché mignon,
Et tu dus compter sur mon zèle.
Mais quand mon grand ami, mon allié fidèle,
Quand le puissant, l'honnête lévrier
Refuse de nous appuyer,
Je ne peux plus sans lui soutenir ta querelle.
Sur cette patte, hélas! je reconnais tes droits.
Par de sottes raisons l'ennemi le conteste.
Mais la nécessité nous soumet à ses lois.
Qu'est une patte, enfin, quand tu sauves le reste?

L'oiseau n'en a que deux et n'en est pas moins leste ;
Tu marcheras bien avec trois.

— Mon cher tuteur, ce conseil est indigne,
« Répond en gémissant le malheureux mouton.
Mais après ton lâche abandon,
Il faut bien que je me résigne.
Viennent les loups, me voilà prêt.
Je leur donne jusqu'au jarret.
— Ils n'iront pas plus loin, Goddem, ou je me fâche, »
Poursuit le chien courant qui retombe en arrêt,
Et reprend ses airs de bravache.

Mais voilà qu'en jappant sortent de leurs chenils
Vingt ou trente roquets, grands, moyens et petits,
Criant : « Nous réclamons la patte tout entière.
Cette patte n'est pas de race moutonnière :
C'est une patte de roquet
A ce corps de mouton assez mal ajustée.
Tarteiffle, qu'à l'épaule elle soit amputée ;
Ou qu'on le mette à mort, et que dans un banquet
Ses membres dépecés nous servent de pâtée. »

Le mouton, dont la peur bouleversait les traits,
A perdu cette fois sa dernière espérance.
Il s'esquive, il s'enfuit à travers les marais,
Les îles, les canaux, où vécut son enfance ;
Mais il fuit vainement. Les loups courent après.
On le reprend, on le bat, on le blesse.
Les roquets jappent d'allégresse ;

Les chiens regardent et s'en vont,
Sans trop savoir ce qu'ils feront,
Quand les voleurs partageront.
Le chien courant, l'oreille plate,
Mais le front haut comme devant,
Jette, en gagnant son lit, ces paroles au vent :
« Il a tort, le mouton, de tenir à sa patte.
Mais si les loups vont jusqu'à l'omoplate,
S'ils menacent la tête, oh! pour lors.... » A ces mots
Le ciel, la terre et leurs échos
Répondent à ce qu'il va dire
Par un immense éclat de rire.

Et moi, je dis à ce grand prometteur,
A ce terrible pourfendeur :
On ne croit plus à tes promesses,
On ne veut plus de tes caresses,
On n'a plus peur de tes défis;
Et qui trompe toujours reçoit enfin le prix
De ses bravades et finesses.
Je dis au plus jeune des loups :
Tu fais un sot métier dans cette triste affaire;
Tu travailles pour ton compère,
Il aura les profits, tu n'auras que les coups.
Mais vous donnez au monde un odieux scandale,
Qui fait calomnier la justice du ciel,
Et ce crime nouveau de la force brutale
Sera pour l'un et l'autre un opprobre éternel.
Aux roquets dont la jalousie
A causé cette guerre impie,

Je dis : Vous êtes fous, stupides, étourdis,
D'aider ainsi les gros à manger les petits.
Vous aurez votre tour, et ce sera justice.
Je dis aux chiens : Vous avez tort
De laisser opprimer le faible par le fort.
Quand on peut des méchants déjouer la malice,
Qui la tolère en devient le complice.
Je dis enfin à tous : Vous nous avez appris
Que la foi des traités était vaine et frivole,
Que le parjure était permis,
Que nul n'était forcé de tenir sa parole;
Gros chiens, loups et roquets, vous en serez punis.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

8001. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.